

QU'EST-CE QUE
VOUS VOULEZ?

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Les Eltychev, 2013

La Zone d'inondation, 2016

Roman Sentchine

QU'EST-CE QUE
VOUS VOULEZ?

Traduit du russe par Maud Mabillard

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original: *Tchego vy khotite?*

Copyright © Roman Senchin
Agreement via www.nibbe-wiedling.com

© 2018, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française
ISBN : 978-2-88250-498-2

UN HIVER RUSSE

Moscou, février 2012. L'hiver est rigoureux; Guennadi Onichtchenko, l'inénarrable chef du contrôle sanitaire, demande aux Moscovites de rester à la maison au lieu de sortir manifester car ils «risquent de prendre froid». Il est presque difficile, six ans (et un mandat présidentiel) plus tard, de se souvenir de l'élan d'espoir et de solidarité provoqué alors par le «mouvement des rubans blancs», cette série de marches pacifiques et spontanées d'une population moscovite qui, après une décennie d'apathie et de découragement face à la politique, se sentait soudain partie prenante dans la vie du pays, sortait dans la rue – et imaginait la possibilité d'un changement. Il s'agissait de savoir si Vladimir Poutine, Premier ministre pendant quatre ans et à la tête du pays depuis l'an 2000, pouvait *ne pas être* réélu président.

Dans *Qu'est-ce que vous voulez ?*, Roman Sentchine décrit ces événements à chaud (le livre est sorti en 2013). Ou plutôt: il se décrit lui-même, sa famille, aux prises avec les événements.

Nous découvrons son quotidien: un petit appartement dans une tour de seize étages au sein d'un quartier populaire de Moscou, une famille à l'étroit, des balcons vitrés et isolés pour gagner un peu de place... Ils sont quatre, qui vivent les uns sur les autres, en bonne entente pourtant. Le père écrivain,

un peu absent, toujours plongé dans l'écriture de ses livres, « n'a pas le temps d'ergoter » et « essaie juste de fixer l'essentiel » ; la mère, qui mène de son mieux la barque familiale, émotionnelle, politisée, tient un blog ; la cadette, Nastia, n'a que cinq ans. La fille aînée, Dacha, quatorze ans, est au centre du récit : nous voyons le monde par ses yeux. Tout juste sortie de l'enfance et de *Harry Potter*, en perte de repères, elle se débat dans une réalité hostile, se révolte contre ses parents décidément incapables de lui donner une explication claire et rassurante du monde.

Comme le fait remarquer l'écrivain Alexeï Varlamov : « À l'époque soviétique cette situation serait impossible. Un écrivain du niveau de Roman Sentchine n'habiterait pas dans un immeuble ordinaire dans la périphérie prolétaire de Moscou (je viens de ces banlieues, et je comprends de quoi il parle), mais dans le quartier "Aéroport" ; il aurait une datcha à Peredelkino, se ressourcerait à Maleïevka. Or, le phénomène Sentchine tient en ce que, pour paraphraser une expression de Choukchine, il est le voisin de palier de ses lecteurs. »

Effectivement, il peut parler des petites gens en connaissance de cause, ce Sibérien dont la famille a tout perdu dans les années 1990 (ses parents, anciens fonctionnaires, ont dû vendre leur appartement en ville pour une bouchée de pain et vivent aujourd'hui dans une petite isba au sud de Krasnoïarsk, en paysans). Lui est venu étudier à Moscou, qu'il n'habite pas en Moscovite, mais en *immigrant*. Il a connu les tracasseries du quotidien, du manque criant d'espace à l'angoisse du frigo vide, jusqu'aux vacances « pour familles nombreuses dans le besoin » payées par les services sociaux.

Un autre trait caractéristique de l'écrivain Roman Sentchine est son oreille presque absolue pour mettre par écrit, reproduire en quelques traits les voix qui s'élèvent de la radio ou de la télévision et les dialogues entre les protagonistes, qu'on « entend » littéralement, avec toutes les nuances d'intonation et de sentiments ; sa faculté à noter, à retranscrire la réalité à partir de petits détails, à saisir des instants et nous faire ressentir la vie des gens – de l'intérieur, quand il se met dans la peau des personnages, et de l'extérieur, par sa description incroyablement précise des gestes du quotidien. Appliqué à lui-même et à sa propre fille, c'est étonnant.

Mais, au fait... jusqu'à quel point s'agit-il *vraiment* de Roman Sentchine? et de sa fille? Voici qu'elle lui pose la question à propos de l'un de ses premiers récits (p. 188) :

- Papa (...) Tu... enfin... tu es pour la Russie?
 - Bien sûr que oui. (...)
 - Alors pourquoi... (Dacha sentit une boule amère lui remonter dans la gorge.)... pourquoi écris-tu de telles choses? (...) Que la Russie est étalée par terre comme un ivrogne... qu'elle ne peut rien... (...)
 - (...) Tout était dans un tel état de délabrement, de misère. Et le héros du récit est dans le même état... D'autant plus que c'est un type absolument dépourvu de spiritualité.
 - Mais c'est écrit «je». Et il a le même nom que toi.
 - (...) tu comprends, on fait parfois ça dans la littérature de fiction... C'est un... heu, une technique... On imite le documentaire.
 - Pour quoi faire?
 - Comment dire... Pour influencer plus fortement le lecteur... Et je l'ai fait... Je voulais que les gens se réveillent, sentent que nous allions droit à la catastrophe. Parfois, c'est utile... Tu comprends?
 - Heu, pas vraiment... En tout cas, c'est très désagréable à lire.
 - C'était bien le but. (Papa s'animait de plus en plus.) Tu connais le proverbe: «Par des sentiers ardu jusqu'aux étoiles»?
- Dacha fit oui de la tête, elle aurait voulu demander: «Et où sont les étoiles dans tes livres?»

On est ainsi en droit de douter que ce livre «hyperréaliste» soit aussi simple, aussi linéaire qu'il y paraît parfois. Notons par ailleurs que son titre fait écho au roman de l'écrivain staliniste Vsevolod Kotchetov, *Mais qu'est-ce que tu veux?* Paru en 1969, *Mais qu'est-ce que tu veux?* critiquait, dans un style simpliste et réactionnaire, les intellectuels libéraux, l'opposition et autres dissidents toujours prêts à faire le jeu d'agents étrangers désireux de détruire le pays. Cible favorite du samizdat, il a été plusieurs fois parodié.

Dans *Qu'est-ce que vous voulez ?*, il est donc question de vie quotidienne et d'angoisses existentielles, sur fond d'événements politiques (dont on se demande, avec les protagonistes, s'ils sont des non-événements, ou au contraire le prélude à une révolution – Sentchine fait plusieurs fois allusion aux révolutions de 1905 et 1917). Il est question de l'avenir de la Russie.

Ici, nous rencontrons un écueil. Pour la famille Sentchine, le grand danger menaçant la Russie n'est pas seulement la clique au pouvoir, qui a vendu le pays au capital. Le père désabusé, la mère nationaliste et la fille angoissée perçoivent la présence des travailleurs immigrés d'Asie centrale (qui viennent « en troupeaux ») et des habitants des républiques russes du Caucase (Tchéthènes, Daghestanais) comme une menace pour le pays. Cette attitude de rejet des autres en vertu de leur origine ethnique reflète, malheureusement, une réaction terriblement commune de nos jours, en Russie comme en Europe. Mais c'est une rencontre désagréable dans le texte de Sentchine, d'autant plus qu'il met en scène, non un policier vaguement véreux comme dans *Les Eltychev*, mais lui et sa famille – quelle que soit la marge de fiction, d'« imitation du documentaire », voire même d'autocritique qu'on peut admettre dans une œuvre littéraire. Et il faut avouer que j'ai hésité à traduire ce texte : jusqu'ici, Roman Sentchine m'avait toujours séduite pour son attention, son empathie pour les laissés-pour-compte ; voici qu'il détourne le regard de son prochain, non parce qu'il est coupable d'un crime, mais parce que son type physique est prétendument un motif suffisant pour le soupçonner de tous les maux. Les expressions, les images utilisées par les protagonistes sont parfois choquantes, délétères, et nous tenons à souligner que nous ne sommes en aucun cas solidaires avec eux.

Le choix que nous faisons de traduire malgré tout ce récit vient de notre admiration pour l'écrivain Sentchine, dont deux livres ont déjà paru aux Éditions Noir sur Blanc, et de notre conviction que son tableau des événements de 2011-2012 est le témoignage précieux d'une tranche de vie moscovite. Un tableau certes non exhaustif, pas forcément représentatif de la majorité de l'opposition, mais véridique (il pourra servir à un ethnographe ou un historien dans quelques années, tant

il est précis) – et, à ma connaissance, le seul livre paru à ce jour sur ce sujet.

La Fédération de Russie étant par définition un pays multi-culturel (Sibérie, Caucase, Tatarstan, Oudmourtie, etc.), dont les habitants sont le produit de nombreux mélanges, on est en droit de se demander ce qu'est un Russe... La jeune Dacha, obnubilée par les statistiques de natalité, se fait le témoin de cette confusion : elle a peur à la fois des Tchétchènes, des Touvas et des Tchouvaches, de tout ce monde musulman à la natalité galopante... Or, elle se rend soudain compte que ni les Tchouvaches (chrétiens) ni les Touvas (bouddhistes) ne sont musulmans. Pour couronner le tout : il existe des Tchétchènes chrétiens ! Alors, se dit-elle, si ce n'est pas une question de langue ni de culture, c'est une question de sang ? De quoi faut-il avoir peur, au fait ?

La confusion est sans doute le thème central de *Qu'est-ce que vous voulez ?* « Contre Poutine ! » – « Pour Poutine ! » : dans ce monde polarisé, Dacha ne parvient pas à distinguer de quel côté est la vérité. Son père lui explique que la Russie court à sa perte avec Poutine, mais des vidéos sur Internet présentent l'argument opposé. À l'école, ses camarades débattent : telle chanson à la gloire de Poutine est-elle un témoignage sincère d'admiration, ou une façon de le ridiculiser ? Tous les points de vue ont l'air également convaincants ; aucun n'offre d'argument décisif. Perdue dans le flot des discours, des informations, d'Internet, des contradictions (comme elle regrette, on le sent, l'univers de *Harry Potter*), incapable de hiérarchiser l'information, l'adolescente se sent engluée dans sa vie, dans son temps...

En creux, on retrouve ici le mal de vivre qui imprègne tous les récits de Roman Sentchine. Perte de la terre natale, perte de la nation : il y a un double déracinement fondamental chez cet auteur. Coup sur coup, il a vécu la disparition de l'URSS en 1991 (il dit avoir terminé le service militaire – isolé des événements – et être revenu à la vie civile pour découvrir que son pays n'existait plus), puis, en 1993, l'exil de sa patrie depuis trois générations, la petite république russe de Touva en Asie centrale, à la frontière mongole, que les « colons blancs », devenus la cible d'agressions par les autochtones, ont dû fuir.

Au-delà de ces deux causes évidentes, on peut s'intéresser à l'expression « dépourvu de spiritualité », que Roman Sentchine utilise pour qualifier le héros de l'un de ses premiers récits (héros qui porte son nom). Le manque de transcendance pourrait bien expliquer la dépression des héros sentchiniens : l'absence de vérité supérieure fait d'eux des victimes ballottées au gré des événements, immobilisées dans leur quotidien terre à terre, privées d'espérance. Dans *Qu'est-ce que vous voulez ?*, les filles passent brusquement du monde « magique » de l'enfance – incarné ici par le père Noël, *Winx* et *Harry Potter* – à la réalité la plus plate, la plus crasse, celle des informations, des émissions de télévision et de la politique. Une réalité si triste, si oppressante, que Dacha devine déjà que si les gens boivent ou se droguent, c'est pour lui échapper tant soit peu.

La culture est étonnamment absente de l'univers de Dacha et Nastia, bien que leur père écrive des livres et que leur mère soit poétesse à ses heures. Leur monde enfantin semble se réduire aux dessins animés et à *Harry Potter*... La télévision diffuse surtout des images de crimes et de télé-réalité ; sur Internet, il faudrait savoir où chercher pour trouver « des choses joyeuses ». La pratique de la musique, qui pourrait être une porte de sortie pour Dacha, lui semble peu convaincante...

Moscou, la capitale de tous les possibles, le rêve de nombreux provinciaux, incarne ici l'enfermement, le manque d'espace, l'absence de lieux pour se retrouver avec les amis : l'appartement est exigü, la rue hostile. On passe dans les cafés en coup de vent, et encore faut-il choisir, sur le menu, les articles les moins chers. On est toujours à courir, ou à se reposer de la course. Les enfants vivent « dans des cadres étroits et rigides », sans aucune brèche de liberté, sans la moindre place laissée à la spontanéité dans leur emploi du temps, entre la maison, l'école et des activités sportives ou artistiques contraignantes. Pas question d'improviser une partie de foot ou de passer l'après-midi les uns chez les autres.

Dans le contexte autobiographique du livre, le désarroi de Dacha sonne comme un aveu, le constat de l'incapacité des parents, eux-mêmes prisonniers d'une vie qui ne les satisfait pas, à offrir une forme d'espérance à leurs enfants.

*

Qu'est-ce que nous voulons? Peut-on changer le cours des choses? Les manifestations de 2011-2012 ont-elles modifié le cours des choses? On sent ici l'interrogation de Roman Sentchine lui-même, qui ne propose pas d'analyse ni de conclusion, mais plonge dans la mêlée pour nous faire ressentir le flottement, l'incertitude.

Depuis ces événements, Boris Nemtsov a été assassiné, les Pussy Riot ont fait de la prison, Oudaltsov, libéré à l'été 2017 après quatre ans de détention, continue à manifester dans la rue, Navalny est engagé dans une lutte féroce contre le pouvoir... Les élections présidentielles de 2018 doivent, selon toute probabilité, reconduire Vladimir Poutine à son poste. La question continue d'être posée : où va la Russie?

Une chronologie des événements, ainsi qu'une liste des principaux personnages (réels) sont présentées en fin d'ouvrage.

Maud Mabillard

DIMANCHE 18 DÉCEMBRE 2011

– Dachounia, lève-toi, disait la voix de maman. Lève-toi, de grandes choses nous attendent... Tu m'entends, Dacha?

– Oui, gémit-elle, essayant de s'arracher à la légèreté du sommeil pour entrer dans l'épaisseur pesante du réveil.

Elle n'y parvint pas, s'empêtra à nouveau dans le sommeil, qui l'emporta comme des vagues sur la mer...

– Daria¹! (Ses tympans tressaillirent sous le choc.) Combien de fois je dois t'appeler?! Ton professeur va de nouveau se fâcher... Je t'avais pourtant demandé de te coucher plus tôt, hier.

– Je me lève.

Dacha repoussa la couverture des pieds, s'assit sur le lit. Maman était debout devant elle.

– C'est bon, laisse-moi, je vais me préparer.

– J'espère bien... dit maman d'une voix menaçante, avant de s'éloigner.

Il n'y avait pas beaucoup de place sur cette loggia vitrée et isolée, mais ça valait toujours mieux que de partager une chambre avec sa sœur. Au moins, Dacha avait un espace à elle.

1. Dacha, Dach', Dachoul' (plus familier), Dachounia (plus affectueux) sont des diminutifs du prénom Daria – l'usage du prénom entier est plus formel (ou sévère, quand c'est la mère qui l'utilise). (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Elle enfila des collants chauds, enleva son T-shirt, mit un soutien-gorge et un pull. Elle fit vaguement son lit, se contentant de jeter le couvre-lit sur sa couverture en boule. Elle passa aux toilettes. Puis à la salle de bains. Elle se lava les dents, s'aspergea le visage avec un peu d'eau. Se regardant dans le miroir, elle fit la grimace, commença à camoufler les boutons sur son front avec du fond de teint... Maman passa la tête par l'entrebâillement de la porte.

– Dépêche-toi... Pourquoi tu te maquilles? Tu es déjà belle comme ça, mon lapin...

– Maman, ferme la porte, j'arrive.

– Tu as préparé ton basson?

– Mais oui!

– Pas besoin de rugir.

La porte se referma.

... Une odeur à la fois appétissante et écœurante d'omelette aux saucisses emplissait la cuisine. Maman coupait du pain blanc. Sur la loggia de la cuisine, qu'ils avaient également vitrée et isolée cet automne, et transformée en bureau, papa écrivait rapidement dans un cahier. Une voix féminine s'élevait de son ordinateur:

«... J'ai une merveilleuse nouvelle pour Vladimir Vladimirovitch! Et c'est le fait qu'à lui tout seul, en une journée... et même en moins d'une journée, en quelques minutes, il peut endiguer l'épidémie de cette terrible drogue qui rend les gens dépendants dès la première prise, et les fait pourrir vivants en quelques années...»

– Dacha, assieds-toi, dit maman en indiquant une chaise. Tu veux de l'omelette?

– Non merci.

– Allez, mange – on en a pour toute la journée...

– Il y a du jus?

– On l'a fini. Mais il reste du yaourt.

– Je vais prendre du yaourt...

– Va le chercher dans le frigo.

«... On appelle cette drogue le "crocodile", se hâtait la voix de l'ordinateur, parce que la peau du drogué commence par se couvrir de petites bosses, puis la chair se met à pourrir, et tombe par morceaux entiers...»

– Roman ! s'écria maman avec colère. Éteins ça, s'il te plaît !
Et viens prendre le petit déjeuner.

Papa coupa le son et entra dans la cuisine. Il répondit avec dépit :

– J'en ai besoin pour mon livre.

– Tu pourrais au moins mettre des écouteurs. On n'a pas besoin de subir ça dès le matin.

– Ils sont cassés. (Papa s'assit à table, mais se releva immédiatement, alla chercher sur la loggia sa tasse avec un fond de café.) Mangez, moi je déjeunerai plus tard. Avec Nastia... Là, je vous tiens juste compagnie.

Et il prit son éternel air absent, qui frustrait et énervait tant Dacha.

– Il parlera de quoi, ton récit ? demanda-t-elle pour ramener son attention à elle.

Papa eut un petit rire, ou plutôt, grimaça d'un côté du visage.

– De la Russie d'aujourd'hui.

– Ah... Et à quoi elle ressemble ?

– Bah...

– Et c'est quoi, le « crocodile » ?

Papa allait répondre quelque chose, mais maman lui coupa la parole :

– Dacha, tu as fini de manger ? On y va !

Et, se tournant vers papa :

– Tu sais quel temps il fait dehors ?

– Heu, près de zéro.

– Je parle sérieusement !

– Mais c'est vrai. Ils ont annoncé entre zéro et +1.

Maman soupira :

– Il ne reste que dix jours avant Nouvel An, et nous n'avons toujours pas de neige... Bon, Daria, en route !... Ah, et prends ton livre d'histoire : tu dois préparer tes contrôles...

Leur maison – une petite tour de seize étages – était située juste à côté du métro, il y avait littéralement trente mètres de leur entrée d'immeuble à la station. C'était pratique, bien sûr. Mais ils n'avaient pas de cour (remplacée par un parking), ni de bancs, ni de place de jeux. Dès qu'on sortait, on se retrouvait dans le tourbillon et l'agitation de la vie moscovite, dans la foule, avec les kiosques éparpillés sur les trottoirs, les

voitures qui faisaient demi-tour au milieu des piétons, les gens distribuant de la publicité... Et on n'avait plus qu'une envie: entrer au plus vite dans le métro, pour échapper tant soit peu à ce chaos. Puis, du métro, on se hâtait à la maison, au calme, même relatif, et plus ou moins en sécurité...

On avait beau être dimanche, et tôt le matin – à peine plus de huit heures –, il y avait quand même des gens partout. Dans la rue, et dans le métro. À cette heure, dans le métro on voyait surtout des hommes qui, visiblement, venaient tout juste de débarquer à Moscou. Ils avançaient lentement, en troupeaux, regardant autour d'eux d'un air perdu, se trompant dans les changements de ligne, marchant du mauvais côté et heurtant le flot de voyageurs qui avançait en sens inverse. On les appelait « travailleurs immigrés », mais Dacha ne pouvait pas croire qu'ils travaillaient quelque part. Ils semblaient passer leurs journées à errer en troupeaux dans le métro.

Maman se raidissait immédiatement quand un de ces troupeaux s'approchait d'elles, elle surveillait Dacha avec inquiétude. Sous son regard, Dacha perdait contenance, se sentait petite et démunie.

– Dépêchons-nous! la pressait maman, alors qu'elles n'avaient déjà plus besoin de se hâter, il ne leur restait qu'à attendre la rame. Mais maman estimait visiblement qu'il était plus dangereux de rester sur place que d'avancer.

Une rame entra dans la station; maman attendit avec impatience qu'elle se soit arrêtée. Quand les portes s'ouvrirent, elle s'engouffra à l'intérieur.

Dans le wagon, elle regarda tout autour. Elle ne cherchait pas des places libres: elle voulait s'assurer qu'elles ne se retrouveraient pas à côté de SDF.

Voilà, elle avait trouvé des places qu'elle estimait convenables: entre un homme bien habillé et une jeune fille qui lisait un magazine.

– On s'assied?

Dacha hocha affirmativement la tête. Elle enleva de son épaule l'étui contenant le basson. S'assit.

Les portes se refermèrent, le métro démarra.

Dacha mit ses oreillettes, alluma la musique de Nicholas Hooper... Il y a un an encore, elle était fan des histoires de *Harry Potter*, puis elle était passée à *Twilight*, mais les bandes

originales de Nicholas Hooper lui plaisaient toujours. Elles la rassuraient d'une certaine façon, la protégeaient. Surtout quand elle était en milieu hostile.

Elle ferma lentement les yeux. En pensée, elle n'était plus dans un wagon de métro, mais dans un train qui avançait sur une montagne. Une haute montagne enneigée. Il n'y avait plus de Détraqueurs, plus de dangers. Tout allait bien... Mais soudain, elle entendit, à travers la musique, la voix de maman. Dacha ne comprenait pas ce qu'elle disait. Elle baissa le volume.

– Lis un peu d'histoire, en attendant. (Le ton était à la fois implorant et exigeant.) Il faut passer les contrôles. Après, tu seras en vacances.

Dacha soupira, sortit son manuel de la poche de son étui. *Nouvelle histoire mondiale. Huitième année*¹. Elle était ennuyée, confuse, cette *Histoire*: on y parlait plus de changements politiques que d'événements. Avant, c'était plus intéressant et plus simple: les guerres, les croisades, les villes en lutte contre les seigneurs féodaux... Elle feuilleta le livre, cherchant les passages qu'elle n'avait pas encore lus, ou déjà oubliés... Voilà, le paragraphe 26: «Au seuil de la guerre mondiale».

Elle monta le volume de son baladeur, et commença à lire au son de la musique:

«À l'été 1914, le monde s'est retrouvé au seuil d'une guerre d'une ampleur inédite. Vous avez déjà vu ce qui s'était passé pendant les années précédant la guerre, comment deux blocs militaro-politiques se sont formés...»

Dacha essaya de se rappeler comment ils s'étaient formés, mais rien ne lui venait. Elle n'avait aucune envie de remonter aux paragraphes précédents... Plus tard... Elle continua de parcourir les lignes du regard, mais peinait à concentrer son attention, ses yeux sautaient d'un paragraphe à l'autre...

«... Il semblait qu'un trait caractéristique de l'impérialisme devait être l'agression, les conquêtes militaires... Les pays les plus actifs s'efforçaient de soumettre le plus grand nombre possible d'États et de territoires, en les envahissant non avec des troupes armées, mais avec le capital, la finance. Les transferts

1. La rentrée à l'école, en première année, se fait à six-sept ans; les écoliers de huitième ont donc treize-quatorze ans.

de capital devinrent de plus en plus intenses: ils permettaient aux propriétaires du capital... »

« Du caaapiiital, du caaapiiital. » Les mots tournoyaient dans sa tête au rythme de la musique. Dacha leva les yeux du manuel, les posa sur le magazine que lisait la jeune fille à sa gauche.

Un homme âgé, aux cheveux blancs, mais habillé avec style, les yeux cachés derrière des lunettes noires, remplissait presque toute la page. Confiné en marge de la photo, le texte formait une colonne irrégulière.

En caractères gras: « Vous vivez dans six lieux différents. Quels sont-ils? »

En caractères normaux: « Je passe la plupart de mon temps dans mon bureau. J'ai une maison pour mes loisirs, et aussi un studio de photo. Les deux à une courte distance de mon bureau. Et j'ai encore deux appartements pour mes invités, parce que je ne veux pas d'invités chez moi. Je ne supporte pas le laisser-aller. »

En gras: « Quand avez-vous été amoureux pour la dernière fois? »

Caractères normaux: « Je ne sais pas, j'aime la liberté. »

En gras: « Si vous aviez un enfant, que voudriez-vous lui transmettre de votre expérience? »

Caractères normaux: « Vous savez pourquoi je n'ai pas d'enfants? Parce que je n'ai rien à transmettre. Chacun doit vivre sa propre vie. Je ne crois pas à l'expérience, parce que tout ce que j'ai vu, appris, vécu, a eu lieu à une autre époque, le monde a changé. Je pense que chacun doit trouver sa voie. Ce que je ne supporte pas, dans la paternité, c'est qu'on se situe immédiatement dans une succession de générations. Je ne veux pas être père, ni grand-père. Je suis hors générations, je suis de tous les temps. »

Le wagon eut une secousse. Dacha se tourna vers sa mère, qui était en train de lui dire quelque chose. Elle baissa le volume.

– Quoi, maman?

– Tu as pris des barrettes? Sinon, ton professeur se plaindra de nouveau de ne pas voir tes yeux...

– Oui, oui, j'en ai pris.

– Bon, lis.

Maman, elle, avait laissé sa tablette dans son sac, elle ne faisait rien. Ou plutôt, elle s'inquiétait de tout.

Dacha fixa son manuel, s'obligeant à faire entrer dans son esprit les phrases inutiles et ennuyeuses :

« ... Mais à présent les intérêts du pouvoir et des monopoles ont convergé : parfois, les gouvernements utilisaient la puissance financière et industrielle des monopoles pour atteindre leurs buts, et d'autres fois les monopoles parvenaient à influencer la politique des gouvernements, à la "rectifier". »

Non, ça n'entraînait pas. Tous ces mots abstraits, compliqués, lui donnaient la nausée. Les gouvernements utilisaient des monopoles, les monopoles influençaient les gouvernements... Elle ferma son manuel, le rangea dans l'étui.

Elles passèrent de la station Tver à la station Pouchkine, reprirent le métro jusqu'à la station Rue 1905. Avancant sur des trottoirs étroits, gelés, presque déserts, elles arrivèrent à l'école de musique... Dacha faisait ce trajet deux fois par semaine depuis plus d'un an, mais elle ne parvenait pas à s'habituer au fait que c'était aussi Moscou.

Des maisons de quelques étages à peine, mais imposantes, solides, qui semblaient cacher les hauts immeubles, une église bleue, agréable, et surtout : des montées, des descentes... Peut-être qu'à une époque, tout Moscou était ainsi, en maisons basses, confortables, avec des creux et des collines, puis elle s'était élevée, avait poussé dans tous les sens, et l'asphalte avait aplani les volumes...

De l'extérieur, et même de l'intérieur, l'école de musique n'était pas particulièrement joyeuse : une bâtisse en brique rouge sombre, de deux étages. Il y en avait une du même gabarit, mais en béton, près de leur maison, et ce genre d'écoles – de musique et pas seulement – semblaient très répandues.

Dacha allait à l'école au centre-ville : entre la station Tver et Maïakovski. Autrefois, c'était un collège de jeunes filles, puis une école réservée aux enfants des dirigeants, et maintenant on y recevait des enfants ordinaires. Juste à côté, il y avait l'école de musique Frédéric-Chopin, et Dacha avait commencé à y étudier le piano et le basson, mais l'automne de l'année précédente maman l'avait inscrite ici. Les dimanches et les mercredis, un joueur de basson connu dans le monde entier, professeur au Conservatoire, y donnait des cours. Il venait en classe à huit heures du matin et se fâchait si ses élèves étaient trop en retard.

En une année, Dacha avait fait de grands progrès: elle s'en rendait compte elle-même, et tout le monde le disait. Mais chaque leçon avec son professeur lui semblait une torture. Il était très exigeant, ne se gênait pas pour gronder... Maman avait dit récemment qu'il avait le cancer, et que, probablement, sentant qu'il allait bientôt mourir, il essayait de transmettre autant qu'il le pouvait, se dépêchait, et obligeait ses élèves à se dépêcher avec lui.

D'un côté, Dacha lui en voulait de la presser et d'exiger autant, et en même temps elle avait pitié de lui; c'était triste de savoir que cet homme allait bientôt mourir...

Et, cette fois encore, elles étaient à peine entrées qu'elles eurent droit à une tirade énervée et pleine de reproches:

– Les cours ont commencé il y a plus d'une heure! Vous devez respecter mon temps.

– Excusez-nous, Andreï Viktorovitch, répondit maman. Nous n'avons pas entendu le réveil sonner.

Le professeur plissa ses lèvres fines, bleuâtres, qui disparaurent tout à fait de son visage. Il se détourna.

Dans la salle, il n'y avait qu'Andreï Viktorovitch et son élève et assistant, Sacha. Mais aucun des élèves du dimanche, alors qu'ils étaient huit... Oui, on pouvait comprendre le professeur, qui avait perdu une heure de son temps à ne rien faire... Poussée par le chuchotement de maman, Dacha sortit le basset de son étui, monta l'instrument. Le professeur et Sacha se taisaient. Leur silence était pesant. Celui du professeur exprimait l'indignation, celui de Sacha, la crainte. Tous deux tenaient leur basset tourné vers le bas, comme des chevaliers du Moyen Âge s'appuyant sur leurs lances.

Voilà, elle pouvait commencer, le bocal avec l'anche était fixé au petit corps. Dacha essaya le son.

– Bien, dit le professeur en se radoucissant, montrant la scène de la main gauche (la droite tenait toujours son instrument). Je t'en prie.

Lors des concerts de fin d'année et autres manifestations, la scène, avec l'aide des éclairages, prenait un aspect frais et propre. Le reste du temps, elle avait l'air triste: la peinture, trop vieille, avait une teinte grisâtre, les murs des coulisses, des deux côtés, faisaient comme une peau ridée, la grande lyre en contreplaqué sur le panneau du fond était toute fissurée...

Même le piano à queue ressemblait à une armoire renversée. Mais l'école était réputée, un grand nombre des élèves qui en sortaient faisaient une carrière musicale.

Pendant trois minutes, Dacha s'échauffa puis, sentant que ses lèvres et sa respiration étaient prêtes, elle sortit l'anche de sa bouche et regarda le professeur. Il dit :

– Si je ne me trompe pas, tu avais la Polka de Chostakovitch ?

Dacha fit oui de la tête.

– Nous t'écoutons.

Elle essaya à nouveau le son. Puis elle fit une pause et, aspirant l'air jusqu'au fond de son ventre, commença à jouer.

Quand, deux semaines plus tôt, Andreï Viktorovitch lui avait donné la Polka comme devoir, et lui avait montré comment la jouer, Dacha avait eu l'impression que c'était facile. Mais quand elle s'était mise à répéter toute seule, elle avait vite désespéré : ses doigts n'arrivaient pas à toucher les clés, elle manquait de souffle. Elle avait posé le basson, s'était couchée sur le lit. Pas pour prendre l'ordinateur ; elle avait essayé de jouer la Polka dans sa tête.

Dans sa tête, elle parvenait à jouer la mélodie, mais dans la réalité... Plusieurs heures par jour, des sons hachés, sauvages, avaient résonné dans l'appartement. Papa venait voir si elle faisait la folle. Quand il apercevait la partition devant Dacha, il hochait la tête avec commisération, puis ressortait... Cette cacophonie le gênait sans doute dans son travail.

Petit à petit, très lentement, des morceaux de la pièce avaient commencé à sonner juste : deux, trois ou quatre notes s'assemblaient, composant une phrase musicale.

Ce n'est que l'avant-veille qu'elle était parvenue à rassembler les phrases dans une mélodie certes boiteuse, tordue, mais formant quand même un tout. Maintenant, Dacha essayait, sous le regard de son professeur, d'aplanir ces moments boiteux, tordus.

Quand elle eut terminé, elle éloigna le bocal de sa bouche, le souffle court.

– Bravo ! cria Andreï Viktorovitch d'une voix presque enthousiaste. Bravo, reprit-il sur un ton différent, qui promettait une analyse sévère.

Il y eut quelques secondes de silence.

– Ouiii... (Le professeur se leva.) En gros, en gros, ce n'est pas si mal...

Puis Dacha entendit le « mais » qu'elle connaissait si bien, et après lui, des dizaines et des dizaines de remarques.

Le professeur ordonna à Dacha de jouer la Polka phrase par phrase, et après chacune d'entre elles, il la répétait lui-même. Les sons sortaient de son basson avec grâce et légèreté.

– Et toi, qu'est-ce que tu fais, Daria?! disait-il sur un ton de reproche, et même avec un certain dégoût. Essaie encore.

Dacha essayait, mais jouait plus mal qu'avant: ces exécutions l'humiliaient toujours, elle aurait voulu enlever le basson de sa lanière, le lancer à la face du professeur et s'enfuir. Elle avait eu tant de peine à répéter cette polka, et elle ne le faisait que depuis deux semaines... Mais une chose la retenait de se mettre tout à fait en colère: la conscience qu'après, à la maison, demain, les jours suivants, l'attitude impitoyable du professeur porterait ses fruits. Ses remarques vexantes, ses tracasseries mesquines se changeraient en conseils...

– Car c'est de la musique, Daria! De-la-mu-sique, et non un camion-benne à la dérive. Il faut se représenter la mélodie dans sa tête, et s'envoler avec elle. De tout son être!... Et alors, seulement, tu pourras jouer. C'est le seul moyen! Tu comprends?

– Je comprends, se forçait à répondre Dacha, en ajoutant à part elle: « S'envoler... J'essaie juste de ne pas étouffer. »

– Bien, dit Andreï Viktorovitch d'une voix plus douce. (Il reporta son attention sur l'élève suivant; plusieurs élèves étaient déjà entrés, mais Dacha ne les avait pas remarqués.) Maxime, viens sur scène.

Maintenant, c'était au tour de Sacha de s'occuper de Dacha.

Il avait vingt et un ans, étudiait au Conservatoire, et il était l'élève le plus doué du professeur. Ou peut-être n'était-il pas le plus doué, mais le plus dévoué et le plus obstiné. Celui qui travaillait le plus, écoutait le plus attentivement... Il plaisait à Dacha; quand il était près d'elle, elle ressentait un trouble à la fois agréable et bizarre. Elle avait l'impression que Sacha s'occupait d'elle plus que des autres, lui expliquait plus longuement la technique, montrait un intérêt particulier pour elle. Ce n'était sans doute pas dû uniquement au talent de Dacha.

Souvent, elle se disait que ce trouble était le fameux amour dont tout le monde parlait autour d'elle, mais elle ne parvenait pas tout à fait à y croire, à cause de la pitié qu'elle ressentait

pour Sacha. Il passait ses dimanches ici : calme, attentif, patient. Comme s'il n'avait rien de mieux dans sa vie que ces cours, le basson, les élèves maladroits...

Les cours avec Sacha se déroulaient dans une petite classe près de la grande salle. Maman y assistait, observait, tentait de retenir l'essentiel pour le répéter à Dacha, en cas de besoin. Dix minutes plus tard, la mère de Maxime jeta un œil dans la classe.

– Nous pouvons venir ?
– Nous n'avons pas fini ! répliqua maman.
– Attendez deux minutes, s'il vous plaît, ajouta Sacha d'un ton un peu coupable.

La porte se referma.

– Donc... (Sacha montra la partition d'un doigt long mais musclé.) Répétons encore une fois ce passage. Ne te dépêche pas, l'essentiel à ce stade n'est pas la virtuosité, mais la précision technique. On augmentera progressivement le tempo...

Bien sûr, ils ne terminèrent pas en deux minutes, mais beaucoup plus tard. Elle retourna s'asseoir avec maman dans la salle, sur les rangs du fond, et regarda le professeur en train de passer un savon à l'élève suivant. C'était Artiom, un peu gros, toujours endormi. Une année plus tôt, quand le professeur avait sélectionné ses élèves, le jeu d'Artiom l'avait impressionné. Andreï Viktorovitch avait même annoncé : « Oui, jeune homme, vous avez des dispositions. Sans aucun doute ! » Mais Artiom n'avait fait presque aucun progrès en un an : il jouait toujours aussi mollement, mécaniquement, et ne se montrait brillant que sur de rares passages. En l'écoutant jouer, Dacha s'imaginait en train d'avancer d'un pas lourd sur une terre grise, inanimée, où apparaissait tout à coup un pré de fleurs colorées, et son pas devenait léger – Artiom s'était soudain mis à émettre quelques sons magnifiques –, puis tout redevenait gris, sale, d'une lourdeur cafardeuse...

– Écoute, l'arrêta le professeur. Écoute-moi, Artemi. Attends !

Artiom arrêta de massacrer le thème, éloigna son basson. Il regarda le sol d'un air coupable, comme un cancre.

– Dis-moi sincèrement – le professeur avait du mal à contenir sa colère, sa voix était sourde, étouffée –, dis-moi, veux-tu devenir musicien ?

Un silence.

– Oui ou non ?
– Oui, dit Artiom à voix basse.
– Tu es sincère ?... Et as-tu vraiment choisi le basson ?
– Oui...
– J'en doute. Quand tu joues, je n'entends pas que tu veux apprendre. Ou que tu aimes ton instrument ! Quand on aime, on ne se permet pas de maltraiter ainsi... Car tu le maltraites... tu maltraites la musique !

Artiom hochait la tête d'un air coupable. Et Dacha se sentit coupable avec lui, comme si ces paroles lui étaient destinées. D'autant plus que le professeur, elle le savait, allait maintenant s'adresser à eux tous... Dacha détourna son regard d'Andreï Viktorovitch, c'était un tableau trop douloureux et effrayant. Son visage était sec, gris-bleu, avec des creux à la place des joues ; on aurait dit qu'il n'y avait pas de sang ni de chair sous sa peau, mais seulement des os et des tendons séchés. Ses yeux, eux, brillaient, brûlant tout ce qu'ils voyaient, s'efforçaient de chasser le froid, la somnolence, de les réveiller. Il voulait y parvenir, pendant qu'il était encore ici, sur terre...

– Les enfants, si vous avez choisi le basson, vous devez... Devez ! Vous devez lui donner tout, vous donner à lui tout entiers. Rien d'autre ne doit exister pour vous. La musique s'empare entièrement d'un être. Impossible d'y aller à moitié, en partie. Pour vous – si vous voulez réellement devenir musiciens – il doit n'y avoir que la musique !

– Excusez-moi, dit une voix.

Un homme que Dacha ne connaissait pas se leva, visiblement le père de quelqu'un... Oui, Olia Moukhina était à côté de lui, le tirait par la manche, le suppliant de ne pas intervenir.

– Excusez-moi, mais ils vont aussi à l'école. Là-bas, on leur demande de faire des mathématiques, de l'histoire, de la chimie, et ainsi de suite. Et n'oubliez pas qu'ils sont encore des enfants : ils ont envie de s'amuser un peu.

C'était la première fois qu'il venait, probablement, pour ignorer à quel point de telles paroles provoquaient l'indignation du professeur...

– Papa, laisse, le suppliait Olia. Papa, s'il te plaît.

– Quoi, qu'est-ce que j'ai dit ? Tout le monde ne fait qu'exiger, exiger, vraiment, ça me fait pitié...

Le visage d'Andreï Viktorovitch devint tout à fait gris, même la terrible nuance bleutée disparut, mais ce gris uni était encore plus terrifiant. Toute sa peau semblait définitivement desséchée, morte, sur le point de tomber en lambeaux.

– L'enfance... – les sons semblaient sortir non de sa bouche, mais de sa gorge – l'école... s'amuser... Je... Je ne retiens personne. Personne! Vous êtes venus de vous-mêmes et... Et je...

Le professeur expira l'air lentement, avec un gémissement sifflant. Ce n'était pas un soupir, mais bien une expiration :

– Qui a choisi la musique est tenu d'oublier le reste... Et je n'exige pas de répéter pendant des journées entières. Je n'exige pas! Mais... Deux-trois heures par jour, c'est indispensable. Obligatoire! Par tranches de quinze minutes... Deux-trois heures, sinon, c'est inutile. Et – lire les notes, et – jouer dans sa tête. Exercer ses doigts... Je n'exige pas beaucoup... Mais vous... Vous ne voulez tout simplement pas... Et dans ce cas – il ne faut pas.

Le professeur toussa, reprit sa respiration, puis ajouta d'un ton presque suppliant :

– Comprenez-moi, les enfants, c'est maintenant, justement maintenant que votre vie se décide. Entre douze et quatorze ans. Maintenant... Après, il sera trop tard. Tout se forme maintenant. La virtuosité, les connaissances... Tout! Et vous... vous gaspillez la période la plus importante... Et à dix-sept ans, vous vous mordrez les doigts de ne rien savoir, de ne pas pouvoir, ne pas comprendre. Et tout le reste de votre vie, vous devrez faire un travail que vous n'aimez pas, travailler non selon votre cœur, mais pour gagner de l'argent. Et ça, c'est terrible. Comprenez bien, les enfants!

À 11 h 30, elles sortirent de l'école. Il fallait aller chez Tatiana Petrovna, au cours de solfège. Elle vivait vers la station Dobryninskaïa, à une vingtaine de minutes en métro, plus encore un bout de chemin à pied...

Elles se taisaient sur le chemin du métro. Dachka se sentait brisée, comme si on l'avait frappée. Ce genre de discours du professeur la mettait presque toujours dans cet état. Elle avait l'impression de ne rien savoir faire, de ne pas comprendre et de ne jamais pouvoir comprendre, de ne rien pouvoir apprendre.

Et surtout, de ne jamais pouvoir apprendre à jouer de cet horrible, énorme basson. Chaque son qu'elle en tirait lui coûtait tant d'efforts, tant de souffrances... Et elle aurait voulu,

tout son être la poussait à dire à maman : « Ça suffit, j'arrête, je n'en peux plus. C'est fini ! » Mais maman, bien sûr, aurait commencé à se fâcher, à dire qu'elles avaient dépensé tant de forces, de temps, « d'argent, à la fin ». Et que Dacha faisait des progrès, et que les joueuses de basson valaient leur pesant d'or. On trouvait des pianistes et des violonistes à la pelle, mais les joueuses de basson étaient rarissimes. On l'accueillerait dans n'importe quel orchestre, n'importe quelle formation. Aujourd'hui, on utilisait même le basson dans le jazz...

Et, Dacha le savait bien, cette sensation d'être brisée passerait, ferait place à un sentiment d'assurance et d'intérêt pour la musique, au désir de prouver au professeur qu'il avait tort : elle n'était pas paresseuse, elle se donnait de la peine. Mais pour le moment... C'était très difficile. Cet état lui pesait.

– Et si on mangeait une pizza ? lui proposa maman, en arrivant devant une pizzeria près du métro. Nous avons le temps.

– Pourquoi pas.

– Mais tu as faim ?

– Bah...

Dacha ne savait pas si elle avait faim ou non. Elle aurait voulu se retrouver dans sa chambre-loggia, ouvrir son ordinateur, se cacher dans le labyrinthe d'Internet...

– Vous voulez une table en salle fumeurs ou... leur demanda une jeune fille avec un badge, à peine avaient-elles franchi le seuil.

– Non-fumeurs, évidemment ! répondit maman, énervée, ou peut-être effrayée par cette question brusque. Vous voyez bien que je suis avec un enfant !

– Excusez-moi, on ne sait jamais... Je vous en prie.

La jeune fille montra vers la droite :

– Il y a un anniversaire, mais il reste des places libres là-bas.

Oui, la pizzeria était bruyante et joyeuse. Des adultes étaient assis autour d'une longue table qui prenait presque toute la salle, quelques-uns avaient des petits chapeaux pointus en carton, aux couleurs vives, sur la tête... Des clowns fabriquaient des animaux, des fleurs, des épées avec de longs ballons, jouaient avec les enfants ; une clown dessinait sur les visages des enfants des papillons, des chats, des arabesques...

Maman et Dacha choisirent une pizza. Elles se décidèrent pour une pizza au jambon.

– Elle n'est pas piquante? demanda maman à la serveuse.
– Non, non, pas celle-là. Grande, moyenne, petite?
– Moyenne... Et à boire... (Maman recommença à feuilleter le menu.) Pour moi, un Americano.

– Et pour moi, un jus d'orange, ajouta Dacha.

– Frais ou en brique?

– En brique.

Elle savait qu'un jus de fruits frais était beaucoup plus cher. La serveuse nota, récupéra le menu et s'éloigna.

Elles attendirent en silence qu'on apporte leur commande... Dacha était énervée par la bonne humeur qui les entourait, les enfants lui semblaient tous idiots, et les adultes ressemblaient à des personnages de dessins animés.

Maman en rajouta encore. Elle avait visiblement remarqué que Dacha observait la fête, et elle lui proposa :

– Va jouer avec eux, Dacha. Là, il y a une fille de ton âge... Ou demande-leur de te dessiner un hibou sur la joue. Je suis prête à payer... Tu aimes les hiboux.

– Maman, je ne suis plus une enfant.

– Qu'est-ce que tu dis! (Les lèvres de maman tremblèrent, et remontèrent en un sourire pitoyable.) Tu n'as quatorze ans que depuis deux semaines, et tu n'es plus une enfant...

– Tu as entendu ce que le professeur a dit?

– Peu importe ce qu'il a dit!

Puis, se reprenant aussitôt :

– Bon, il a raison, globalement. On ne peut arriver à quelque chose que par un travail obstiné... Et puis, il a une raison personnelle. Je t'ai déjà raconté? Non?...

Dacha haussa les épaules. Il y avait tellement de choses que maman racontait et ne racontait pas.

– Son père était un trompettiste célèbre; il était persuadé qu'Andreï Viktorovitch n'avait pas de talent. Il lui avait dit: «Tu ne seras jamais un grand musicien.» Andreï Viktorovitch est passé de la trompette au basson, qui est cent fois plus difficile, et il est devenu un joueur de basson très célèbre. Il est connu dans le monde entier. Tu as bien vu combien il a de références sur Internet, l'article sur Wikipédia...

On leur apporta la pizza – encore grésillante, odorante – et les boissons.

– Bon appétit! leur dit la serveuse.

- Et l’addition, s’il vous plaît. Nous devons filer... Dacha, qu’est-ce que tu as aujourd’hui au solfège?
- Les triolets.

Elles rentrèrent à la maison à 15 heures passées. Elles se traînaient difficilement. Les cours, les trajets, Moscou leur avaient pris toutes leurs forces.

À l’entrée, Nastia les accueillit en scandant :

- Ru-ssie, Ru-ssie !
- Quoi, tu étais de nouveau collée devant le biathlon ? réagit maman sans grand enthousiasme.

Papa répondit :

- On a regardé un bout de rediffusion de la course d’hier.
- Et c’est Zaïka¹ qui a gagné ! raconta Nastia avec beaucoup d’assurance. Elle est RUSSE...
- Allez, zaïka, laisse-nous souffler.

Nastia répondit immédiatement :

- Je ne suis pas zaïka, je suis Nastia. Je serai championne de danse !... Bon, je vais regarder mes dessins animés...

Elle fila dans sa chambre.

Parfois, Dacha avait l’impression que sa sœur de cinq ans était grande, comprenait tout. Mais la plupart du temps, elle se figeait, volontairement semblait-il, dans cette période de l’enfance où l’on peut encore ne pas comprendre, où l’on a le droit de faire des caprices et de ne pas obéir. Et Dacha l’enviait souvent, elle en voulait, contre tout bon sens, à sa cadette.

- Vous voulez manger ? demanda papa.
- Moi, non, répondit Dacha – puis elle demanda machinalement : Qu’est-ce qu’il y a à manger ?
- Poulet à la KFC et riz.
- Oh, alors je prends du poulet !

Papa appelait « à la KFC » des morceaux de poulet panés dans la farine avec des épices et grillés à la poêle dans beaucoup d’huile. Maman estimait que c’était mauvais pour la santé – « c’est pour ça qu’on est toutes rondettes, sauf toi, fumeur ! » – mais parfois elle le laissait en faire : c’était vraiment bon.

1. *Zaïka* veut dire « chérie, mon lapin ». La biathlète Olga Zaitseva est surnommée affectueusement Zaïka.

Elles se mirent en habits d'intérieur, se lavèrent les mains et passèrent à la cuisine.

– Et toi et Nastia, vous mangez aussi? demanda maman à papa.

– On vient de manger... On n'a pas réussi à vous attendre. Je viens boire un thé avec vous.

Dacha puis maman remplirent leurs assiettes. Elles s'assirent à table. Difficile de s'imaginer qu'il y a trois mois, le bureau de papa était dans la cuisine: sa table, son étagère avec ses livres, et même un petit canapé. Ils mangeaient sur une table minuscule qu'il fallait chaque fois déplier, et le plus souvent dans la chambre, devant la télévision... Mais, début septembre, papa avait touché, pour la deuxième fois de sa vie, des honoraires importants, suffisants pour vitrer et isoler la loggia. Depuis, cette pièce était enfin devenue une vraie cuisine. On n'y était pas moins à l'étroit, il y avait de la vaisselle partout, des mixers, des hachoirs, des autocuiseurs qu'ils utilisaient très rarement. Si Dacha avait pu décider, elle aurait presque tout jeté. Presque tous les objets de l'appartement. Ils étaient pesants, les gênaient aux entournures, leur encombraient les mains.

– Qu'est-ce qui se passe dans le monde? demanda maman. Papa réfléchit.

– Eh bien... Une plate-forme de forage a sombré dans la mer d'Okhotsk. On la remorquait, elle était pleine de monde, on ne sait pas ce qui leur est arrivé... Oudaltsov¹ est en réanimation...

– Les salopards! (Maman prononça le mot avec une sorte de délectation.) Ils sont tout bonnement en train de l'assassiner!

Nastia entra en courant.

– Maman, vous avez acheté quelque chose de bon?

– On n'est allées nulle part, juste de cours en cours... Ah, si, il reste un peu de pizza! Dacha, sors-la.

Dacha réprima un reniflement de dépit – « Pourquoi moi, quand c'est pour elle?! » –, se leva, alla à l'entrée, trouva la boîte en plastique dans le sac de maman. Les morceaux de pizza étaient tout fripés, le fromage avait pris une teinte jaune suspecte, les morceaux de jambon étaient rouge vif, comme de la viande crue. Dacha ne comprenait plus comment elle avait pu manger ça.

1. Voir la liste des noms de personnes en fin d'ouvrage.

– Tu veux qu'on la réchauffe? demanda maman à Nastia.
Ou tu la manges comme ça?

– Comme ça.

– Dacha, donne-lui une assiette...

Nastia s'empara de l'assiette avec les morceaux de pizza et courut dans sa chambre. Dacha lui cria :

– Et merci?

– 'Rci!

Le repas continuait.

– Et alors, Serioja¹, demanda maman, il va vraiment mal?

– Tu parles d'Oudaltsov? Visiblement, oui, dit papa en soupirant. S'il fait une grève de la soif pendant aussi longtemps, les conséquences pour l'organisme sont irréversibles. Les poumons se dessèchent, et les reins, le foie...

– Les furoncles! S'il meurt, ça va mal aller pour le gouvernement! Les gens ne se laisseront pas faire!

– Allons... Quels gens...

– La société!

– La société s'en fiche. Ils grommellent un peu, mais c'est un ronchonnement de gens bien nourris, sans conséquence. On peut ronchonner comme ça éternellement – un quart de siècle s'il le faut.

– Non, Roman. (La voix de maman commença à trembler.) Non, tu as tort! Les gens n'en peuvent plus, ils n'attendent qu'un prétexte pour exploser. Regarde les commentaires sur mes posts...

Maman disait souvent qu'elle était une super blogueuse, et estimait qu'une utilisation active d'Internet était une vraie force.

– Tu verras comme les gens se soulèveront!... Bien sûr, je souhaite à Oudaltsov de se remettre, mais s'il lui arrivait quelque chose, ce serait la fin de ce gouvernement.

Papa eut un petit ricanement de doute.

– Oui, oui! continuait à s'énerver maman.

– On verra... Au fait, l'autre Sergueï a appelé, il veut venir ce soir. Il est à un meeting...

– Chargounov? Qu'il vienne, bien sûr, on pourra discuter.

Nastia rapporta un reste de croûte picorée.

– C'est pas bon.

1. Sergueï, Serioja: ici aussi, la mère utilise le diminutif pour marquer une familiarité.

– Eh bien, ne la mange pas. Jette-la à la poubelle. Et lave-toi les mains avec du savon, elles sont toutes grasses... Qu'il vienne, répéta maman, se tournant vers papa. Appelle-le, dis-lui que nous l'attendons.

– Qui va venir? (Nastia s'immisça immédiatement dans la conversation.)

– Tonton Serioja¹. Ton parrain.

– Aaah, mon parrain... Il m'apportera quelque chose?

– Peut-être... Va te laver les mains et range ta chambre.

«Son parrain, tu parles», se dit Dacha avec aigreur. Oui, au début il voulait venir au baptême, mais le jour dit il était en déplacement. À une quelconque foire du livre – il était écrivain, comme papa –, et Dacha avait dû porter sa sœur d'un an, déjà très lourde, jusqu'aux fonts baptismaux. Dacha avait alors neuf ans. Elle était devenue la marraine de Nastia, et tonton Serioja, absent, avait été inscrit comme parrain...

– Dacha, tu as mangé? demanda maman, se souvenant d'elle. Repose-toi un peu, mais après n'oublie pas de répéter tes morceaux. Et finis tes devoirs.

– Oui...

Dacha se leva, grommela un «merci» et se dirigea vers sa chambre.

– Mets ton assiette dans l'évier, l'arrêta papa. Et le beurre dans le frigo.

La loggia était étroite, il était même difficile de se frayer un passage d'une extrémité à l'autre. Si elle avait été plus large au moins de dix centimètres, ça aurait été mieux. Dacha n'aurait pas eu à se faufiler en crabe... Mais même comme ça, elle était contente. Elle avait de la peine à se représenter comment elle avait fait pour partager une chambre avec sa sœur. Elles dormaient sur des lits superposés... Il n'y avait bien sûr pas assez de place dans la loggia pour sa table et le piano, et les deux heures quotidiennes qu'elle devait passer dans la chambre, avec sa sœur qui s'agitait à côté, qui venait parfois la déranger, étaient presque insupportables. Alors, imaginer qu'elle l'avait en permanence dans la même pièce...

1. Tonton ou tata, appellation familière (pour les enfants) pour désigner un adulte, pas forcément de la famille, mais qu'on appelle par son prénom.

Pendant plusieurs années, papa avait écrit à la cuisine, pendant que maman préparait à manger, dans le froissement des sacs en plastique, le glouglou de l'eau dans l'évier. Et Nastia n'arrêtait pas de le déranger, et aussi Dacha quand elle était plus petite. Papa, il est vrai, ne se plaignait pas, au contraire, il disait que ça l'aidait à écrire des nouvelles et des récits que tout le monde comprenait: «Je n'ai pas le temps d'ergoter, j'essaie juste de fixer l'essentiel...»

Dacha s'assit sur son lit, alluma son ordinateur portable. On le lui avait acheté pour ses quatorze ans. Il avait coûté cher, près de 30 000 roubles, mais il était rapide, on pouvait facilement télécharger des films.

Elle regarda ses messages. Des tonnes de liens. Il aurait fallu une semaine pour tout lire. Elle élimina ce qui était clairement du n'importe-quoi, ouvrit quelques messages... Là, une lettre d'Alina. Elle vivait dans une ville au nom amusant de Sapojok, quelque part dans la région de Riazan¹.

Dacha avait fait la connaissance d'Alina deux ans plus tôt, à Chypre. L'organisation caritative Blagovest y envoyait des familles nombreuses en vacances.

Autrefois, la famille de Dacha n'était pas considérée comme nombreuse, le fils aîné Aliocha étant déjà majeur. Mais la loi avait changé, et les familles nombreuses l'étaient tant que le plus jeune des enfants n'avait pas atteint l'âge de dix-huit ans.

On leur avait donné trois bons de voyage. Dacha, Nastia et maman avaient pris l'avion. Elles étaient restées dix jours à Chypre. C'était génial. Avril, mais la mer était déjà chaude, leur chambre d'hôtel était grande, les repas étaient compris, et la nourriture délicieuse. Les bons donnaient aussi droit à des excursions dans les montagnes, des promenades à dos d'âne, une discothèque pour enfants, la piscine... Vraiment, tout avait été génial.

Ils étaient un grand groupe, en majorité des enfants de familles défavorisées, des handicapés. Certains se comportaient comme des voyous ou des demeurés. Mais Dacha s'était fait quelques amis. Notamment Alina. Elles s'étaient quittées à Moscou, retenant leurs larmes, avaient échangé leurs adresses

1. Sapojok: littéralement «petite botte». La région de Riazan est au sud-est de Moscou (à environ deux cents kilomètres).

et leurs téléphones. Mais pas une fois Dacha ni Alina ne s'étaient appelées. Et elle avait rapidement oublié les autres filles et garçons; même Chypre ne lui semblait plus qu'une sorte de rêve. Un rêve agréable, mais peu compatible avec la réalité... L'été, papa les emmenait à Eupatoria, mais ce n'était pas du tout comme à Chypre. Ils louaient un appartement.

Puis Dacha avait créé son profil sur VKontakte¹, et Alina s'y était rapidement manifestée. Au début, elles avaient discuté de Chypre, des autres enfants, des moments drôles. Mais, bientôt, les lettres d'Alina étaient devenues de plus en plus tristes. «Je ne veux pas vivre ici!... C'est un trou... Rien que pour aller à Riazan, il faut deux heures... Je veux retourner à Chypre, ou au moins partir d'ici...» Elle lui envoyait des photos: des maisons aux façades décrépites, presque des ruines, des garçons aux faces de brutes, des flaques de boue qui prenaient toute la rue...

Elle ne se décida même pas à ouvrir ce nouveau message. Elle se sentait déjà assez déprimée comme ça. Et maman n'allait sans doute pas tarder à la brusquer: «Allez, joue.»

– Papa, tu vas où? s'éleva la voix de Nastia.

– Au magasin.

– Ah! Tu m'achètes un Kinder Surprise?

Papa répondit d'une voix trop basse pour que Dacha entende, mais d'après l'intonation, il avait l'air d'accord.

Dacha appela:

– Nastia.

– Quoi?

– Demande à papa d'acheter aussi un Alpen Gold². Un «Deux chocolats».

– D'ac!

Nastia partit en courant; une demi-minute plus tard, elle revint et tapota joyeusement sur les touches du piano.

– Tu lui as dit?

– Oui! Papa va l'acheter!

Parmi les messages, son attention fut attirée par un titre: «Les médecins considèrent l'amour comme une maladie».

1. Réseau social russe, équivalent de Facebook.

2. Le chocolat «Or des Alpes», s'il a bien été créé à l'origine par une firme allemande, est produit et vendu (depuis les années 1990) exclusivement dans les pays de l'Est (chocolat bas de gamme).

Elle commença à lire: « Désormais, le code international de cette maladie est F63.9. L'amour est classé parmi les troubles psychiques, à la rubrique "Trouble des habitudes et des impulsions". »

– N'importe quoi...

Elle chercha un peu sur Internet, espérant s'assurer que c'était réellement du délire, mais elle découvrit le contraire: de nombreuses confirmations. On décrivait même les symptômes: « Pensées obsédantes; fréquentes sautes d'humeur; complexe de supériorité; auto-apitoiement; insomnies; sommeil haché; chutes de tension; maux de tête; réactions allergiques; syndrome de l'idée fixe. »

En lisant, Dacha reconnut de nombreux symptômes... Oui, elle pensait souvent à Sacha, l'assistant du professeur, et à deux ou trois autres garçons, et elle avait des sautes d'humeur, souffrait sans doute d'un complexe de supériorité, s'apitoyait sur son sort... Et ainsi de suite, jusqu'aux allergies.

« Selon de nombreux scientifiques, on peut associer l'amour à un trouble obsessionnel compulsif. »

Dacha s'apprêtait à envoyer cette nouvelle – que l'amour est une maladie – à ses amis, mais elle réfléchit un moment et changea d'avis. Elle n'avait pas envie de montrer qu'elle était d'accord avec ce point de vue... Une maladie... Peut-être que c'était une maladie psychique, mais sans elle la vie serait probablement vide et ennuyeuse. Même si... Même si l'amour n'apportait sans doute pas tant de joies. Ce n'était pas facile de le ressentir jour après jour.

Dacha ne pouvait pas appeler amour ce qu'elle éprouvait pour Sacha, mais le fait qu'elle pensait presque tout le temps à lui, qu'elle était troublée quand elle s'asseyait près de lui, la gênait dans ses autres occupations. Tout le reste lui semblait superflu, inconsistant. Le basson, l'histoire, le solfège, la nourriture...

Pour ne pas trop se perdre dans ces considérations, elle retourna sur sa page, cherchant d'autres messages intéressants.

La plupart portaient sur les acteurs des films de *Harry Potter* (Dacha était toujours inscrite comme fan de *Harry Potter*, même si elle avait perdu tout intérêt pour les films et les livres depuis plus d'une année), sur *Twilight*, qui lui plaisait de plus en plus... Il y avait encore quelques messages avec la vidéo de

la dernière action du groupe Pussy Riot. Dacha l'ouvrit et regarda.

Sur un toit, devant une prison, trois filles en robes bariolées et en cagoules chantaient sans voix sur une musique bourdonnante. Dacha ne comprit que quelques phrases : « Notre gai savoir : occuper les places... Enlève tous leurs fusils aux flics... Sentez avec nous le parfum de la liberté... » Et le refrain : « Mort aux prisons, libérez la contestation ! Mort aux prisons, libérez la contestation ! »

La politique était partout depuis quelques mois, tout le monde parlait de la prochaine élection présidentielle et des récentes élections parlementaires. Tout le monde polémiquait, s'indignait. Il y avait partout des meetings, des actions. Internet en était plein... Papa voulait aller le 31 à la réunion sur la place du Triomphe¹. Mais on n'avait pas le droit de se réunir là-bas, on se faisait arrêter, parfois matraquer... Maman oscillait d'une phase à une autre, tantôt cherchant à convaincre papa de renoncer – « Et nous, comment allons-nous passer Nouvel An ici ? » –, tantôt le soutenant, voulant même y aller avec lui.

Maman passait son temps à trouver sur Internet des témoignages d'injustice, de corruption (Dacha ne comprenait même pas ce que ce mot voulait dire), de crimes, dont, bizarrement, on ne parlait pas aux nouvelles ; elle se fâchait contre l'arrivée massive de travailleurs immigrés... Papa et maman en discutaient presque tous les soirs. Maman disait le plus souvent qu'il fallait lutter, agir, mais parfois, elle affirmait qu'il fallait partir, quitter Moscou. « Pour aller où ? demandait papa en gémissant. – En Europe ! – Et là-bas, c'est mieux ? J'ai vu Berlin, Cologne, Francfort, Paris. Je ne veux pas y vivre. Ce n'est déjà plus l'Europe. – Mais que faire ? ! On doit sauver les enfants ! »

Parfois, ces discussions se transformaient en disputes...

On entendait du bruit dans l'entrée. Papa devait être de retour.

Oui, c'était ça : Nastia arriva en courant, avec le chocolat.

– Tiens, pour toi !

1. La place du Triomphe était un lieu de rencontre des dissidents avant la perestroïka. Aujourd'hui, devant la statue de Maïakovski, des réunions ont lieu tous les 31 du mois pour demander le respect de l'article 31 de la Constitution russe (droit au rassemblement).

- Merci.
- Maman a dit que tu devais m'aider à répéter au piano.
- Bon, prépare-toi. Trouve tes partitions.

Dacha ouvrit le chocolat, brisa deux carrés, les mit dans sa bouche. Elle se dépêcha de regarder ses messages. Elle éliminait certains messages sans les ouvrir, en laissait d'autres pour les lire plus tard. Si elle le pouvait.

- Je suis prête. Allez! cria Nastia. Parce qu'il y aura bientôt *Les Schtroumpfs* à la télé.

Les leçons avec sa sœur étaient une source constante d'énervement. Chaque jour, elles répétaient le même morceau, comme si c'était la première fois. Dacha était sûre que sa sœur faisait semblant de ne pas se rappeler quels doigts elle devait mettre sur quelles touches, de ne pas savoir lire sa partition.

- ... Maintenant *mi. Mi!* Avec ton index. Où est ton index?

- Dacha, ne crie pas.

- Je ne crie pas encore, répondit Dacha, comprenant au même moment qu'elle commençait à crier. Mais tu fais du solfège depuis plus d'un an. Tu ne pourrais pas te souvenir de quelque chose?!

- Ne crie pas!

Nastia était au bord des larmes.

- Allez, joue: *mi* avec l'index.

Nastia ne pouvait pas ou ne voulait pas trouver son index, ni le *mi*. Elle regardait le clavier d'un air éteint, remuant ses petits doigts aux ongles noircis par la pâte à modeler.

- Le voici, l'index, dit Dacha en perdant définitivement patience. Et voici le *mi!*

Elle abattit son doigt sur la touche.

- Ne crie pas, ne crie pas!

Nastia commença à sangloter; Dacha était persuadée que Nastia avait tout fait pour en arriver là, pour ne pas avoir à répéter.

Maman entra, s'en prit à Dacha:

- Vous ne pourriez pas répéter au moins une fois dans le calme! On t'a demandé de l'aider!...

- Elle ne veut rien faire, essaya d'expliquer Dacha.

- Si, je... veux!...

- Bah, si tu voulais!...

Maman appela papa. Papa grimaça comme s'il avait mal aux dents, ses pommettes se contractèrent. Mais il se tut... Ils

firent boire de l'eau à Nastia. Elle se calma peu à peu. Et, à trois cette fois, entourant le piano, ils aidèrent tant bien que mal Nastia à apprendre son étude.

Quinze minutes plus tard, elle la jouait de manière acceptable, mais Dacha comprenait bien que le lendemain, sa sœur aurait à nouveau tout oublié – ou plutôt, ferait semblant d'avoir oublié –, et tout recommencerait.

– Bon, soupira maman avec soulagement. Ça suffit pour aujourd'hui. Maintenant, Daria peut jouer ses morceaux.

– Pff...

– Allez, allez. Tonton Serioja va bientôt arriver.

Dacha s'assit sur le tabouret, commença à jouer, et Nastia alluma la télévision. Et plus Dacha tapait fort sur les touches, plus elle augmentait le volume. À la fin, Dacha éclata :

– Tu le fais exprès?!

– Je n'entends rien.

– Et moi, je ne peux pas jouer!

– Et moi, je n'entends pas ce qu'ils disent.

– Éteins ça tout de suite!

Nastia sauta de son lit, son visage prit un air effrayant, elle leva les bras et chanta :

– Win-tchan-tchiks! Plus forte je serai! Magique! Pouvoir! C'est le pouvoi-oir¹!

– Là, ça suffit! Maman!

Une nouvelle scène à quatre. Papa, grommelant : « Comment voulez-vous que je travaille, bon Dieu... Et après, vous me demandez de l'argent », prit Nastia avec lui. Maman recommença à reprocher à Dacha d'être incapable de s'entendre avec sa sœur.

– Tu es la plus grande! Tu pourrais avoir un peu de jugeote!

Elle joua sans aucun plaisir chacun des trois morceaux deux fois et s'isola sur sa loggia.

Elle venait tout juste d'ouvrir Internet, quand la sonnette retentit. Comprenant qu'on allait l'appeler, elle mit une robe à la place de son T-shirt et ses shorts.

– Daacha! (La voix de maman était toute gentille.) Viens dire bonjour! Tonton Serioja est là.

1. Nastia regarde visiblement le dessin animé *Winx* à la télé.

Tonton Serioja était grand, les cheveux noirs, avec des sourcils mobiles et expressifs. Il écrivait des livres et faisait de la politique. De temps en temps, Dacha le voyait à la télévision dans des talk-shows ; il y parlait de liberté, de justice, du peuple.

– Ah, sourit-il à Dacha. On grandit ?

– Bonjour.

– Bonjour-bonjour...

– Entre.

Papa, avec son manque d'amabilité coutumier, l'invita à entrer dans la cuisine, où maman mettait le couvert ; papa tenait dans ses mains un sac pesant, visiblement apporté par tonton Serioja.

– On va boire un coup. Il y a de la vodka, Dieu merci, et de quoi grignoter.

– Moi, j'ai apporté de la bière, et un gâteau pour les filles.

– De la bière... (Papa ricana.) Tu connais le proverbe ? « Qui boit de la bière et du vin¹... »

– Je sais, l'interrompit tonton Serioja. Je suis partisan du slogan : « Russie, arrête de te pinter ».

– Hum, comment éviter de se pinter ? C'est ça ou devenir dingue, dans le monde où on vit.

– C'est bien ça qui me retient de devenir tout à fait abstinent... Je peux me laver les mains ?...

Nastia était déjà à table, elle tapait impatiemment sa fourchette contre l'assiette. Papa sortit du sac une bouteille de Tuborg. Quand il posa un gâteau Medovik² sur la table, Nastia s'écria « Youhou ! » et leva triomphalement sa main avec la fourchette, manquant de heurter Dacha au visage.

– Tu es complètement folle, ou quoi ? !

– Bah, excuse-moi.

– Ce n'est pas une façon de s'excuser. Et si tu m'avais planté...

– Ça suffit, arrêtez, vous deux ! Prenez des saucissons géorgiens ou des saucisses...

– Moi, je veux des saucisses, annonça Nastia.

Les saucissons sentaient bon, mais avaient quelque chose d'écœurant, et Dacha choisit aussi les saucisses. Il y avait du riz avec...

1. « Qui boit de la bière et du vin, avec l'ennemi ne fait qu'un », sous-entendu : un vrai Russe, un patriote, doit boire de la vodka.

2. Grand millefeuille au miel et à la crème, très populaire en Russie.

Tonton Serioja sortit de la salle de bains, considéra la table avec un grognement d'approbation. Il s'assit à la place que maman lui indiquait. Papa posa devant lui la bouteille de bière ouverte et un grand verre, et se versa de la vodka dans un petit verre. Il demanda :

– Tu es sûr que tu ne veux pas commencer par une vodka ?

– Non, je reste à ça. D'autant plus que j'ai déjà bu une bière après le meeting... Oui, les amis (tonton Serioja haussa la voix), je suis allé au meeting, on m'a même laissé faire un discours.

– Et alors ?

– Franchement, je ne vois pas vraiment l'intérêt de ces actions...

– Alors, pourquoi tu as parlé ? ricana papa.

– Bah, il faut bien faire quelque chose.

– Je vois... Bon, buvons un coup, et on causera après.

Papa leva son verre :

– Buvons à tout ce qu'il y a de bon !

Maman grimaca :

– Encore ce toast ! Tu ne pourrais rien dire de plus sensé ?

– C'est le toast le plus sensé qui soit. « À tout ce qu'il y a de bon » : il y a tant de sens là-dedans... De transcendance.

– À la Russie ! cria Nastia.

– Tu vois, dit maman en hochant la tête, ta fille de cinq ans sait mieux...

– Ça suffit, buvons, l'interrompit papa.

Les verres tintèrent.

Dacha examinait discrètement, mais attentivement tonton Serioja. Il lui semblait un peu drôle. C'était un jeune homme gauche, mais sympathique, qui essayait d'avoir l'air sérieux, tout en restant timide. En gros, il ne savait pas comment se comporter. L'expression de son visage changeait constamment : ses sourcils se levaient, puis s'écartaient, ses lèvres se courbaient vers le haut, puis vers le bas ; son regard caustique pouvait en un instant redevenir doux et naïf... Dacha était persuadée que tonton Serioja répétait ces expressions devant son miroir : quand elle prenait des cours de théâtre, on leur donnait ce genre d'exercices...

– Ziouganov a dit que ceux qui ont volé des voix étaient coupables de crime contre l'État, racontait tonton Serioja. Il

a promis qu'ils devraient en répondre. Goudkov a appelé à s'unir... C'était courageux, juste sous les murs du Kremlin, et il y avait pas mal de monde. Mais c'était comme de prêcher dans le désert...

– Il y aurait eu une chance de changer les choses le 10, intervint papa. Quand tout le monde était sur la place de la Révolution. Si ces cent mille personnes étaient restées là, le pouvoir aurait dû faire des concessions.

– Oui, c'est clair, dit tonton Serioja avec un soupir. Bon, ça aurait aussi pu finir dans le sang.

– Un peu de sang n'aurait pas fait de mal. C'est un excellent stimulant.

– Façon de voir les choses...

– Oui, oui, Serioj', intervint maman à la hâte. Quand on matraque une centaine de personnes, ça ne veut rien dire. Enfin, tu comprends... Mais pour chasser cent mille personnes!...

– Si le rassemblement avait eu lieu place de la Révolution, rien ne prouve qu'il y aurait eu autant de monde.

– Ils seraient venus. Les gens étaient à bout. Ils voulaient qu'on les entende. Cela faisait des années qu'ils ne l'avaient pas voulu à ce point. Mais on les a envoyés sur la place des Marécages¹.

– Hum! s'énerva papa. Les Marécages, ils auraient pu y rester et y vivre, le gouvernement n'en avait plus peur. L'essentiel, c'est qu'on les avait éloignés du Kremlin.

– C'est à cause de Nemtsov, ce connard! dit maman.

– D'autant plus, continua papa sur sa lancée, que les protestations populaires, c'est une réaction en chaîne. Si la population avait entendu qu'une telle masse de gens avait commencé un rassemblement illimité sur la place de la Révolution, en une heure il y aurait eu encore cent, deux cent mille personnes pour les rejoindre. La place du Théâtre, du Manège, la Loubianka – la voix de papa prit les mêmes intonations que lorsqu'il lisait des contes à Nastia le soir –, de la Tverskaïa à la place du Triomphe, la rue aurait été remplie de gens...

– Rêveur, sourit tonton Serioja.

– C'était absolument possible. Alors que maintenant... (Papa remplit son verre.) Si je mûris un jour mon projet

1. Il s'agit de la fameuse place Bolotnaïa, qui veut dire «des Marécages».

d'écrire mon «Klim Samguine¹», j'y mettrai forcément quelque chose sur le 10 décembre 2011. Le tableau s'est gravé dans ma tête: Limonov, petit et sec, qui crie dans un mégaphone trop faible: «Ne partez pas, on vous trompe!» Et pour toute réponse: des sourires. Pas des sourires joyeux, mais... Comme s'il criait des bêtises... Et toutes ces colonnes de libéraux, de communistes, de nationalistes, d'anarchistes qui quittent la place de la Révolution en direction de celle des Marécages. C'était révoltant.

Papa vida son verre.

– Et maintenant, une semaine plus tard, c'est comme si une année avait passé. En une semaine, non, en cinq minutes ils ont perdu toute ardeur.

– Roman, tu m'expliques tout cela comme si je n'avais pas été là.

– Mais tu es parti, lui reprocha maman.

– Tout à la fin. J'ai compris, tout simplement, qu'il ne se passerait plus rien. Cinquante personnes autour de Marx²... J'ai décidé, au moins comme écrivain, de voir de mes yeux ce qui se passait aux Marécages.

– Et tu as même fait un discours.

– Je ne vois rien de mal à ça... Allez, les amis, discutons plutôt de ce qui nous attend.

Papa partit d'un rire ironique:

– Ha! Qu'est-ce qui peut nous attendre? Douze ans de Poutine, puis Setchine ou Chouvalov, ou de nouveau Medvedev. Toute cette canaille est jeune, en bonne santé... Poutine ne donnera le pouvoir à personne, sinon à des gens à lui.

– Poutine est mauvais, annonça Nastia avec le plus grand sérieux.

– Ah oui? (Tonton Serioja leva le sourcil droit.) Pourquoi?

– Parce que. Il a laissé beaucoup de Tadjiks venir ici.

– Qui te l'a dit?

– Maman.

1. Saga de Maxime Gorki (restée inachevée) centrée sur un personnage qui vivra la première révolution russe (1905).

2. Il y a une statue de Marx sur un imposant socle (représentant une tribune) sur la place de la Révolution (face au théâtre du Bolchoï, à deux pas de la place Rouge). Voir la scène finale du livre.

– Nastia! (Maman était confuse.) Pourquoi racontes-tu ça? Ce sont des discussions familiales, ça ne concerne pas les autres.

– Mais parrain fait partie de la famille, répliqua Nastia, toujours aussi sérieuse.

– Bon, tu as raison. Mais je t’interdis de raconter nos discussions familiales au jardin d’enfants. Tu as compris? Et maintenant, les filles, on se prépare à dormir. Demain, il y a école, le jardin d’enfants... Dacha, tu as fini de manger? Joue un peu de basson.

– Je ne dois pas jouer après les repas.

– Cinq minutes. Tu dois consolider la Polka... Tonton Serioja t’entendra... Et toi, Nastia, tu dois te préparer à aller au lit.

Elle monta son basson paresseusement. Mouilla l’anche dans une tasse d’eau... Elle n’avait aucune envie de jouer. Surtout pas la Polka... Bon, cinq minutes.

Elle aspira l’air et le fit sortir parcimonieusement dans le bocal. La mélodie prit son envol. Prit son envol et trébucha presque immédiatement, puis repartit...

Dehors, l’obscurité avait grandi, atténuée seulement par les lumières des réverbères, et les fenêtres éclairées de l’immeuble d’en face. Une soirée d’hiver... Parfois, un flocon de neige voletait tout près de la vitre, tournoyait une seconde ou deux, comme s’il dansait la polka, puis disparaissait. Mais le sol restait presque nu. Alors qu’on n’était plus qu’à deux semaines de Nouvel An. Plus que deux semaines à vivre en l’an 2011.

Dacha n’attendait aucun cadeau en particulier, d’autant plus que papa avait prévenu qu’on ne lui verserait sans doute pas de droits d’auteur pour son livre avant la mi-janvier: tout le monde était dans le rouge à la fin de l’année, et encore autre chose. Bref, ils n’auraient pas de grosse rentrée d’argent... Et de quels cadeaux pourrait-il être question... Elle n’avait envie de rien. Seulement de neige, une belle couche épaisse comme l’an passé. Pour se promener à Kolomenskoïe, faire des batailles de boules de neige...

Elle termina tant bien que mal la Polka, et joua avec plus d’entrain le Marcello, qu’elle savait sur le bout des doigts depuis longtemps. Puis elle enleva son basson, le posa dans un coin de la loggia. Elle garda la lanière sur son épaule, au cas où on la forcerait encore à jouer.

Elle regarda l'heure sur son téléphone portable. 21 heures. Elle mit son réveil à 6 h 45. Il fallait prendre le métro à 7 h 45, après il y avait tant de monde sur le quai qu'il n'était même pas question d'essayer d'entrer dans un wagon.

Elle décida de revenir à la cuisine pour écouter ce que les adultes disaient. Peut-être qu'elle entendrait quelque chose d'important. Elle était fatiguée de cette alarme permanente. De cet état angoissé que tous partageaient. Ils étaient sûrs que si Poutine redevenait président, tout s'écroulerait immédiatement, la Russie serait perdue. D'autres estimaient que personne sinon Poutine ne pouvait sauver la Russie du naufrage.

En vivant comme elle à Moscou, on n'avait pas l'impression que quelque chose pouvait arriver. Enfin, que la Russie était au bord du naufrage. Les gens s'habillaient de mieux en mieux, roulaient dans des voitures de plus en plus chères, la ville était de plus en plus propre, il y avait même moins de SDF et de mendiants depuis quelque temps. Bien sûr, il y avait ces travailleurs immigrés... Mais, d'un autre côté, les travailleurs immigrés venaient ici parce qu'on y était mieux qu'ailleurs.

Leur famille... Elle vivait mieux qu'avant, aussi. Dacha se souvenait que quelques années plus tôt, parfois, ils manquaient d'argent même pour la nourriture, alors que maintenant ils avaient une petite réserve. Ce qui n'empêchait pas maman d'être de temps en temps prise de panique à l'idée qu'ils accumulaient les dettes sur les charges de l'appartement et qu'on pourrait le leur enlever, qu'ils n'avaient pas d'argent pour acheter une veste à Nastia, qu'elle ne pouvait pas s'acheter de bottines depuis des années, que papa n'avait pas de bottes d'hiver, qu'il était toute l'année en chaussures... Elle en pleurait parfois, elle se fâchait presque avec papa, mais ils finissaient par admettre qu'il valait mieux vivre ainsi, presque pauvres, que de rejoindre le système, participer au pillage du pays...

Dacha se souvint qu'elle n'avait pas pris de gâteau, alla à la cuisine. Nastia était sur son lit, jouait avec ses poupées. Elle leur chuchotait quelque chose.

– ... On m'a viré de City FM, se plaignait tonton Serioja. À radio Mayak, ils m'ont dit de choisir : soit la politique, soit les chroniques de livres. Après le meeting d'aujourd'hui, ils vont sans doute me renvoyer...

- Quoi, Dach' ? demanda maman.
 - Je veux goûter le gâteau.
 - Ah, coupe-toi un morceau...
 - Bref, on est étouffés de tous les côtés, continua tonton Serioja. Et on voudrait pouvoir vraiment agir. Je veux créer un portail internet, je cherche quelqu'un qui aurait de l'argent pour me financer. Mais même si je trouvais quelqu'un, on peut parier qu'il m'imposerait toute une série de restrictions. Les hommes d'affaires ont peur de soutenir l'opposition.
 - On doit lutter, Serioj', dit maman. Ce mouvement, maintenant, c'est peut-être la dernière chance de sauver la Russie.
 - Sans doute pas la dernière, s'interposa papa, dont la voix était déjà bien avinée. La Russie, elle...
 - Non, écoute-moi.
 - La Russie a toujours...
 - Ne m'interromps pas, s'il te plaît!... Je n'aurais jamais pensé que je deviendrais nationaliste... Dacha, va dans ta chambre. C'est une discussion entre adultes.
 - Je peux écouter?
 - Pourquoi? Pour tout répéter après?
 - Maman...
 - Laisse-la écouter, intervint tonton Serioja. La jeune génération doit comprendre où va la Russie.
- «Et où va-t-elle?» aurait voulu demander Dacha, dans l'espoir de recevoir une réponse courte et claire. Tous les adultes passaient leur temps à critiquer ce qui se passait, mais ne disaient pas ce qu'il fallait faire, ce qu'il fallait concrètement changer et ce qui devrait se passer à la place. En tout cas, Dacha n'avait jamais entendu la moindre recette.
- ... Je ne voulais pas être nationaliste, continuait maman, on ne m'a pas éduquée comme ça... Mais tout, autour de moi, me pousse à le devenir. Ces dernières années, je me sens comme en territoire occupé. À Moscou. Dans la rue, je serre mon sac à main contre moi, j'ai peur pour Dacha... Chaque matin, je la regarde partir pour l'école avec angoisse...
 - Les travailleurs immigrés sont utiles pour les entrepreneurs, fit remarquer tonton Serioja. Ils sont une force de travail très bon marché.
 - J'en ai rien à fiche, de cette force de travail bon marché! Moscou est la capitale de la Russie, pas du Tadjikistan!

– Les Kirghizes me gênent particulièrement, dit papa. Kirghizes ou je ne sais pas qui... Ceux qui ont le type mongol. On a l'impression d'être à Kyzyl.

– C'est bien ça! (Maman hochait la tête.) On a quitté Kyzyl quand la vie est devenue impossible là-bas, et maintenant ils viennent nous narguer ici.

– On ne peut rien leur reprocher à eux, dit papa. C'est la faute des autorités qui les laissent venir. Après ils errent sans but, des foules entières.

– Oui, il y a plein de problèmes, dit tonton Serioja.

– On ne peut plus parler de problèmes, Serioj', c'est une vraie catastrophe! cria presque maman. Le système de santé, l'éducation. Ces foutus logements qui sont hors de prix... Les tribunaux... L'économie!

– Ou, par exemple, le «crocodile», ajouta papa.

Tonton Serioja leva à nouveau un sourcil.

– De quel crocodile veux-tu parler?

– C'est une drogue. Faite avec des médicaments en vente libre... Pourquoi crois-tu que nous avons autant de pharmacies? À cause de ça... Il y a cinq ans, je me souviens, je me promenais à Minoussinsk avec ma mère... Mes parents habitent près de Minoussinsk, maintenant... Et je lui ai dit: «Tu vois, c'est bien, il y a des pharmacies ouvertes vingt-quatre heures sur vingt-quatre à tous les coins de rue.» Maman m'a répondu: «Qu'est-ce que ça a de bien? On y vend de la drogue.» Sur le moment, je ne l'ai pas crue, je me suis simplement dit que les personnes âgées étaient enclines à voir le mal partout... Puis, j'ai entendu qu'on achetait du Terpinkod¹ pour préparer de la drogue. Récemment, Ioulia Latynina a commencé à crier sur tous les toits à propos du «crocodile» et de la compagnie Pharmstandard qui produit ces médicaments avec la «protection» de Golikova. Selon elle, tout le monde exige qu'on le vende sur ordonnance, mais Golikova est contre... Et il n'y a eu aucune conséquence. Ni aucune enquête pour déterminer si, par exemple, Latynina avait calomnié Golikova, ou si Golikova était coupable de quelque chose. Or, les gens qui consomment ce «crocodile» pourrissent – littéralement – en six mois...

1. Médicament contre la toux.

– Quelle horreur, dit tonton Serioja (mais Dacha eut l'impression qu'il parlait avec indifférence). Entre nous, notre plus grand malheur... Le malheur de l'opposition est que nous n'avons pas de programme clair pour l'avenir. Et le slogan « La Russie sans Poutine » ne peut réunir les gens qu'un court moment. Et pas tous.

– D'autant plus, ajouta maman, que Nemtsov et ses acolytes n'arrêtent pas de s'en mêler...

Nastia vint se serrer contre papa.

– Papa, viens me lire mon magazine.

– Je suis en train de discuter.

– Juste un peu! Je n'arrive pas à m'endormir.

Papa se leva avec un grognement de dépit. Maman envoya Dacha au lit:

– Va te coucher, sinon, demain, tu n'arriveras encore pas à te réveiller.

– Je serai levée avant vous...

– Daria, bonne nuit!

– B'nuit...

– Fais de beaux rêves, dit tonton Serioja en souriant.

Elle alla à la salle de bains, se brossa les dents. Examina son visage dans le miroir. Deux nouveaux boutons étaient apparus sur son front. Ce n'étaient encore que de toutes petites taches rougeâtres, mais demain elles auraient sans doute gonflé... Zut, évidemment juste au moment où elle avait coupé sa frange...

«Après avoir mangé leurs sandwichs, les petites fées sortirent les desserts du panier», lisait papa à voix basse, avec des intonations suaves; la lumière était éteinte, à l'exception de la veilleuse près du lit de Nastia. «“Entraînons-nous à jeter le sort de métamorphose que le professeur Wizgiz nous a expliqué aujourd'hui”, proposa Tecna.»

Dacha alla sur sa loggia, se déshabilla dans le noir, se coucha, remonta la couverture sur elle...

Elle n'avait pas envie de dormir.

«“Nous allons simplement essayer de transformer nos desserts en objets super”, insistait Tecna. Flora fit non de la tête. “Ça ne se fait pas de jouer avec la nourriture, tu sais!” dit-elle.»

«On entend tout!» Dacha mit sa couverture sur la tête, ne laissant qu'une petite ouverture pour le nez. Elle resta une

minute dans cette position, puis se retourna et prit son ordinateur sur la table de chevet. Elle l'ouvrit, attendit que les programmes s'ouvrent, et tapa le mot « crocodile » sur Yandex.

Des petites images – photos d'alligators, de peluches – apparurent sur l'écran, puis le premier lien, plus bas, qui indiquait déjà: « Drogue “crocodile” ».

– Ça suffit, Nastia, fais dodo, dit la voix de papa.

– Dodo... Et un bisou?

– Mmm!

Un baiser sonore.

Dacha cliqua sur le lien, et lut en diagonale:

« La drogue “crocodile”, autrement dit la désomorphine, est un stupéfiant de fabrication artisanale. Il fait partie des opiacés synthétiques, et crée une forte dépendance, encore plus rapide que la morphine. »

– Papa, on va au jardin d'enfants demain?

– Bien sûr. Bonne nuit.

– Bonne nuit...

« La dépendance au “crocodile” s'installe déjà après la deuxième injection... Dans les années 2000, une lutte active contre les drogues a commencé, avec pour résultat que les drogues principales comme l'héroïne, la cocaïne et autres ont disparu des grandes villes. Cela a contraint les drogués à trouver d'autres moyens de satisfaire leurs besoins. C'est donc un résultat paradoxal du bon travail des policiers dans la lutte contre la drogue... La drogue “crocodile” est faite à partir de médicaments contenant de la codéine (Terpinkod, Kodolak, Nurofen, Solpadeine, etc.) et d'essence, d'iode, de dissolvants ménagers, d'acide sulfurique, de soufre contenu dans les têtes d'allumettes et de phosphore. »

Dacha eut un haut-le-cœur en lisant « essence, acide sulfurique et soufre des allumettes »: « Est-ce que des gens peuvent vraiment vouloir s'injecter ça? Et des dissolvants... »

À la hâte, sans entrer dans les détails, comme si elle était à la fois dégoûtée et intéressée, elle poursuivit:

« Cette drogue a été baptisée “crocodile” à cause des ulcères et des lésions qui apparaissent à l'endroit de l'injection. Au début, ils sont couverts d'une cloque dure de pus, et la peau ressemble à celle du crocodile... Si la durée de vie moyenne d'un consommateur d'héroïne est de sept ans, celle d'un

consommateur de “crocodile” ne dépasse pas un an. Une personne qui consomme du “crocodile” depuis plus de quatre mois est quasiment incurable et condamnée à mourir.»

Dacha bougea le doigt sur le pavé tactile ; des photos apparurent sur l'écran. Elles étaient incroyablement terrifiantes, et elle détourna les yeux... On voyait bien que ce n'était pas un photomontage, ni des dessins.

Un jeune homme au visage sympathique, naïf – avec des bouts sanguinolents à la place des mains. Une jambe de femme, lisse et rose au-dessus du genou, mais en dessous... En dessous, c'était une pâtée de chair grise. Un bras qui tombait presque en morceaux, de la peau et de la chair pourrie pendaient en lambeaux, et un os dépassait. Derrière cet os d'une blancheur aveuglante, le visage d'un homme. Il examinait son bras d'un regard calme, anormalement figé. Une jeune fille était couchée sur un canapé, une fille normale, qui souriait avec retenue, elle avait un pull violet, une natte sur l'épaule. Mais si on regardait ses pieds, on voyait des moignons gris-brun...

Dacha referma vivement l'ordinateur, le fit disparaître dans la table de chevet, tremblant, retenant avec peine la boule amère coincée dans sa gorge, et s'enroula complètement dans sa couverture. Elle se pelotonna, resta couchée un moment sans bouger, puis, prudemment, toucha ses jambes du bout des doigts et se mit à tâter sa peau. Elle avait l'impression qu'elle allait y découvrir une blessure humide, et qu'en pressant plus fort, des filaments de chair allaient commencer à se détacher. Comme sur un poulet bouilli trop longtemps.

– Mon Dieu, non, murmura-t-elle doucement. Non.

Elle n'avait sans doute jamais eu envie de s'endormir aussi vite, pour pouvoir s'échapper, échapper à ce monde au moins quelques heures. Elle ne voulait même pas rêver, non, elle voulait le noir le plus complet. Un oubli absolu, où elle serait en sécurité.

MARDI 27 DÉCEMBRE 2011

– Allez, Dacha, prépare-toi. C'est l'avant-dernier jour, disait maman d'une voix rendue rauque par le sommeil. Et appelle-moi dès que tu seras arrivée à l'école.

– Bon, j'y vais.

– Bonne route... Prends ton bonnet, il fait froid dehors!

– Il n'y a pas de neige, j'ai regardé, répondit Dacha en mettant son sac sur l'épaule.

– Et alors? Même sans neige, on est en dessous de zéro... Allez, mets-le sans discuter. Et pas question de l'enlever! T'as mieux à faire que de tomber malade.

Ce «t'as mieux à faire» toucha Dacha qui, sans plus répliquer, mit son bonnet de laine sur la tête et ouvrit la porte d'entrée.

Au rez-de-chaussée de leur immeuble, une concierge surveillait les allées et venues. Les habitants et les invités avaient régulièrement des conflits avec les concierges, maman aussi en était souvent mécontente, surtout quand elles commençaient à se comporter comme des gardiennes de foyers d'étudiants (comme le disait maman), mais mieux valait ça qu'une entrée sans surveillance. Comment faisaient les autres écoliers, ceux qui, en ce moment, devaient descendre des escaliers sombres et froids? Puis ouvrir la porte de l'immeuble, sortir dans une

cour déserte, elle aussi obscure ; traverser un square ou un espace vide pour rejoindre la station de métro ou l'arrêt de bus, ou l'école coincée entre deux maisons... C'était bien mieux sans cour, avec le métro à trente pas.

Quand on regardait Moscou, surtout sur Internet, on avait l'impression qu'elle ne dormait pas la nuit, une foule se pressait dans les discothèques, les bars, les cafés. Le soir, il y avait des fêtes, des présentations, des vernissages, des premières de films. Pourtant, toute cette vie semblait artificielle, irréelle (d'autant plus que Dacha ne l'avait jamais vécue en vrai). Dans la réalité, on ne voyait de la fenêtre que le trafic presque ininterrompu des voitures, jour et nuit, un flux lent, dense, et encore : les flots de gens convergeant vers le métro le matin.

Qu'on sorte de la maison à sept heures ou à neuf, c'étaient toujours des centaines et des centaines de personnes qui poussaient les lourdes portes, descendaient vers les quais, emplissaient les wagons déjà bondés en direction du centre. Parfois, il y avait des encombrements devant les tourniquets, et de temps en temps, un tourniquet devenait fou et se mettait à jouer la polonaise d'Ogiński¹ sur un tempo sauvage.

L'école était à six arrêts de la maison – dans le quartier de la station Maïakovski. Ce n'était pas vraiment près, mais dans le même temps on ne pouvait pas dire qu'on mettait beaucoup de temps pour y arriver. Une demi-heure était tout à fait suffisante. La plupart des autres élèves vivaient plus loin encore que Dacha. Mais l'école était prestigieuse, et c'était assez facile de s'y inscrire : il n'y avait presque pas de maisons d'habitation dans le quartier, ce n'étaient que des bureaux, des restaurants, des hôtels...

Jusqu'à la troisième, Dacha était allée à l'école située près de chez elle. Une école de quartier. Elle avait eu une très bonne institutrice, chevronnée (elle avait oublié son nom, il faudrait demander à maman), et qui portait une attention particulière à Dacha, la félicitait plus souvent que d'autres. Mais quand maman lui avait demandé s'il valait mieux mettre Dacha à l'école où elle étudiait à présent, l'institutrice avait dit : « Oui, bien sûr. » Elle avait ajouté que, honnêtement, ils avaient peu

1. Les tourniquets du métro de Moscou jouent les premières notes de la polonaise quand on saute par-dessus (pour resquiller).

de bons instituteurs dans leur école, et que les élèves étaient pour la plupart des vauriens, de familles peu éduquées – les descendants de paysans qu'on avait fait venir à Moscou après la guerre pour travailler dans les usines. L'école près de la station Maïakovski, autrefois réservée à l'élite, aux enfants des dirigeants du pays, restait une école d'élite, même si les enfants des grandes familles étudiaient maintenant dans des écoles et des lycées privés, fermés, ou à l'étranger.

« Et il faudrait la mettre là-bas aussi vite que possible, avait ajouté l'institutrice, pendant que les relations entre les élèves ne sont pas encore consolidées. Vous savez bien comment ils se comportent avec les nouveaux, et plus les enfants sont grands, plus il est difficile de se faire accepter... »

C'est ainsi qu'en troisième, Dacha était allée dans sa nouvelle école.

Après la quatrième, une partie de ses camarades d'école avaient disparu, d'autres étaient venus, certains étaient encore partis plus tard, changeant d'école, leurs places étaient prises par d'autres, et pour finir Dacha était devenue l'une des plus anciennes élèves. Et si, il y a une année, elle était restée deux trimestres à étudier à la maison – pour suivre des cours intensifs de basson –, cela avait plutôt augmenté son prestige : ses camarades avaient eu le temps de s'ennuyer d'elle, et le fait qu'elle ait passé un semestre loin de l'école la distinguait des autres. Tout le monde assistait aux cours, mais Dacha ne faisait que rendre les devoirs et être notée. Ses camarades en avaient éprouvé un vrai respect pour elle.

Cette année, elle suivait les cours comme tout le monde. Elle en était heureuse. Elle aimait arriver la première, prendre la clé de la classe chez le garde, appuyer sur l'interrupteur, regarder les lampes s'allumer lentement, les unes après les autres. Si des cours de la veille étaient encore inscrits sur le tableau noir, elle le nettoyait. Elle aimait rester dans le couloir sombre et observer, par la fenêtre, les élèves et les enseignants qui s'avançaient du métro en direction de l'école. C'était particulièrement agréable en hiver, comme maintenant, de se tenir immobile et de regarder dehors : là-bas, il faisait sombre, froid, les gens se hâtaient, glissaient sur le chemin gelé, de la fumée ou de la vapeur sortait des cheminées de l'hôtel Marriott sur la gauche, créant une sorte de brume. Comme si elle n'était

pas dans une école moscovite, mais à Poudlard, chez Harry Potter. D'ailleurs, leur école n'était pas une école ordinaire. Déjà par son apparence. Elle ressemblait à un palais, certes modeste, mais un palais tout de même. Il y avait des colonnes à l'entrée, des moulures aux plafonds, quatre étages seulement. Les plafonds étaient hauts, les salles de classe spacieuses, et la salle des fêtes ressemblait à un petit théâtre.

Aujourd'hui, elle avait beau être arrivée une demi-heure avant le début des cours, elle s'était retrouvée en pleine agitation. La directrice, Natalia Alexeïevna, se tenait dans l'entrée, et interrogeait le garde ensommeillé et maussade :

– Comment est-ce que ça a pu réapparaître ? Et juste sous votre nez ! Répondez, s'il vous plaît.

C'était vrai, des autocollants étaient collés sur la vitre du panneau d'affichage à côté du garde, couvrant les horaires des clubs et sections. Des lettres noires sur fond blanc disaient : « Poutine est le Messie ».

Les mêmes autocollants étaient apparus quelques jours plus tôt et, à ce qu'on avait dit, les nettoyeuses avaient eu beaucoup de mal à les enlever. Et voilà, quelqu'un en avait de nouveau collé.

– On se moque de nous, criait presque Natalia Alexeïevna. C'est de la provocation ! On ne peut pas les laisser, ni les arracher devant les enfants...

Elle aperçut Dacha et, instinctivement, se plaça devant le tableau, cachant les autocollants.

– Bonjour ! Entre !

– Bonjour, madame.

Dacha alla au vestiaire ; de là, elle entendit la directrice dire à voix basse :

– Enlevez ce tableau, s'il vous plaît, mettez-le là-bas en attendant... tourné vers le mur.

– Je ne suis pas le concierge, grommela le gardien. Mon travail, c'est de surveiller les locaux.

– Vous appelez ça surveiller ? ! Qui les a collés ? Comment ? !

– Je n'en sais rien. Je n'ai vu entrer personne.

– Ça veut dire que vous vous êtes éloigné de votre poste...

– Absolument pas.

– Alors, comment ont-ils pu se trouver là ?

– Je ne sais pas, je vous dis.

D'après les bruits, il semblait que Natalia Alexeïevna bougeait elle-même le tableau. Quelque chose heurta le sol avec un bruit sourd. Après cela, la directrice reprit :

– Je vais devoir poser la question de votre efficacité à l'agence qui vous emploie.

Pour toute réponse – un nouveau grognement :

– Comme vous voulez.

Le téléphone de Dacha se mit à sonner. Maman.

– Alors, tu es à l'école ? Pourquoi est-ce que tu n'appelles pas ?

– Je viens d'arriver, répondit Dacha, mettant le pied dans sa chaussure d'intérieur.

– Pourquoi as-tu été aussi longue ? Il y avait trop de monde dans le métro ?

– Non, rien de spécial.

– Bon, à bientôt. Bonne chance... Appelle-moi quand tu auras le temps.

– D'accord.

Elle monta l'escalier jusqu'au deuxième étage. Olia et Vika étaient déjà dans la classe de biologie. Elles étaient assises au premier rang, en pleine polémique, s'interrompant mutuellement :

– Ce n'est pas la fin du monde qui est inscrite dans le calendrier des Mayas. C'est juste la fin d'un cycle.

– Olia, merde, j'ai regardé cette émission hier. Les scientifiques ont bien montré que c'était la fin. Simplement, on ne veut pas répandre la nouvelle, pour que les gens ne soient pas pris de panique.

– Il n'y a pas de fin du tout. Dis-lui, Dacha.

– Ça ne sert à rien de se disputer, sourit Dacha (une telle dispute à 7 h 45 du matin l'amusait). On verra dans un an.

Mais elle ne put s'empêcher d'ajouter :

– La planète Nibiru se rapproche, et on peut parfaitement imaginer qu'elle heurtera la Terre justement en décembre.

– Nibiru est une invention. Ça a déjà été prouvé, dit Olia. Et, de toute façon, la fin du monde, ce sera tout autre chose, mon père me l'a expliqué...

– Ça sera quoi ?

– Nous allons brûler et manger toutes les ressources de la Terre et disparaître. Une partie de l'humanité va mourir de

faim, une autre étouffer, il y aura aussi des mutations... Puis, toute la vie disparaîtra. La Terre deviendra vide comme Mars.

– Ah, ça, c'est rien, dit Vika avec un geste de dénégation. La civilisation inventera quelque chose. Maintenant, on sait bien faire du carburant avec du sucre, avec du lait.

Dacha n'en croyait pas ses oreilles.

– C'est vrai, avec du lait?

– Mais oui, ça se fait partout. En Chine.

– Et il faut produire combien de sucre, dit Olia avec un petit rire, pour remplacer le pétrole et le gaz! Il faudrait planter de la betterave sur toute la surface de la Terre...

– On inventera encore autre chose.

– Non, la civilisation n'aura pas le temps de trouver des solutions pour tout. Pendant la deuxième moitié du xx^e siècle, on a extrait plus de richesses souterraines et plus détruit l'environnement que dans toute l'histoire de l'humanité. Et en une décennie de notre siècle, on a consommé autant que pendant toute la deuxième moitié du xx^e siècle. Ça va à une cadence folle!

– Oh, allons...

– Si! Chaque jour, plusieurs espèces de végétaux et d'animaux disparaissent. On est en train de déboiser toute la taïga, il y a partout des pipelines pleins de pétrole, on en envoie aux Chinois, en Europe...

– Si ça doit être la fin du monde, dit Dacha, je préférerais Nibiru. Imaginez, la planète se rapproche dans le ciel, et tout le monde la regarde, se remémore sa vie, fait ses adieux...

– Tu as vu *Melancholia*? l'interrompt Vika.

– Non, c'est quoi?

– Un film, de Lars von Trier. Ça parle de ça.

– De Nibiru?

– Presque. Dans le film, c'est la planète *Melancholia*... Presque tout le film est ennuyeux, mais les dernières dix minutes, on a l'impression que ça se passe pour de vrai. Quand cette *Melancholia* remplit déjà tout le ciel. Et entre en collision avec la Terre. On a l'impression qu'elle nous arrive dessus! Je l'ai vu au cinéma, et j'ai commencé à crier...

– Punaise, il faut que je regarde ça... (Dacha sortit son téléphone.) Ça s'appelle comment? *Melancholia*? On le trouve sur Internet?

– Je ne sais pas. Je te dis que je l’ai vu au cinéma...
À 8 h 45, la musique de la gym matinale résonna dans toute l’école.

Le soleil aime – sauter dans le ciel
Voleter de – nuage en nuage

disaient les haut-parleurs,

Un, deux, trois, quatre,
Un, deux, trois, quatre,
Un, deux, trois, quatre,
CINQ!...

Certains élèves agitaient les bras, se penchaient et se redressaient avec application, d’autres faisaient les clowns. La prof de biologie, Tatiana Iourevna, observait les enfants avec un demi-sourire, attendant.

Quand la chanson fut terminée, elle ordonna :

– Bon, maintenant on se calme et on se prépare pour le cours. Aujourd’hui, c’est notre dernier cours du semestre. Nous allons répéter la matière déjà abordée.

Les écoliers faisaient du bruit avec leurs affaires, échangeaient quelques mots, mais à voix basse. Ces cinq minutes entre la gymnastique matinale et le début du cours étaient un moment étrange, mais important. Il aidait vraiment à se concentrer. La sonnerie allait retentir, et Tatiana Iourevna pourrait appeler n’importe lequel d’entre eux au tableau noir et l’interroger point par point.

Mais, aujourd’hui, Dacha et sa meilleure amie et voisine de table Ania avaient de la peine à se concentrer : Nikita Mikhaïlov était venu avec une écharpe de Gryffondor autour du cou. Il était arrivé juste avant le début de la gym, et Dacha et Ania n’avaient pas eu le temps de lui demander pourquoi il avait mis cette écharpe. Pourtant, elles brûlaient de le faire : jusqu’à maintenant, Nikita s’était toujours moqué de leur passion pour *Harry Potter*, et voilà qu’aujourd’hui, quand Dacha et Ania ne s’occupaient plus de *Harry Potter* et étaient passées à *Twilight*, il était à son tour, visiblement, devenu fan de *Harry Potter*.

Elles chuchotaient entre elles, se demandant comment se moquer de Nikita.

– Nous lui dirons que nous venons de Serpentard, et à Serpentard on ne prend que des héritiers légitimes... Nous lui dirons qu'il est médis.

– D'accord! Mais...

– Et nous lui lancerons le sortilège de l'Imperium.

– Attends. Écoute, les Serpentard sont les méchants, et ils perdent toujours.

– Bah, on s'en fiche. Cette fois, ils gagneront...

La sonnerie retentit.

– Les enfants, dit Tatiana Iourevna en tapant sur la table avec son crayon. Les enfants, je comprends que vous êtes fatigués, que c'est presque Nouvel An. Mais faites un effort, et essayons de bien travailler pendant ces quarante-cinq minutes. D'autant plus qu'en mars, il y aura une épreuve dans toutes les écoles de Moscou.

Elle ouvrit le carnet. La classe devint tout à fait silencieuse.

– Nous allons réviser la matière rapidement, mais, j'espère, de façon productive. Vous n'avez pas besoin de venir au tableau, ça ne servirait qu'à nous faire perdre du temps... Répondez brièvement: l'essentiel, c'est que je voie que vous vous souvenez au moins de quelque chose... Donc – la prof de biologie regarda dans le carnet – Macha Panina va nous parler du squelette des membres. Macha, s'il te plaît.

Macha, qu'on surnommait souvent Macha-tête-en-l'air¹, se leva lentement, regarda autour d'elle d'un air effrayé. Elle ne disait rien.

– Quels membres avons-nous? demanda Tatiana Iourevna pour l'aider.

– Les supérieurs. Et les inférieurs.

– Très bien. Et qu'est-ce qui relie les os des membres supérieurs au tronc?

Macha plissa le front. Puis elle haussa les épaules.

– Ah! (Elle venait visiblement de se souvenir.) Les omoplates.

– Et?

– Les clavicules?

1. Du titre d'un poème moral soviétique pour enfants: Macha-tête-en-l'air ne trouve pas ses habits et arrive en retard à l'école...

- Bien. Et les os des membres inférieurs sont attachés à ?
Macha réfléchit.
- Bouge un peu, ça t'aidera, lui conseilla Sacha Ossinski, assis derrière elle.
- La classe éclata de rire.
- Mais Macha réussit tout de même à répondre plus ou moins correctement.
- Et maintenant, Ossinski, qui sait si bien plaisanter, nous parlera de l'intestin et de la fonction du foie.
- Ossinski se leva sous les rires étouffés et les murmures. Il était gros, assez bête, effronté. Quand il était plus petit, il passait son temps à se bagarrer à l'école ; une fois, il était tombé sur sa propre main et s'était cassé un doigt. « On comprend mieux pourquoi il est comme ça avec les autres, avaient dit les professeurs, s'il est capable de se blesser lui-même. »
- Nous t'écoutons, Alexandre.
- Quoi ?
- Parle-nous de la digestion.
- Heu, l'être humain mange de la viande...
- Pas forcément de la viande. D'autant plus qu'il y a des gens qui ne mangent pas d'animaux. Au fait, comment les appelle-t-on ?
- Ossinski eut un grognement de martyr et lâcha :
- Des herbivores.
- La classe fut à nouveau secouée par le rire. Tatiana Iourevna se fâcha :
- Du calme ! Qui sait comment on appelle ces gens ?
- Une dizaine de mains, dont celle de Dacha, se levèrent. Mieux valait répondre maintenant à une question facile que de suer ensuite sur une difficile... L'institutrice choisit Nikita. Il dit :
- Des végétariens.
- Tatiana Iourevna, pourquoi certaines personnes deviennent-elles végétariennes ? demanda Macha, enhardie par le fait qu'elle avait déjà été interrogée, et avait répondu plus ou moins correctement.
- Pour certains, c'est parce que leur organisme, pour des raisons physiologiques, ne digère pas la nourriture animale. Mais c'est une toute petite minorité. La plupart des gens se passent de nourriture animale pour des raisons idéologiques : ils ne veulent pas se nourrir de la chair d'animaux abattus...

– Le refus d’être un carnassier ne dispense pas de faire partie de la chaîne alimentaire, énonça Ossinski.

– Alexandre, dit Tatiana Iourevna en refrénant un sourire, si tu faisais des réponses aussi fines et précises aux questions portant sur la matière à apprendre, tu serais un élève irremplaçable... Mais revenons justement à la matière. Donc, que se passe-t-il avec la nourriture dans l’intestin?

Quand, après la biologie, les élèves se dirigèrent vers la classe d’histoire, Dacha et Ania se décidèrent à aborder Nikita.

– Alors, tu fais partie de Gryffondor, maintenant? lui demanda Ania dans un chuchotement mystérieux.

– Quoi?

– Allons, tu portes les couleurs de Gryffondor. Avoue.

– De quelles couleurs parles-tu?

– Ben, là... dit Dacha, hoquetant pour réprimer un fou rire et indiquant son écharpe du menton. Les ca... Les carrés jaunes et rouges.

Nikita loucha vers son écharpe, la toucha.

– Idiotes, ce ne sont pas des carrés, mais des rayures.

Il défit rapidement son écharpe, et, effectivement, les carrés étaient des rayures; une rose rouge était dessinée sur le jaune.

– C’est l’emblème des jeunes socialistes!

– Idiot toi-même, dit Ania en retrouvant ses esprits.

Elle entraîna Dacha dans le couloir, puis regarda derrière elle, et ajouta:

– Imbécile!

À la récréation, cette histoire d’écharpe se termina mal. Les filles de sixième racontèrent à Dacha qu’Ossinski avait commencé à embêter Nikita en le traitant de «socialo-débilo». Nikita avait poussé Ossinski, qui, avec son coude, avait cassé la vitre protégeant le bouton d’alarme à incendie. Le bouton avait été activé, et des camions de pompiers avaient débarqué. C’était la panique, on avait failli évacuer l’école... Plus tard, Dacha avait croisé la directrice au bord des larmes: «Juste avant Nouvel An! Maintenant, l’école va encore devoir payer une amende!» On avait cherché qui avait fait ça, qui avait cassé la vitre et appuyé sur le bouton, mais on ne l’avait pas trouvé. Les sixièmes n’avaient pas dénoncé les garçons, et Dacha d’autant moins. Mais cette histoire, dans laquelle elle avait une part,

même indirecte, lui avait fait perdre toute bonne humeur... Elle avait décidé de n'en parler à personne.

Après les cours, elle était allée au solfège, où elle avait presque oublié les problèmes de l'école.

À la maison, maman préparait le dîner.

– Tu as très faim ? lui avait-elle demandé.

– Non, j'ai bien mangé à l'école...

– Bon, alors va te reposer. Et change-toi... Le dîner sera prêt dans dix minutes.

Dacha enleva ses jeans et son pull pour mettre un T-shirt et des shorts¹. Elle entra dans la chambre de ses parents, alluma la télé.

Un talk-show apparut sur l'écran. Une tribune en demi-cercle, avec le présentateur au centre, et un écran plat derrière lui. Dacha s'appropriait à changer de chaîne – elle ne supportait pas tous ces débats télévisés – mais les mots du présentateur l'arrêtèrent :

« Est-ce que c'était un suicide ? Nous avons invité un criminaliste, et maintenant, dans ce studio, il va essayer de reconstituer tout ce que la police a trouvé en entrant dans la pièce. De quoi avons-nous besoin ? »

Le présentateur fourra le micro devant la bouche d'un homme âgé, aux cheveux gris, qui s'était approché. Il faisait penser aux détectives de cinéma, genre lieutenant Columbo.

D'une voix calme et neutre, l'homme répondit :

« Nous avons besoin d'un câble et d'une chaise ou d'un tabouret.

– S'il vous plaît, dit le présentateur en s'adressant à quelqu'un hors champ, aidez-nous. »

On apporta un câble et un tabouret.

« Si je ne me trompe pas, c'est une simple rallonge électrique ? s'étonna le présentateur.

– Oui, elle peut parfaitement supporter le poids d'un corps. »

Le criminaliste posa le tabouret au sol.

« Je pense que les faits se sont produits de la façon suivante : ayant décidé de se suicider, Marina fit ce qu'on appelle un nœud coulant. »

D'un geste assuré, il fit un nœud avec la rallonge.

1. En hiver, les appartements sont surchauffés en Russie.

«Excusez-moi, mais on nous a dit qu'elle avait déjà fait une tentative de suicide précédemment, fit remarquer le présentateur, mais que le câble avait cédé.

– Il aurait pu se casser s'il était plus fin que celui-ci. Celui-ci (la caméra fit un gros plan sur le câble) ne cassera pas. Il peut parfaitement supporter un poids de 60-80 kilos... Donc, nous faisons un nœud coulant...

– Mais est-ce que Marina savait faire un nœud coulant?!» cria une femme, assise à la tribune, d'un air indigné.

Le criminaliste sourit:

«C'est si simple à faire qu'on n'a pas besoin de connaissances spéciales.

– Bon, le pressa le présentateur, mais qu'est-ce qui s'est passé ensuite?

– Elle est montée sur le tabouret et a fixé le câble à une poutre.»

L'homme monta sur le tabouret.

«D'après mes informations, il y a une poutre au plafond dans leur maison... Et ensuite...»

Le criminaliste mit le nœud à son bras à la place du cou.

Un bruissement indigné parcourut la salle.

«Mais il reste le tabouret! s'écria, bêtement, le présentateur. Il fallait bien le faire tomber!»

Il regarda le criminaliste d'un air embarrassé et suspicieux, comme pour dire: vous voyez, ça ne marche pas, et ce n'est sans doute pas un suicide.

«Comment aurait-elle pu faire tomber le tabouret toute seule?

– Mais c'est très facile, sourit à nouveau le criminaliste. Il suffit de se balancer un peu, comme ça, et le tour est joué.»

– Chérie, où es-tu? dit la voix de maman dans l'entrée.

Dacha sursauta, comme effrayée, et se hâta de changer de chaîne.

– Je suis là!

Un présentateur de journal télévisé apparut sur l'écran:

«Aujourd'hui, l'acteur, réalisateur et scénariste Sergueï Bodrov aurait eu quarante ans.»

Maman entra dans la chambre et fixa l'écran du téléviseur.

«La première expérience de cinéma de Sergueï Bodrov fut le tournage du film de son père *La liberté, c'est le paradis*, en

1989. Il y tenait un tout petit rôle, mais c'est bien là que tout a commencé... »

– Pauvre garçon, soupira maman. Alors, tu peux patienter?

– Quoi?

Dacha ne s'était pas encore remise de ce qu'elle venait de voir : le tabouret, le câble, et l'explication précise sur comment se pendre.

– Pour le dîner. Papa m'a appelé pour dire qu'il arrivait au jardin d'enfants. Il sera là avec Nastia dans une demi-heure.

Le jardin d'enfants était près de l'école de Dacha : ses parents avaient l'intention de l'inscrire là-bas aussi. Les jeudis, elle y allait déjà en classe préparatoire.

– Je n'ai pas faim.

– Alors, joue un peu de basson.

– Je préfère manger.

– Dacha, arrête ! Pourquoi est-ce que je dois tout le temps te supplier ?! Tu crois que tu fais ça pour moi ? C'est ta propre vie que tu es en train de construire...

– Ça va, ça va... (Dacha se leva.) Je suis juste fatiguée.

– Allez, dix minutes...

Le basson était prêt. Dacha enfila lentement la courroie, y attacha l'instrument sans hâte. Elle mouilla l'anche, l'introduisit dans le bocal... Elle prit une inspiration. Commença.

Et se représenta immédiatement Sacha, ses yeux qui la regardaient jouer. Il la regardait comme si elle faisait des merveilles. Ou plutôt, tentait d'en faire. Et quand elle se trompait, ses yeux prenaient une expression douloureuse...

Les yeux de Sacha furent soudain remplacés par ceux du professeur, et à la suite des yeux apparut son visage bleu-gris, le visage d'un homme déjà presque privé de vie. Il regardait Dacha d'un air de souffrance. Elle eut honte de jouer ainsi.

Cette impression finit par devenir insupportable, et elle arrêta de jouer.

– Bravo ! cria maman. Répète encore le Gretchaninov. Ça fait longtemps que tu ne l'as pas joué.

– D'accord...

Elle ne voulait plus de ce basson, ni de ce professeur avec ses sermons. Ni de Sacha. Elle ne serait jamais bassoniste... Ça ne servait à rien, tous ces efforts... Mais comment dire à maman qu'elle ne voulait pas. Non : qu'elle ne pouvait pas.

Ne pouvait plus... Si elle le disait, maman exploserait... Elle entoura l'anche de ses lèvres, joua. La pièce qu'elle avait apprise depuis longtemps s'éleva facilement, librement, ses doigts bougeaient presque tout seuls sur les clés, et Dacha se sentit bien, se sentit fière de pouvoir faire entendre, dans cette Moscou bêtement bourdonnante, chaotique, insensée, une mélodie harmonieuse et forte. Si forte que si elle ouvrait la fenêtre, on l'entendrait de la maison d'à côté...

Quand elle eut fini, elle attendit pour voir si maman la presserait de jouer encore. Non. Elle enleva l'instrument, ouvrit son ordinateur. Et tomba immédiatement sur une nouvelle lettre d'Alina. L'amie de Chypre qui vivait dans la petite ville de Sapojok.

« Salut Dacha ! lit-elle. Tous mes vœux à toi, ta petite sœur et tes parents à l'approche de Nouvel An ! Tes photos sont super. Moscou est belle, et toi aussi. Moi, je n'ai rien à photographier. Je n'en peux plus, de ces ruines et ces imbéciles. Je veux nettoyer mon album de toute cette boue. Ça me dégoûte. Tout me dégoûte. Pourquoi est-ce que certains naissent à Moscou ou à Saint-Pétersbourg, et d'autres se retrouvent ici ? Maman dit que je dois bien travailler à l'école, et qu'ensuite je pourrai étudier et vivre où je veux. Mais où prendre l'argent pour étudier ? Notre voisin, Andreï, a passé les examens pour un institut à Iaroslavl. Il lui manquait quelques points pour être reçu. On lui a proposé des études payantes, en lui disant que s'il faisait d'excellents résultats, il n'aurait plus à payer. Mais après, ils se débrouillaient toujours pour lui mettre un quatre¹ ici ou là. Il a étudié deux ans comme ça, puis il a laissé tomber. Il n'arrivait pas à payer, tout leur argent partait dans ses études. Maintenant, il passe ses journées à la station-service avec des connards, et commence déjà à leur ressembler. Dacha, parle-moi de Moscou. Tout le monde doit être en train de préparer Nouvel An. Écris-moi plus souvent, je m'ennuie tant, ici. »

Elle aurait voulu répondre tout de suite, elle écrivit même « Salut Alina ! » Mais elle s'arrêta là. Qu'est-ce qu'elle pourrait écrire ? Se plaindre qu'il n'y ait toujours pas de neige, qu'il ne restait plus que quatre jours avant les fêtes et qu'il fallait aller

1. En Russie, la meilleure note est cinq.

en cours... Qu'ils étaient dans un état constant d'agitation, et qu'elle aussi, tout la dégoûtait...

Elle ne répondit pas. Elle ferma la lettre d'Alina et se mit à regarder d'autres messages. Si seulement elle trouvait une nouvelle chanson... Elle ne pouvait pas répondre, elle se sentirait définitivement mal... Le mieux serait de s'endormir, pour se réveiller le 31 dans la journée. Avec le sapin décoré, une guirlande clignotant joyeusement, et une bonne odeur de nourriture... De mouton rôti.

Elle entendit du bruit dans l'entrée. C'était papa et Nastia. Maman allait l'appeler pour mettre la table...

Dacha ferma hâtivement les photos, les cartes de vœux... Tout semblait inintéressant, ordinaire, ennuyeux... Sacha n'avait pas de profil – Dacha lui avait posé la question une fois, il avait froncé les sourcils et répondu que c'était une perte de temps... Peut-être que c'était une perte de temps, mais il fallait bien pouvoir être en contact. On n'arrivait presque jamais à voir personne en vrai, alors au moins comme ça, sur la Toile. Et en quoi ne perdait-il pas son temps? Il passait ses journées avec le professeur et le basson...

– Dachoul', viens m'aider à mettre la table! dit la voix de maman.

– J'arrive.

Sur le chemin de la cuisine, elle tomba sur Nastia.

– Moi j'ai joué à la Pé-ess-pé aujourd'hui! se vanta-t-elle. Dinar m'a laissée jouer!

– Magnifique.

– Papa a promis de m'en offrir une pour mon anniversaire!

– Super... Mais c'est dans six mois.

– Et alors... J'aurai une console!

– Daria! Maman s'énervait déjà.

– J'arrive. C'est Nastia qui veut me parler.

– J'ai envoyé Nastia se changer, pas te parler!

Papa pendait ses jeans dans l'armoire de l'entrée.

– Salut, papa.

– Bonjour... (Il eut un soupir fatigué.)

– Ça va?

– Bah... On fait aller.

Dix minutes plus tard, ils mangeaient à la cuisine. Maman posa sa traditionnelle question :

– Que s’est-il passé dans le monde ?

Papa eut un rire amer :

– Je ne sais pas. J’étais au travail.

Papa travaillait dans une petite maison d’édition qui, d’après ce que Dacha avait entendu, ne publiait presque pas de livres. Ils cherchaient des bourses, ou des écrivains prêts à être publiés à compte d’auteur... Les livres de papa étaient publiés dans une autre maison d’édition, une grande, où on lui payait des honoraires. Et papa et maman attendaient toujours plus les honoraires que son salaire, même s’ils étaient rares.

– Tu as revu des textes ? dit maman en essayant d’entamer la conversation.

– Bah... j’ai essayé... mais c’est des foutaises, tout ça.

– Oudaltsov a arrêté sa grève de la soif, annonça maman. Les médecins ont dit qu’encore un jour ou deux, et... Or il ne sortira pas de prison avant le 4 janvier, au mieux.

– C’est bien, dit papa tout en piquant des pommes de terre sautées avec sa fourchette.

– Comment ça, bien ? Maman était visiblement outrée de son manque de réaction.

– Qu’il ait arrêté sa grève de la soif. Ça ne servait à rien.

– Bien sûr que ça servait à quelque chose. Tout le monde a entendu parler de lui, il est devenu un vrai héros à côté de tous ces...

– Ça fait les titres, hein, et tout le monde s’agite. Bah, mais si on le libère, on l’aura oublié dans une semaine.

– Faire les titres, ce n’est qu’un des éléments. Ainsi naissent les chefs.

Papa leva les yeux, regarda maman avec une affreuse mélancolie.

– Depuis vingt, vingt-cinq ans, on en a eu tant, de chefs. Et des vrais. Et où sont-ils maintenant ? Qui s’en souvient ? Ils viennent radoter de temps en temps sur L’Écho de Moscou¹, rien de plus. Mais ce ne sont pas les chefs qui gouvernent. C’est

1. Seule radio d’opposition en Russie, sur laquelle s’expriment diverses opinions (de bords différents), et qui relate tous les événements liés à l’opposition, dont on ne parle presque jamais sur les radios ou télévisions d’État.

on ne sait qui, venu d'on ne sait où. Et qui est là pour longtemps. Notre génération ne verra sans doute pas autre chose.

– Écoute, dit maman (et sa voix tremblait), pourquoi essaies-tu de m'enfoncer complètement?

L'atmosphère devenait de plus en plus lourde, et Dacha, se souvenant de la discussion avec les filles à l'école, demanda :

– Et la fin du monde, elle peut vraiment arriver? Le calendrier des Mayas se termine, la planète Nibiru se rapproche, et il y a plein de catastrophes partout... C'est sérieux, cette histoire de fin du monde?

– Qui sait, dit papa en haussant les épaules. J'ai aussi lu que les pôles pourraient bientôt dériver, si ça se faisait brusquement, ça serait presque la fin du monde... Mais c'est probablement n'importe quoi. Il faut bourrer le crâne des gens avec des bêtises quelconques, et ils nous servent ce genre de choses.

– Tant pis si c'est la fin du monde, déclara Nastia. On a déjà vécu assez longtemps.

– Oh, Nastia, dit maman en riant nerveusement. Si tu t'y mets aussi... Écoutez-la, elle a déjà vécu assez longtemps!

Papa posa sa fourchette, se pencha vers Nastia. Il la prit dans ses bras, l'embrassa. Et lui dit d'une voix douce :

– Tout ira bien, ma Nastia. On achètera une Pé-ess-pé, et on ira à la mer cet été.

– Hourra!

– Mais pas à Eupatoria, d'accord? continua maman avec plaisir, visiblement heureuse de pouvoir parler d'avenir et de choses agréables.

– On peut aller à Feodossia.

– C'est comment, là-bas?

– Il paraît que c'est bien. C'est la patrie d'Aïvazovski, il y a les ruines d'une forteresse génoise. Koktebel n'est pas loin...

– Allons-y, approuva maman.

– Allons plutôt à la mer où on est allées sans papa, proposa Nastia.

Maman soupira :

– Il faut beaucoup d'argent pour aller tous là-bas... Mais peut-être... Au fait, dit-elle en s'adressant à papa, Sourkov a été nommé vice-Premier ministre! On ne parle que de ça sur Internet: les uns disent que c'est une promotion, les autres, qu'au contraire...

– En principe, c’est une promotion, bien sûr. Et pas seulement formelle. D’adjoint au chef de l’administration présidentielle à vice-Premier ministre. C’est la trajectoire habituelle des successeurs... Dans douze ans, il pourrait devenir président. Et d’ailleurs, selon leur logique, c’est l’une des figures les plus adéquates.

– Mais on dit qu’il est tchéchène. Son vrai nom serait Aslambek Doudaev.

– Et alors? Medvedev est bien supposé s’appeler David Mendel. L’essentiel, c’est qu’ils soient dévoués à leur cause.

– Et quelle est leur cause? demanda Dacha, même si elle se doutait déjà de la réponse.

– Eh, visiblement, la destruction de la Russie.

– Et en quoi est-ce qu’on le voit? Vous le dites si souvent...

– On le voit en beaucoup de choses... Mais, tu comprends, on n’est plus au Moyen Âge : on ne peut plus détruire ouvertement les gens. On les élimine progressivement, mais sûrement.

Papa mit le reste de pommes de terre dans sa bouche et commença à mâcher lentement; Dacha tressaillit de colère. Elle n’était pas tant fâchée contre papa, sa façon de mâcher, que contre ces éternelles discussions, qu’elle entendait depuis qu’elle était en âge de comprendre. Et ce n’étaient pas que ses parents, mais tous les gens autour qui ne faisaient que dire que Poutine était mauvais, que la Russie courait à sa perte, que le peuple russe était au bord de l’extinction, qu’il fallait agir, changer quelque chose. Et pourtant, où était-il, cet écroulement général? En quoi se manifestait-il?

– À l’école, dit-elle en tentant de garder un ton de plaisanterie, on nous oblige à donner des exemples.

– Tu veux des exemples? (Papa était devenu tout à fait sombre, mais semblait en même temps un peu pris au dépourvu.) Il y en a plein, d’exemples.

– Lesquels? Le « crocodile », c’est ça?

Maman s’inquiéta immédiatement :

– Où as-tu entendu parler du « crocodile »?

– Mais c’est vous qui en parlez...

– Oui, le « crocodile » aussi, reprit papa. Mais ce n’est qu’un détail, au fond. Ce qu’il y a de répugnant, c’est qu’il est presque prouvé qu’un membre du gouvernement y est mêlé... Qu’il accorde une protection au fabricant de l’un des

composants essentiels de cette terrible drogue, et personne ne réagit... Mais le problème est ailleurs... Le problème, c'est que notre peuple ne sait plus travailler. N'a plus la possibilité de travailler.

– Comment ça, tout le monde travaille...

– Végéter dans des bureaux huit heures par jour, ce n'est pas du travail! Travailler, c'est produire des biens matériels, ou être scientifique. Mais nous, nous ne produisons rien, et si nous faisons des découvertes, elles restent sur le papier ou sont réalisées à l'étranger, et après nous achetons très cher le résultat... Nous ne construisons plus d'avions, nos voitures sont bonnes à jeter, nous n'ouvrons plus de voies de chemin de fer, et presque tous nos produits alimentaires sont étrangers...

– Mais si on ne sait pas produire.

– On peut tout produire. Peut-être qu'on est moins bons quelque part, mais peu importe... Les Chinois ne font pas de bonnes automobiles, mais ils essaient tout de même de rouler avec, et progressent petit à petit. Alors que nous... Parfois, nous mettons des restrictions, nous augmentons les taxes à l'importation, mais c'est ridicule. Parce que, premièrement, personne ne se donne la peine d'expliquer pourquoi on restreint et on augmente, et deuxièmement, nous ne sommes déjà plus un État souverain. Nous dépendons entièrement de l'Occident. Et de l'Orient aussi. Nous achetons même notre technique militaire à des ennemis potentiels.

Dacha jeta un œil vers Nastia et frissonna en voyant l'expression de son visage: sa sœur regardait attentivement papa, comme si elle s'efforçait de retenir chaque mot...

– C'est bon, intervint-elle quand papa fit une pause, j'ai compris.

– C'est assez difficile à comprendre, d'autant plus qu'extérieurement, on dirait que c'est le contraire: nous sommes brillants, florissants, on fait des feux d'artifice. Surtout ici, à Moscou.

– Je ne vois pas en quoi nous florissons! le contredit maman. Au contraire, nous pourrissions. Que voyons-nous quand nous sortons dans la rue?

– Mieux vaut ne pas sortir. (Papa eut un ricanement.)

– Justement, on sera bientôt comme les Blancs en Afrique du Sud: enfermés dans des forteresses, à ne nous déplacer qu'en groupes... Et je ne les accuse pas eux, bien sûr: ils sont

venus parce qu'on les a laissés entrer. Évidemment, ils sont mieux ici que chez eux, où il ne reste rien... Sur le papier, ils reçoivent un salaire de 40 000 roubles, et en réalité on leur en donne 15 000...

« Ça, je l'ai déjà entendu cent fois », se dit Dacha. Elle aurait voulu se lever, mais elle resta assise.

– ... Et le gouvernement, au lieu de s'attaquer à ce problème, se moque des nationalistes quand ils commencent à parler de ça.

– Bien sûr, puisque ces soi-disant hommes d'État touchent des commissions en sous-main là-dessus ! l'interrompt papa. Mais le problème principal est que les Russes n'ont plus aucun but dans la vie. Je veux dire, le pouvoir... Amasser de l'argent, ça va un moment... L'argent, c'est important bien sûr, mais ce n'est pas un but en soi. Un peuple ne peut pas être uni par ce but. Même une société repue finira par devenir folle si elle n'a pas de but, et là, elle leur montrera.

– Ou elle périra, ajouta maman.

– Oui : ou elle périra... Nous avons bien vu, maintenant, que les gens qui sont sortis dans la rue après les élections n'étaient pas des crève-la-faim, ni de prétendus extrémistes, mais, dans leur ensemble, des gens bien intégrés, aux revenus plus ou moins confortables. Ils ont compris qu'on leur préparait encore une décennie d'existence sans but, et ils sont sortis protester. Sur la perspective Sakharov, il y a quelques jours, il paraît qu'il y avait deux cent mille personnes... Malheureusement, je pense que ça ne servira à rien, et peut-être que nous n'aurons plus d'autre chance de changer les choses. Nous avons manqué l'occasion.

– Pourquoi ? demanda Dacha.

– Le peuple russe... Je ne parle pas des Slaves, mais du peuple russe, il n'existe presque plus comme un tout. Le peuple soviétique a disparu en un instant : regarde, en Asie centrale, en quelques années, on est revenu au féodalisme, comme s'il n'y avait jamais eu d'Union soviétique, et avant elle d'Empire russe avec sa culture européenne... À l'intérieur de la Russie, il se passe la même chose : au Nord-Caucase, dans les républiques de la Volga, à Touva, notre région natale, à maman et à moi... Tout tombe en morceaux, tout disparaît...

Papa poussa, une fois encore, un long soupir.

– Bon, ce n'est pas si facile à raconter, à expliquer. Lis, écoute la radio...

Après le dîner, Dacha resta une heure devant ses livres d'école, mais elle n'arrivait pas à préparer ses cours du lendemain. De toute façon, il n'y aurait sans doute pas de vrais cours: on annoncerait les notes du deuxième trimestre, on se souhaiterait de bonnes vacances... Elle patienta tant bien que mal jusqu'à 21 h 30, alla se laver.

– Tu as fait tes devoirs? demanda maman.

– Oui. Je vais me coucher.

– On t'a farci la tête avec nos histoires.

– Bah...

– Ne t'en occupe pas, tout ira bien.

Dacha passa à la cuisine se servir un verre d'eau. Papa était dans son petit bureau, il écrivait. Une voix à la fois plaintive et rugissante sortait de son magnétophone:

Les bonbons sucrés des indulgences momentanées
Neutralisent l'amertume des espoirs déçus.
Tape avec tes doigts, touche du bois
Et si quelqu'un rit, c'est de haine ou d'envie.
O-o-o-o, sur toute la planète, c'est la morte-saison¹...

– Hé, papa, l'appela Dacha.

– Oui?

– Nous allons faire un arbre de Noël?

– Oui, dit papa sans détacher le regard de son cahier. J'en achèterai un demain ou après-demain.

«J'en achèterai un»... Il n'y a pas si longtemps, papa essayait, au moins avant Nouvel An, de respecter... comment dire... la magie du moment²... Le sapin apparaissait soudainement à la maison: papa faisait semblant de le trouver devant la porte. «C'est sans doute le père Noël qui l'a apporté?!» Et, bien qu'elle ait cessé de croire au père Noël vers sept-huit ans, Dacha n'en ressentait pas moins une certaine douceur à son

1. Chanson du groupe punk rock Grajdanskaïa Oborona.

2. Depuis la révolution, Nouvel An a remplacé Noël en Russie – sapin, cadeaux et père Noël arrivent le 31.

évocation, comme dans l'enfance. Elle pouvait la ressentir encore aujourd'hui. Mais voilà qu'on lui disait : « Je l'achèterai demain ou après-demain... »

– Bonne nuit.

– Ah, oui, bonne nuit...

Elle défit son lit, mit sa chemise de nuit. Restait un moment devant la fenêtre. Elle ne pouvait pas dire que l'air passait – les cadres étaient étanches, de qualité européenne –, mais elle exhalait un léger froid. Alors que dans la chambre, il faisait étouffant. Devait-elle ouvrir, aérer ? C'était trop tard déjà... Des voitures passaient dans la rue Soudostroïtelnaïa. Beaucoup de voitures, pour un soir de fin décembre, à 22 heures. Les vitrines du supermarché « Bon Prix » brillaient au rez-de-chaussée de l'immeuble d'en face, des guirlandes clignotaient au-dessus de l'entrée du fruits-et-légumes d'à côté. Sur la gauche, l'immeuble de vingt étages en construction faisait une tache sombre. C'est maintenant qu'il était sombre : la journée, on y soudait, coupait le fer, on hissait des matériaux sur des grues. La construction serait bientôt terminée, des gens viendraient y habiter...

Moscou vivait sa vie habituelle, et on avait peine à croire, on ne pouvait pas croire du tout qu'une catastrophe approchait.

Les adultes s'inventaient toujours des choses. Comme s'ils avaient peur de s'ennuyer s'ils n'inventaient rien, s'ils se retrouvaient à vivre sans inquiétude, sans peur. Ou peut-être qu'ils justifiaient leurs échecs en disant que tout allait bientôt s'écrouler. L'amertume des espoirs déçus... Maman et papa n'avaient sans doute pas connu que des réussites...

Elle se coucha, ouvrit son ordinateur, alla sur sa page de VKontakte. Elle se souvint qu'elle n'avait toujours pas écrit de réponse à Alina. Maintenant, elle n'en était plus du tout capable... Elle n'avait pas envie non plus de se plonger dans toutes ces photos, vidéos, messages. Ça la dégoûtait même un peu...

La discussion avec ses parents ne lui sortait pas de la tête. Elle écrivit, sur Wikipédia, « Industrie en Russie », et tomba immédiatement sur : « Selon le bilan du premier quart de 2010, la Russie, en termes de croissance de production industrielle (5,8 %), occupe la deuxième position parmi les pays du G8, ne cédant la place qu'au Japon. »

Ces mots la brûlaient, comme si elle avait surpris papa en train de mentir... Mais ces chiffres dataient de presque deux ans... Cela dit, ils ne devaient pas avoir tellement changé en deux ans...

Elle regarda les graphiques qui illustraient l'article. Et tous montraient en gros la même chose : un haut niveau en 1991, puis une chute presque verticale jusqu'en 1998, après quoi la ligne remontait. Le point culminant était atteint en 2007, puis il y avait une légère baisse. Mais elle était sans doute due à la crise mondiale... En ce qui concernait la production automobile, d'hélicoptères civils, de produits alimentaires, d'électricité, la ligne bleue montait vers le haut du graphique.

Elle aurait voulu amener son ordinateur à papa, et lui dire qu'il se trompait, lui montrer... Peut-être que papa se trompait vraiment ? Qu'il écoutait trop son Écho de Moscou, ses vieilles chansons déprimantes, et qu'il ignorait la vérité. Pire, il en parlait dans ses livres, et faisait passer un mensonge pour la vérité.

Mais elle ne pouvait pas lui montrer ça maintenant. Il ne ferait que l'envoyer au lit : « Va dormir ! Tu te lèves tôt demain ! On en reparlera après l'école. » Oui, d'accord... Non, elle devait s'en souvenir, et y revenir au moment opportun.

Elle ferma Wikipédia et s'obligea à penser à quelque chose d'agréable. À quoi?... À l'été, à la mer.

Ils étaient déjà allés trois fois à Eupatoria. C'est là que Dacha avait vu la mer pour la première fois... Dacha entendait ses parents parler de vacances au sud depuis qu'elle était toute petite. Mais au début ils n'avaient pas d'argent, puis ils ne savaient pas où aller, et pendant qu'ils y réfléchissaient, l'argent était dépensé pour des affaires plus urgentes. Les voyages organisés étaient très chers. Puis, un écrivain de Saint-Pétersbourg, qui connaissait ses parents, leur avait dit qu'il avait acheté un appartement en Abkhazie, et les y avait invités, mais maman avait refusé : « Je ne veux pas aller là-bas, j'en vois assez ici. – Mais je ne peux pas vous emmener à Sotchi », avait répondu papa, et leur voyage avait encore une fois été annulé... L'été d'après, une autre connaissance, qui avait une petite maison près d'Eupatoria, leur avait dit : « Venez y passer deux semaines. » Et ils étaient partis là-bas.

En Crimée, une femme s'était assise à côté d'eux dans le train, et leur avait proposé de louer un appartement dans la

ville. Elle demandait un prix dérisoire, elle leur avait décrit les plages, ça ne pouvait pas être mieux. Papa avait refusé – ils avaient compris plus tard qu’il craignait que cette femme ne cherche à les arnaquer – mais maman avait insisté pour qu’ils essaient: «Voyons ce que ça donne. Qu’est-ce qu’on risque?»

L’appartement était vraiment très bien, deux chambres, toutes les commodités, et ils étaient à dix minutes à pas lents de la plage. Les parents avaient loué l’appartement pour dix jours... L’année d’après, ils y étaient retournés, puis encore une fois, et maintenant papa proposait d’aller à Feodosia.

Il fallait jeter un œil à ce qu’il y avait à Feodosia. Elle rouvrit Wikipédia... Bon, c’était de l’autre côté de la Crimée... Climat... La période génoise... La période ottomane... Fait partie de l’Empire russe... La révolution et la guerre civile... La Grande Guerre patriotique... Non, à quoi bon lire ça maintenant?... Elle bougea le doigt sur le pavé tactile, ne trouva rien d’intéressant. Ouvrit les images.

Oui, c’était joli. Les quais, le musée Aïvazovski, la maison de Stamboli... Elle voulut chercher qui était Stamboli et tomba sur ce texte:

«... Tous ceux qui étaient venus volontairement à Feodosia étaient arrêtés et conduits sous bonne garde aux casernes des régiments de Vilnius et de Crimée et à la maison Stamboli. Elles continrent jusqu’à cinq cents prisonniers à la fois. Chaque nuit, au cri de “Compagnie! Garde à vous!”, le commandant réveillait les prisonniers et lisait à haute voix la liste des condamnés à être fusillés... Les corps des exécutés étaient jetés dans les vieux puits génois. Quand les puits furent pleins, les condamnés furent emmenés hors des casernes, vers les mines de charbon, où on les obligeait à creuser des tombes, avant de les fusiller la nuit venue... Certaines exécutions eurent lieu au cap de Saint-Élie, et derrière le cimetière de la ville, où on exécutait les gens en masse, en tirant au fusil-mitrailleur. On sait aussi que certains prisonniers ont été ligotés avec des fils de fer barbelés et noyés dans la mer derrière la colline de la Peste.»

– Et je dois me baigner là-dedans?! s’écria Dacha.

Horriifiée, elle ferma l’ordinateur.

– Quoi? dit la voix de maman, venant de la chambre des parents.

– Rien, rien...

– Dors, s'il te plaît. Il est dix heures passées.

Dacha resta couchée, répétant dans sa tête: «Je n'irai pas à Feodossia... Je n'irai pas... Mieux vaut retourner à Eupatoria...» Mais là-bas, à Eupatoria, que s'était-il passé?... Elle avait vu un monument aux victimes de quelque chose. Peut-être que là-bas aussi...

Se cachant sous la couverture pour que maman n'aperçoive pas la lueur de l'écran par la fenêtre, elle tapa sur Yandex «Eupatoria exécutions». Et elle tomba immédiatement sur le lien: «Terreur rouge à Eupatoria». Elle cliqua dessus.

«Au soir du 14 janvier 1918, deux navires de guerre, le *Roumanie* et le *Trouvor*, apparurent sur le littoral près d'Eupatoria... En trois-quatre jours, plus de huit cents personnes furent arrêtées. Les prisonniers étaient livrés à la grossièreté, l'irrespect et la cruauté de leurs geôliers, on ne leur donna rien à manger le premier jour... Les exécutions avaient lieu de la façon suivante: on faisait venir les condamnés sur le pont supérieur où, après leur avoir infligé divers sévices, on les fusillait. Puis on les jetait par-dessus bord. En tas, y compris les vivants... On attachait des barres de fonte à leurs pieds... D'après des témoins, les horreurs commises étaient les suivantes: avant l'exécution décidée par la commission judiciaire, des matelots s'approchaient des écoutilles ouvertes et appelaient les condamnés sur le pont. Là, ils étaient entourés par des matelots armés qui les déshabillaient, leur liaient les mains et les pieds, puis leur coupaient les oreilles, le nez, les lèvres, les organes sexuels, et parfois les mains... Ces exécutions se prolongèrent toute la nuit, chacune durait entre quinze et vingt minutes.»

– Appelle ta sœur! retentit la voix inhabituellement agitée de papa. Il y a un tremblement de terre important à Touva!

– Quoi... Oh, mon Dieu!... De combien?

– On ne sait pas. C'est Reuters qui l'a annoncé... Nos agences restent muettes... On l'a senti jusqu'à Krasnoïarsk... J'essaie de joindre mes parents, ils ont un poêle, des fondations fragiles... Allô! cria presque papa. Allô, maman!... Maman, tout va bien?... Le poêle est entier?

– Ira! Iraa! criait maman. Ma chérie, vous êtes tous sains et saufs? Ira, dis quelque chose...

Sous le choc de toutes ces horreurs, lues, entendues, prêtes à avoir lieu, Dacha commença à sombrer dans le sommeil par à-coups, comme si on la poussait. Elle s'enfonçait dans une obscurité étroite, lourde, mais salvatrice.

MERCREDI 4 JANVIER 2012

Ils passèrent les vacances à la maison. Papa n'avait finalement pas reçu assez d'argent pour qu'ils puissent partir quelque part. Sa prime, au travail, suffisait juste pour remplir le frigo de bonnes choses et préparer la fête.

Le 30 au matin, papa avait acheté le sapin. Ils avaient sorti les décorations de l'étagère sous plafond, les avaient suspendues aux branches piquantes. La journée, ils étaient allés voir *La Belle au bois dormant* avec des billets offerts par l'aide sociale. La sorcière était jouée par la célèbre patineuse Irina Sloutskaïa, qui patinait mieux que les autres, avec plus d'expression, et avait été la véritable héroïne du spectacle. C'est à elle que le public offrit des fleurs, tandis que la Belle restait en retrait.

Ils fêtèrent Nouvel An, comme on dit, en famille. Seul leur frère aîné, Aliocha, n'était pas là : il était parti dans une datcha chez des amis... Arrivés au soir, ils étaient déjà fatigués d'avoir cuisiné toute la journée et attendu la fête, et peu après le discours du président et les douze coups au carillon du Kremlin, ils commencèrent à bâiller, à zapper désespérément, tentant de trouver quelque chose d'inhabituel à la télévision. Mais il n'y avait rien : partout, des vedettes du show-biz insipides, qu'on avait déjà vues mille fois, chantaient et tentaient de plaisanter. C'était ennuyeux.

Les guirlandes clignotaient faiblement sur le sapin, le bruit des pétards dans la rue était moins fort que les autres années. C'était comme si tout le monde en avait assez de fêter l'arrivée d'une énième année, mais la fêtait quand même, puisque c'était la coutume.

– Mais où est le père Noël? dit soudain Nastia, presque en larmes. Pourquoi est-ce qu'on ne le voit pas?

– Il est déjà venu cet après-midi, répondit papa, l'air effrayé. Il a laissé les cadeaux devant la porte...

Nastia reçut une lampe de chevet en forme d'Élinou du dessin animé *Smechariki*¹ dont elle rêvait depuis longtemps, et une carte musicale. Dacha eut une boucle d'oreille-chat en argent, mais elle ne put pas la mettre: la boucle d'oreille devait être défectueuse, ou alors le trou dans son oreille s'était refermé. C'était décevant, bien sûr...

– Mais pourquoi est-ce qu'il n'est pas entré? continuait de questionner Nastia.

– Il a beaucoup à faire aujourd'hui. Il y a tellement d'enfants à Moscou...

– Et alors, il ne viendra plus? Papa, tu avais promis!

Papa soupira d'un air de souffrance:

– Il va venir, je pense. Je vais lui reparler.

Dacha aurait voulu dire: «Le père Noël n'existe pas. Tu le sais très bien, Nastia.» Mais elle se retint. À quoi bon gâcher définitivement l'atmosphère...

Elle attendit encore un peu puis se leva.

– Je vais dormir.

– Très bien, dit maman avec quelque chose qui ressemblait à du soulagement. Demain, on pourra se promener au parc de Kolomenskoïe, et on fera les musées pendant toutes les vacances. L'entrée sera gratuite.

– L'entrée est toujours gratuite pour nous, dit papa, en tant que famille nombreuse. Et pendant les vacances, les musées risquent d'être bondés.

– Et qu'est-ce que tu proposes? On ne peut pas aller en Égypte.

– Hum. C'est dangereux, l'Égypte, en ce moment.

– D'accord, aux îles Canaries, au Monténégro, à Paris...

1. Dessin animé russe dont les héros sont des animaux, dont un élan, Élinou.

– Oui, bon...

– Buwons à la Russie! dit Nastia en levant son verre de jus. Une bonne année pour la Russie!

Ce toast éloigna un peu les nuages qui commençaient à s'amonceler et détendit les esprits. Dacha se rassit à table... Mais une quinzaine de minutes plus tard, tout le monde alla se coucher.

Il neigea pendant la nuit, et ils s'amusèrent beaucoup le lendemain à Kolomenskoïe. Ils firent une bataille de boules de neige, coururent, rirent, papa enlaçait les mélèzes et leur demandait s'ils ne s'ennuyaient pas trop dans cette mégapole. Ils rentrèrent à la maison fatigués et heureux. Mais les autres jours s'écoulèrent lentement, vides. Personne n'avait envie de sortir ni d'aller au musée. Nastia regardait des DVD de dessins animés, maman correspondait avec ses amis sur LiveJournal et écrivait des poèmes, papa travaillait dans son bureau-loggia, et Dacha passait son temps à rêvasser ou à surfer sur Internet.

Le 4 janvier commença pour elle comme les jours précédents: elle se réveilla tard, se lava paresseusement et ouvrit Internet... Bien sûr, c'était plutôt ennuyeux, et lassant, d'aller sur tous ces sites, de regarder des vidéos et des clips, de lire les blagues qu'on lui envoyait, mais que faire d'autre... Elle n'avait pas envie de se promener dans Moscou. Si elle avait été à Saint-Pétersbourg... Ils y étaient allés plusieurs fois tous les quatre, et ils avaient beaucoup marché, la ville lui plaisait beaucoup et ne la fatiguait pas. Elle avait l'impression que si elle habitait à Saint-Pétersbourg, elle n'arrêterait pas de se promener. Cela dit, les Pétersbourgeois ne se promenaient sans doute pas tant que ça, ils devaient passer leur temps libre à la maison. À traîner sur Internet, à regarder la télévision, à s'ennuyer, comme elle. Les plus éduqués lisaient des livres...

Oui, la journée avait commencé comme d'habitude, avec ce qu'on ne pouvait même pas appeler des occupations, mais des activités habituelles, des pensées familières. Pourtant, elle ne s'était pas poursuivie comme le 2 ou le 3 janvier, et il ne s'agissait pas tant d'événements, que de discussions et de découvertes.

À dix heures du matin, maman les avait appelés pour le petit déjeuner. À table, les parents avaient commencé, comme

d'habitude, à discuter de politique. Ils s'étaient souvenus qu'aujourd'hui, Sergueï Oudaltsov devait enfin être libéré.

– Oh, pourvu qu'ils le libèrent vraiment, dit maman d'un ton suppliant. Ils ont assez fait souffrir ce garçon.

– Mais, qu'est-ce qu'il est, au fait? demanda Dacha.

– Un opposant.

– Oui, ça c'est clair... Mais il est communiste, ou quoi?

– En gros, communiste, répondit papa. C'est le chef du Front de gauche. Son grand-père était bolchevique.

– Je vois.

Dacha sourit, mais son sourire, elle s'en rendit compte elle-même, était hostile.

– Et alors, pourquoi vous vous faites autant de soucis pour lui?

– Et pourquoi on ne devrait pas?! s'indigna maman. Il est enfermé depuis plus d'un mois dans cette affreuse cellule isolée, et pour rien. Nous sommes passés devant récemment papa et moi, c'est un endroit horrible...

– Et eux, ce qu'ils ont fait aux gens!

Une minute plus tôt, Dacha ne voulait pas discuter, mais là, elle était au bord des cris.

– Ils ont fait quoi? Qui?

– Eux, les bolcheviks. J'ai lu ce qu'ils ont fait à Feodossia, à Eupatoria. Ils fusillaient les gens, les jetaient dans des puits, leur coupaient les oreilles, le nez... Ils les noyaient.

– Dacha, dit sa sœur en la poussant du coude. Ne me coupe pas l'appétit.

Papa toussota, mal à l'aise, ne sachant visiblement pas quoi répondre. Puis, avec effort, mais avec douceur, et tristement, il se mit à expliquer:

– D'abord, les bolcheviks n'étaient pas les seuls à se conduire ainsi. Tout le monde tuait et torturait tout le monde. C'est bien pour ça qu'on parle de guerre civile...

– Mais comment on peut aller en vacances là-bas après ça, se baigner?

– Et quand nous nous promenons à Kolomenskoïe, où, à l'époque de la révolte de 1662, sept mille personnes ont été tuées? En un jour!... Et, de toute façon, nous vivons à Moscou... Ici, chaque kilomètre carré est baigné de sang.

Dacha fit un geste de dénégation.

– Ça, c'était il y a longtemps, alors que les communistes...
– Maintenant, on parle surtout de la Terreur rouge, et avant on parlait de la Terreur blanche... Ils se sont entre-tués sans la moindre pitié. Tu as entendu parler de Lazo? Sergueï Lazo? Hein, Dacha?

– Non, je ne c...

– Eh bien, regarde ce qu'ils lui ont fait... Ou ce qu'ont fait les hommes de Koltchak, de Koutieпов, du général Slachtchov... En ce qui concerne Oudaltsov... Maman et moi, on n'est pas tant d'accord avec ses idées, que choqués de l'injustice de l'État à son égard. En montrant ouvertement ce qu'il est prêt à faire à ceux qui oseront exprimer avec force leur mécontentement.

Dacha regarda papa avec étonnement: « Il parle comme s'il était à un meeting. »

– En plus, comparés à ceux qui détruisent aujourd'hui le pays, les communistes semblent une vraie planche de salut. Je ne parle pas des communistes de Ziouganov, mais des nouveaux. Parce que si on attend encore quarante ou cinquante ans, il n'y aura plus de Russie telle qu'on la connaît. Et c'est un laps de temps très court: regarde, les vingt ans après la chute de l'URSS ont passé si vite...

Dacha n'avait plus envie de manger. Une foule d'objections s'entrechoquaient dans sa tête. Elles étaient chaotiques, incapables de se traduire en mots... Enfin, l'une d'elles parvint à prendre une forme plus ou moins cohérente:

– Tu es vraiment sûr qu'on est en train de tout détruire? J'ai regardé sur Internet: tout est en hausse ces derniers temps... Enfin, il y a une légère baisse maintenant, mais c'est la même chose dans le monde entier...

– Quels secteurs, chez nous, sont en hausse?

– Euh...

– Allez, sans « euh ».

– Les voitures, les... hélicoptères... Et ils en citaient des tas d'autres.

– Qui, ils?

– Sur Wikipédia.

– Ah, sur Wikipédia!

Papa se détendit, s'adossa au dossier de la chaise, et Dacha eut une grosse envie de lui dire: « Allez, sans ah. »

– Sur Wikipédia, replit papa, on écrit tout et rien...

– Mais il y avait des graphiques, des tableaux. Et la ligne de la production automobile allait vers le haut.

– En ce qui concerne les voitures... Les voitures... Je suis prêt à croire qu'on en produit beaucoup. Mais tu dois comprendre qu'en majeure partie ce ne sont pas nos voitures.

– Comment ça?

– Je vais t'expliquer... Autrefois, on avait des Volga, des Ouaz, des Moskvitch, des Jigouli. Nous ne les avons pas tout à fait inventées, mais tout de même... À l'époque soviétique, les gens les achetaient. Parce qu'il était presque impossible d'acheter des voitures étrangères. Dans les années 1970, il n'y avait que deux Mercedes dans tout Moscou: celle du chef de l'État, Brejnev, et celle de Vyssotski¹... Tu connais Vyssotski... Après, quand les frontières se sont ouvertes, tous les fabricants de voitures se sont rués chez nous. Les Allemands, les Japonais, les Suédois, les Français... C'était un nouveau marché, un immense marché!... Leur production s'est avérée meilleure que la nôtre, et la plupart des gens préféreraient l'acheter, plutôt que ce qu'on faisait ici... Ce n'est pas très intéressant pour un État, quel qu'il soit, et tout État s'efforcera de faire produire ces voitures, et tout le reste, sur son territoire. C'est de l'argent qui va dans son budget, etc. Ça présente aussi de gros avantages pour les fabricants: ils construisent des usines en Russie, y envoient quelques spécialistes, mais la main-d'œuvre est locale. Mettons que chez eux, ils paieraient les ouvriers 20 000 euros par mois, et ici ils peuvent les payer 2 000 euros. Et ça leur permet d'avoir moins d'intermédiaires entre la production et les acheteurs... Tu comprends?

– Euh, presque...

Dacha avait déjà entendu, ou lu quelque chose d'analogue.

– En gros, les entreprises ont intérêt à ne pas livrer leurs marchandises dans d'autres pays, mais à les produire sur place. Elles nous inondent non seulement de leurs marchandises, mais aussi de leur capital. Elles construisent leurs propres usines, leurs chaînes de montage, leurs centres commerciaux, elles engagent des gens, font des magazines, des souvenirs, des jouets... Et c'est ainsi que petit à petit, par petits coups,

1. Acteur et auteur-compositeur très populaire en URSS, mort en 1980 à quarante-deux ans (époux de l'actrice française Marina Vlady).

les étrangers envahissent notre pays... Ils achètent et privatisent aussi ce que le pays avait construit... On assiste à la conquête de la Russie... Il est devenu impossible d'acheter un stylo à bille russe – véritablement russe! Ou des casseroles... Là, Nastia boit de la *riajenka*¹... (Papa prit le paquet de *riajenka*, le tourna entre ses mains.) Le paquet dit ZAO Lamboumiz. Ça appartient probablement à des étrangers. Et même le combinat laitier Ostankino ne nous appartient sans doute plus.

– La *riajenka*, c'est bon, dit Nastia avec assurance, et aussi c'est bon pour la santé.

– Ce n'est pas le problème. Le problème, c'est à qui appartiennent les usines, les combinats... Et si les étrangers le décident, ils peuvent, en un claquement de doigts, obliger l'État à remplir n'importe laquelle de leurs conditions.

– Mais comment?

– C'est tout simple: ils n'ont qu'à menacer de se retirer avec tout leur capital, de fermer leurs unités de production. Et ça suffit. On sera prêts à tout pour éviter ça. Et si nous commençons à protester, ils pourraient nous envahir militairement. En prétextant qu'ils viennent défendre leurs intérêts.

– Bon, on n'en arrivera pas là, j'espère, ajouta maman.

– Nous l'espérons... C'est, bien sûr, un scénario extrême, mais il n'en est pas moins plausible. Parce qu'on sait bien que les ingérences sont parfois d'abord économiques, puis deviennent militaires. Les États-Unis le montrent dans le monde entier. Ils sont aussi venus chez nous après la révolution, et après la Grande Guerre patriotique² ils en avaient l'intention, à cause de leur «Lend-Lease³».

1. Lait cuit au four et légèrement fermenté.

2. Nom donné à la Deuxième Guerre mondiale à dater de l'entrée des troupes allemandes sur le territoire soviétique et jusqu'à la chute de Berlin (1941-1945). En France, on dirait «le front de l'Est».

3. Après la révolution, les puissances occidentales – dont les Américains, notamment en Sibérie – ont essayé un moment de soutenir l'Armée blanche contre les bolcheviks (l'URSS avait refusé d'honorer les dettes de l'Empire russe). Le Lend-Lease (ou prêt-bail) consistait en une fourniture de matériel militaire américain à l'URSS pendant la Deuxième Guerre mondiale – l'URSS aurait dû rendre le matériel ou le rembourser après la guerre, ce qui a donné lieu à des tensions au début de la guerre froide...

En bref, le petit déjeuner était à peu près gâché. Il ressemblait plus à un cours, ou à une tentative de débat, qu'à un petit déjeuner. La nourriture ne donnait plus aucun plaisir à Dacha : elle atterrissait dans son estomac, y faisait une boule...

Dacha monta sur le fauteuil, s'y pelotonna, bougeant machinalement le doigt sur le rectangle du pavé tactile. Elle tomba sur une vidéo de l'émission *Projecteurparishilton* d'avant Nouvel An, cliqua dessus.

Quatre boute-en-train étaient assis autour d'une table. Tsekalo, Svetlakov, Ourgant et encore un autre, dont Dacha avait oublié le nom. Ils sortaient d'une boîte des boules de Noël emballées dans des journaux de l'an 2010, lisaient les articles et s'en moquaient.

« Regardez : l'an 2011 était déclaré année de la conquête spatiale en Russie.

– Rien que ça !

– Ça n'a pas l'air d'avoir trop marché...

– Au contraire, ils avaient tout deviné : *Phobos-Grunt* est tombé...

– Oui, tout est parti en quenouille...

– Non, justement, *Phobos* n'est pas tombé. Il vole quelque part dans l'espace et personne ne sait où il va atterrir.

– Bref, ça nous a porté malheur...

– On aurait dû déclarer 2012 année du football. Justement, il va y avoir le championnat d'Europe...

– Ha-ha-ha !

– Allez, je déballe une autre boule... Ah, ça c'est une nouvelle : depuis le 1^{er} septembre 2010, il est interdit de vendre des alcools forts entre dix heures du soir et dix heures du matin.

– Nous sommes un grand peuple : ça fait déjà six mois qu'on tient !

– Comment, six mois ? Plus d'une année !

– Non, regarde : la journée, on peut en acheter, mais pas la nuit. On boit la journée, et la nuit, on prend notre mal en patience. Donc, ça fait six mois.

– Ha-ha-ha ! »

– Merde, ça suffit !

Dacha arrêta la vidéo, et continua de déplacer le curseur. Dans son esprit, l'inquiétude, ou plutôt, la panique, allait

grandissante – ses doigts en tremblaient –, comme si près d'elle, tout près, se cachait quelque chose d'effrayant, de dangereux. Et il fallait tenter de se sauver, s'enfuir, se défendre... C'était impossible que tout s'effondre, tombe, que tout soit vendu, souillé!

Elle posa son ordinateur et alla à la cuisine.

Papa était en train d'écrire, son magnétophone jouait en sourdine. Dacha fut heurtée de plein fouet par les mots: «J'ai tué l'État en moi-oi-oi¹.» Elle ouvrit le frigo, en sortit le paquet de *riajenka*. Repartit avec lui vers sa loggia.

– Dach', fais un peu de piano, s'éleva la voix de sa mère quand elle passa devant la chambre des parents. Et avec Nastia aussi...

– D'accord, dans un moment.

Quand elle fut devant la chambre de sa sœur, Nastia lui demanda brusquement:

– Pourquoi tu as pris ma *riajenka*?

– J'en ai besoin... Maman a dit que tu devais faire un peu de piano.

Elle se rassit dans le fauteuil... Bon, qu'est-ce que papa avait dit... «ZAO Lamboumiz»... Elle tapa ce nom sur Yandex.

De nombreux articles apparurent, mais la plupart étaient publicitaires. Du genre, quelle bonne marque de produits laitiers... Elle ajouta le mot «possède» dans la barre de recherche... Les premiers liens n'avaient aucun intérêt, mais plus bas elle tomba sur la liste des propriétaires des actions de Lamboumiz. Certains en possédaient 10 %, d'autres 5 ou 7 %. Les noms étaient tous russes. Il est vrai que la liste datait de 1998. Il avait pu se passer bien des choses, depuis...

Mais Dacha était déjà réjouie, réconfortée, de savoir que les propriétaires s'appelaient Korchounov, Volkova, Gorine, Tkatchouk, et non Bill Gates ou autres. Elle tapa «Combinat laitier d'Ostankino» d'un cœur plus léger. Mais, vers le cinquième ou septième lien, elle tomba sur ce petit article:

«12 janvier 2011, 12 h 47

«Milkiland a augmenté ses parts dans le combinat laitier d'Ostankino.

1. Chanson «L'État» du groupe punk rock Grajdanskaïa Oborona.

« Milkiland N.V. (Pays-Bas), la holding d'un important groupe laitier du même nom avec des actifs en Ukraine et en Russie, a acquis 17,8 % des actions du combinat laitier d'Ostankino (OMK, Moscou), et détient désormais 93,78 % des actions d'OMK.

« L'entreprise a annoncé mercredi dans un communiqué sur la place financière de Varsovie qu'elle avait eu confirmation par la banque OTP (Moscou), le 11 janvier, du transfert des actions d'OMK sur son compte.

« Milkiland a précisé que le 15 décembre 2010 elle avait signé un complément d'accord avec la compagnie chypriote Catapel Ltd. sur l'achat de 484 109 actions d'OMK, ce qui représente environ 17,8 % du capital social. Selon cet accord, le paquet d'actions devait être acquis en trois étapes, la somme globale de la vente équivalant à 289,4 millions de roubles (environ 7,45 millions d'euros).

« Les deux premières étapes ont été effectuées les 17 mai et 29 octobre 2010, et la troisième étape a été avancée de fin mars 2011 à la mi-décembre 2010. À cette occasion, 217 580 actions ont été acquises.

« Au total, Milkiland a acquis 2 553 312 actions, mais les organes de lutte contre les monopoles ne lui accordant pas pour le moment d'autorisation, l'entreprise ne peut prendre part aux assemblées d'actionnaires d'OMK qu'à hauteur de 30 % du capital social.

« Rappelons que les actions de Milkiland, dès le premier jour de leur cotation à la bourse de Varsovie (WSE), ont augmenté à l'ouverture des marchés de 4,3 % par rapport au prix de leur introduction en bourse, atteignant 35,23 zlotys. »

Le communiqué précisait que la compagnie Milkiland avait placé 22 % de ses actions à la bourse de Varsovie. Il y était indiqué qu'au 30 novembre l'émetteur avait réparti 7 millions d'actions entre des investisseurs institutionnels et individuels, à raison de 6 890 actions pour les investisseurs institutionnels, et 110 000 pour les individuels.

« Milkiland possède 93,78 % des actions de l'un des plus grands combinats laitiers de Russie, Ostankino (OMK), et 100 % des actions de la filiale Milkiland-Ukraine, qui comporte dix usines laitières et quatre exploitations agricoles. Selon le bilan du premier semestre de 2010, Milkiland-Ukraine a augmenté son bénéfice

net consolidé de 45,7 fois, atteignant 11,71 millions d'euros, et ses ventes de 20,6 %, atteignant 121,09 millions d'euros.

«Les propriétaires de 94 % du capital de la compagnie Milkiland N.V., enregistrée aux Pays-Bas, sont le président du conseil d'administration de la compagnie, Anatoli Iourkevitch, et le membre du conseil Olga Iourkevitch. À l'issue de l'IPO, la part de nouveaux actionnaires dans le capital de la compagnie représente 22,4 %, tandis que la part d'Anatoli et Olga Iourkevitch s'est réduite à 72,8 %.»

Dacha avait lu cet article avec peine, comme un paragraphe compliqué dans un de ses manuels scolaires. Elle n'avait pas saisi grand-chose... Les Pays-Bas, l'Ukraine, la Russie, la bourse de Varsovie, une compagnie chypriote... Elle ne comprenait toujours pas à qui appartenait, en fin de compte, le combinat laitier. Elle voulut regarder quand il avait été construit. En 1955. «L'une des premières entreprises dans ce secteur construite à Moscou après la Grande Guerre patriotique.» À l'époque, c'est bien sûr l'État qui en était propriétaire, alors que maintenant il appartenait à de quelconques Anatoli et Olga Iourkevitch des Pays-Bas... Ce qu'avait dit papa était donc vrai, et elle se sentit à nouveau submergée, paralysée par l'inquiétude.

– Daria! (La voix de maman était énervée, mais arrivait juste au bon moment pour la sauver.) Tu vas faire ton piano, à la fin ?

– J'y vais !

Elle joua quelques morceaux tant bien que mal, sans parvenir à échapper à ses soucis. Elle voulut essayer le nouveau morceau, mais elle ressentit rapidement, littéralement, une nausée physique, réelle. «À quoi bon s'éreinter, si c'est comme ça ! disait une voix dans son cerveau. De toute façon, ça ne sert à rien.» Dacha aurait voulu se moquer d'elle-même, de s'être alarmée à cause d'un combinat laitier, de capitaux étrangers et d'autres bêtises de ce genre... Oui, elle aurait voulu se moquer, mais elle comprenait qu'elle n'y parviendrait pas, qu'elle ne pourrait pas venir à bout si facilement de son inquiétude et de sa panique.

Elle appela sa sœur, qui trafiquait avec ses Lego :

– Nast', viens jouer du piano.

Nastia soupira bruyamment.

– Arrête de soupirer et assieds-toi !

- Et toi, ne crie pas!
 - Je ne crie pas. Allez... On va répéter «Sur la patinoire».
- Et lentement, avec peine, elles répétèrent le morceau déjà si souvent joué. Nastia se trompait de doigts, de touches.
- Regarde les notes, lui ordonna Dacha. Tu sais les lire.
 - Je ne sais pas.
 - Merde, hier tu savais!
 - J'ai déjà oublié...
- Papa vint vers elles. Il écouta un peu, et dit:
- Elle est triste, cette musique.
 - Non, elle n'est pas triste. C'est juste que Nastia ne joue pas bien... Je vais te montrer. (Dacha écarta sa sœur et joua correctement.) Ce sont des enfants qui font du patin à glace.
 - Moi, je n'ai jamais patiné, pleurnicha Nastia. C'est pour ça que je ne peux pas jouer.
 - Au fait, s'anima papa, ils ont fait une patinoire à Kolomenskoïe, je l'ai vue la dernière fois. Pourquoi ne pas y aller?
 - Mais nous n'avons pas de patins.
 - On doit pouvoir en louer là-bas...
 - Allons-y!
 - Maintenant, ou après le repas?
 - Main-te-nant! cria Nastia en sautillant.
- Papa réfléchit un instant et dit:
- Non, vous devez encore faire un peu de musique, puis on mangera, pour ne pas être gênés par la faim, et on partira.
- Il s'approcha du sapin, palpa les branches. Il les avait à peine effleurées que des aiguilles tombèrent au sol.
- Merde, il perd déjà ses aiguilles.
 - Hein?
 - Il perd ses aiguilles... Depuis toutes ces années à Moscou, on n'a eu que deux sapins qui ont retrouvé leur énergie dans l'eau. Je me souviens que l'un d'eux avait même fait des pousses, toutes douces, vert clair... Ça faisait mal au cœur de le jeter.
 - Et pourquoi est-ce que ceux-ci perdent leurs aiguilles?
 - On les coupe, et après on les conserve plusieurs jours dans un endroit chaud... Au-dessus de zéro... Et après ils meurent.
 - Mais pourquoi, intervint soudain Nastia, est-ce qu'on les coupe?
- Papa eut un petit rire:

– Pour nous les amener.
– Mais tu avais dit que c'était le père Noël qui amenait les sapins.

– Euh, oui... Et ses assistants les coupent.

– C'est triste pour les sapins.

Papa resta muet quelques instants, il cherchait probablement une réponse.

– Ces sapins poussent dans une forêt particulière... Ils poussent très vite... On nous a apporté ce sapin, mais on en a déjà planté un autre sur son emplacement.

– Avec des graines?

– Oui... Dans une pomme de pin, il y a de toutes petites noisettes, des pignons, et des sapins en sortent... Bon, faites encore cinq minutes de piano, après on mangera et on sortira.

Mais après le repas, plus personne n'avait envie de bouger. Même Nastia... Dacha serait bien sortie, mais elle avait peur de tomber sur la patinoire, de bouger maladroitement et que les gens se moquent d'elle. Elle le dit pour justifier son envie de rester à la maison.

– Tu apprendras, lui dit papa, un peu énervé. C'est toujours plus facile de dire «Je ne sais pas» et de ne pas essayer. En plus, tu as déjà fait du roller, et c'est presque la même chose.

– Allons-y demain.

– Nastia, et toi?

– Je veux prendre un bain.

– C'est mauvais juste après manger, dit maman. Tu iras plus tard.

Bref, l'idée d'aller à la patinoire de Kolomenskoïe était retombée. En tout cas, pour le moment.

Papa retourna à sa table. Il ouvrit son cahier, enclencha son magnétophone. Dacha, qui finissait de laver la vaisselle, entendit chanter: «Une neige folle tombait sur mon pays, sur ma terre natale¹.»

– Papa.

– Quoi encore?

Dacha voulait lui demander quelque chose, mais le ton abrupt de papa la poussa à poser une tout autre question.

1. Autre chanson de Grajdanskaïa Oborona («Tout va comme prévu»).

– Pourquoi est-ce que tu n'écris pas directement sur ton ordinateur? J'ai vu, à la télé, que les écrivains écrivent à l'ordinateur...

– Hum, je suis sans doute moins talentueux qu'eux... Non, sérieusement: j'aime écrire à la main... J'y suis habitué.

– Et aussi... (Dacha retardait le moment de poser la question qu'elle avait en tête.) Avant, tu écoutais toujours la radio, et tu me conseillais de le faire. Et maintenant, tu écoutes ça. Ces chansons effrayantes.

– Elles ne sont pas effrayantes. (Mais papa se leva un peu de sa chaise et baissa le volume.) J'écoute ce groupe depuis longtemps. Ça m'aide.

– Ça t'aide à quoi?

– À supporter divers ennuis... (Papa se tut un moment.) En gros, ça me donne de l'énergie, ça me met dans une saine colère... Si j'écoute la radio, j'ai l'impression qu'il se passe quelque chose, qu'il y a une résistance, mais en réalité leurs discussions sont vides. Enfin, pas tout à fait vides, mais elles se perdent dans le néant, avec leurs milliers de mots, d'émotions, de faits.

– Et est-ce que c'est vrai, dit Dacha, se décidant enfin à demander le plus important, est-ce que c'est vrai que tout va si mal chez nous? Vraiment très mal...

Papa la regarda dans les yeux. Depuis quelque temps, il la regardait rarement dans les yeux, peut-être qu'il ne l'avait regardée aussi longuement, fixement, que lorsqu'elle était petite... Son regard prit une expression un peu perdue, puis s'emplit de bonté et de quelque chose qui promettait de la défendre.

– Mais non, non, ma Dacha, tout ne va pas si mal. Et tout ça va passer. Tout ira bien.

– Tu le dis souvent, mais quand on vous écoute, toi et maman, et les autres... c'est comme si tout allait de plus en plus mal.

– Non, ça ne va pas plus mal... Non. On peut même dire que ça va un peu mieux... Et si on compare avec les vingt ou quinze dernières années, ça va même beaucoup mieux. À l'époque, il y avait un vrai risque de famine, alors que maintenant...

– Mais alors pourquoi est-ce que tout le monde se plaint?... Et quand je vais sur Internet, tout le monde dit que c'est terrible...

Papa soupira d'un air de souffrance. Il referma son cahier, et cette fois il se tourna carrément vers Dacha, de tout son corps.

– Tu comprends... Hum, toute l'organisation de notre vie est en train d'être modifiée... Pas la vie des Russes, mais... disons, des Soviétiques. Enfin... Ce n'est pas tout à fait ça... Notre vie est changée par des gens qui sont d'anciens Soviétiques. Et, extérieurement, elle est plus soviétique aujourd'hui qu'à l'époque de Eltsine, qui était avant Poutine... Le premier président...

– Oui, je sais.

– Intérieurement, nous nous fondons lentement, difficilement, mais nous nous fondons dans le reste du monde. Et diverses parties du pays rejoignent diverses parties du monde. La partie européenne se fond dans l'Europe, le sud du pays dans le monde musulman, la partie orientale dans la Chine. Nous nous fondons dans ces pays économiquement, psychologiquement, religieusement. Et c'est douloureux d'assister à ça, de le vivre. D'autant plus qu'on ne nous donne pas de repères, pas de but. Nous ne savons pas pourquoi nous vivons ici, dans cette immense, cette vaste Russie, vers quoi nous allons, ce qui attend nos enfants... Et, surtout, nous n'avons pas ce qui est indispensable à tout État: une idéologie.

– Mais on nous a dit que les idéologies, c'était mauvais.

– Ça dépend... Quand les gens doivent former des colonnes, qu'on leur lave le cerveau et qu'on les envoie construire ou creuser quelque chose, c'est mauvais. Mais une société ne peut pas non plus vivre sans le moindre but.

Le discours de papa avait un peu calmé Dacha, mais elle voulait encore discuter, espérant arriver à une explication qui pourrait la rassurer tout à fait.

– Le but doit sans doute être que tout le monde vive mieux, que tout aille bien. Non?

– En gros, oui, bien sûr, dit papa en retenant un sourire, seulement c'est insuffisant pour unir un peuple. L'État lui-même doit avoir un objectif.

«J'ai tué l'État en moi»: les paroles de la chanson que papa écoutait deux heures plus tôt revinrent à la mémoire de Dacha, et elle eut envie, à son tour, de sourire. Elle le cacha en serrant les lèvres. Papa était en train de raconter:

– C'est grâce à un but commun que des milliers de gens ont construit des pyramides et des tours de Babel, ont fait la

guerre, traversé les océans... Mais nous, en 1991, on nous a donné la liberté en nous disant: vivez comme vous le voulez. Que ceux qui le veulent travaillent, et ceux qui ne le veulent pas ne travaillent pas. Devenez incroyablement riches, faites ce que vous voulez... Nous avons des lois, mais elles ne fonctionnent pas très bien. Nos dirigeants sont les premiers à les contourner... Mais ce n'est même pas ça, le problème... Le problème, c'est qu'en l'absence d'un but, même les gens aisés, riches, même les gens tout à fait comblés sont insatisfaits, se plaignent, se languissent. Oui, c'est un très bon mot: se languir. Le peuple se languit, attend de ses dirigeants qu'ils lui proposent des défis, mais il n'y en a pas de concrets et d'essentiels, mis à part les fameux «projets nationaux» que les dirigeants sont les premiers à oublier... Tu comprends, dans cette situation, même si les dirigeants font quelque chose d'utile, on les soupçonne toujours d'être intéressés... ou même de piller le pays... Par exemple, quand ils ont commencé à faire la route Moscou – Saint-Pétersbourg, il y a tout de suite eu le scandale de la forêt de Khimki. Quand Sotchi a été choisie pour les Jeux olympiques, on a tout de suite dit qu'ils allaient voler tout l'argent, se construire des châteaux au bord de la mer. Même chose avec Skolkovo¹... C'est partout, tout le temps la même chose...

Papa se tut un moment, ne sachant visiblement que dire de plus, puis conclut:

– En gros, c'est comme ça. Mais on ne peut pas dire que tout aille si mal et qu'on soit sur le point de tomber en morceaux. Le problème, c'est ce qui fait la base du pays, et c'est pour ça qu'on... qu'on a ces discussions.

Dacha était à nouveau dans sa loggia, son ordinateur sur les genoux. Elle cherchait quelque chose. Elle cherchait quelque chose qui l'aurait réjouie, intéressée, qui lui aurait remonté le moral. Elle voulait essayer encore une fois... Elle ne cherchait pas dans les blagues et les vidéos comiques, mais dans les informations – anciennes et récentes – sur les forums.

Elle ne trouvait rien. Partout, ce n'étaient que des problèmes, des vociférations...

1. Projet de «Silicon Valley» russe en banlieue de Moscou.

«Le défenseur de la forêt de Khimki Iaroslav Nikitenko, du mouvement Notre habitat, a été secrètement transféré le 26 décembre 2011 dans un autre tribunal que celui annoncé au poste de police, où il a été jugé sans avocat. Le juge de paix Komlev (tribunal d'arrondissement 423) l'a condamné à une peine administrative de dix jours de détention. Et cela, sans la moindre raison.

«Hier, le 25 décembre, vers 21 heures, il a été arrêté et transféré au poste de police de Kitaï-gorod. Iaroslav a été arrêté après le jugement de Sergueï Oudaltsov, alors qu'il était, avec d'autres activistes, dans la rue près du tribunal, et exprimait son soutien à Oudaltsov. Des policiers, sans décliner leur identité et sans donner de motif, ont poussé Iaroslav dans un fourgon cellulaire. L'arrestation a été réalisée par le chef du poste de Kitaï-gorod en personne, Oleg Vassilev.

«Iaroslav a été accusé en vertu de l'article 19.3 du Code du droit administratif (refus d'obtempérer aux ordres de la police). Cet article prévoit jusqu'à quinze jours d'emprisonnement. L'activiste a dû passer la nuit dans une cellule de détention administrative non chauffée (le radiateur coulait et ne fonctionnait pas), sans matelas ni couverture. Son avocat n'a pu le voir que plusieurs heures après son arrestation, et l'entrée du poste de Kitaï-gorod avait été renforcée par des barrières en métal. Les policiers ne laissaient entrer personne dans le poste, y compris les citoyens qui venaient déposer plainte, arguant qu'ils étaient en "régime renforcé" à cause des fêtes de fin d'année.

«En quatre heures de détention au poste, le procès-verbal du délit administratif n'a pas été entièrement rédigé. En revanche, y figurait déjà que le militant des droits civils avait crié "Jugez Borovkova¹!", bien que les nombreux témoins et le matériel vidéo affirment que c'est un mensonge. Vidéo de l'arrestation : <http://www.ustream.tv/recorded/19381774/highlight/228488>.»

En dessous, une vague de commentaires des internautes :
«Le pauvre garçon!»

1. La juge qui a fait condamner Oudaltsov en décembre 2011.

« Ils ont bien fait. »

« Bien fait? Dans quel sens? »

« Il faudrait réunir tous ces défenseurs des forêts et les envoyer en camp pénitentiaire dans la taïga. Pour une dizaine d'années. Là, ils pourront profiter de l'air pur et des arbres. »

« Vous êtes un imbécile !!! »

« Connard, je vais te manger. »

« Merde, les gars! Je veux une bonne route, pratique, pour aller à Saint-Pétersbourg. Je suis même prêt à payer pour ça. »

« Mais pourquoi doit-on détruire la forêt? »

« Et comment on devrait faire? Regarde sur la carte, astronome. »

« Messieurs! Le problème, ce n'est pas la forêt de Khimki, mais le fait qu'une personne a été arrêtée, et n'est pas libérée. »

« Au contraire, on parle bien de la forêt de Khimki. Il permet de mettre au jour les ennemis de la Russie. »

« Comment ça? Expliquez. »

« Volontiers! On a décidé de construire une autoroute Moscou – Saint-Pétersbourg, et ils se sont tous jetés dessus. Les écologistes, les défenseurs des droits de l'homme, les militants des droits civils, toute cette cinquième colonne. Ils ne veulent pas d'autoroute: ils veulent que la Russie patauge dans les marécages et dans la merde. Essayez donc de construire une usine! Les mêmes vont vous en empêcher. Ils se mettront à hurler que, putain, l'écologie, les déchets. Essayez de pousser les mêmes cris hystériques en Amérique: vous vous ferez lobotomiser et enfermer dans une maison de fous tout le restant de votre vie. »

« Ha, ha! Vous êtes déjà allé aux États-Unis? »

« Heureusement non. »

« Dans ce cas, vous ne savez pas de quoi vous parlez. Aux États-Unis, on respecte les droits de l'homme. »

« Si on en juge par leur histoire, on respecte surtout les droits des Américains. Leurs droits! C'est pour ça que l'Amérique gouverne le monde, et met tous les autres pays à genoux. »

« Bonne réponse! »

- Bonne réponse, répéta machinalement Dacha.
- Quoi, Dacha? demanda la voix de maman.
- Rien, rien...
- Tu joues à l'ordinateur? Fais plutôt tes devoirs.
- Mais on est en vacances.

– Et alors? Lis les livres au programme, fais un peu de biologie... Tu n'es pas très forte en géographie, m'a dit Zoïa Mikhaïlovna... Allez, ma fille!... Et n'oublie pas ton basson.

– Ok.

– Da-cha, surgit Nastia, tu joues à quoi?

Elle regarda sur l'ordinateur.

– Je ne joue à rien!

– Alors jouons à *Harry Potter*.

– Je dois étudier.

– Bon, alors laisse-moi jouer.

– Tu ne peux pas jouer seule à *Harry Potter*...

– À autre chose. Mets-moi les jeux de *Winx*. À eux, je peux jouer.

– D'ac.

Dacha amena son ordinateur sur la table de Nastia. Mais elle était pleine de jouets et de magazines.

– Range ça! ordonna Dacha, déjà énervée que sa sœur s'approprie si facilement son ordinateur.

Nastia libéra rapidement un petit carré de table... Quand elle eut accédé au site avec des jeux, Dacha retourna chez elle, prit son manuel de géographie. Elle se coucha. Poussa l'oreiller sous sa nuque pour être un peu surélevée.

C'était vrai, elle n'était pas très forte en géographie. Cette année, ils faisaient la «Géographie de la Russie». Des paragraphes ennuyeux sur les fuseaux horaires, les zones climatiques, la répartition des températures... Rien à voir avec la géographie qu'ils étudiaient avant, où on parlait de découvertes de terres inconnues, de tribus sauvages, de l'Amazone, du cap de Bonne-Espérance... Alors que dans cette «Géographie de la Russie»... Non, c'était sans doute important, mais très ennuyeux.

Dacha regarda dans la table des matières les sujets qu'elle n'avait pas encore lus. Là: «Population».

Elle ouvrit le livre à ce chapitre.

«La population russe, au 1^{er} janvier 2004, s'élevait à environ 144,2 millions de personnes. Des informations précises sont obtenues grâce au recensement de la population qui a lieu en Russie une fois tous les dix ans.»

Sa mâchoire commença à bouger, comme d'habitude, pour esquisser un bâillement, son regard courut sur les lignes suivantes, sur le graphique de la page d'à côté.

Le graphique indiquait la population de 1700 aux années 2000. Au début, il y avait à peine plus de 20 millions d'habitants, et vers la fin, plus de 160 millions. Bien plus de 160 millions... Or, d'après le texte – Dacha retrouva les chiffres au 1^{er} janvier 2004, les plus actuels dans le manuel –, il y avait moins de 150 millions d'habitants en Russie.

Bizarre.

Elle tourna la page.

«Les démographes estiment que si le pays avait connu un développement démographique “normal”, à savoir sans toutes les pertes dues aux guerres, à la famine, à l'émigration et aux répressions, la population russe aurait atteint environ 270 millions de personnes en 1995 (au lieu des 148 millions de population réelle). Cela signifie qu'un pays entier a disparu de la Terre, un pays de 122 millions d'habitants – autant que la population actuelle du Japon! Voilà ce qu'aura représenté, pour la Russie, le prix des guerres et des bouleversements sociaux.»

Cette fois, 148 millions... Mais ce n'était pas l'essentiel: il s'avérait que le minuscule Japon était aussi peuplé que leur pays! À peine 20 millions d'habitants en moins?... Bon, elle avait entendu dire, ou peut-être même lu dans ce manuel, que le climat était difficile dans beaucoup de régions chez eux, et que ça expliquait pourquoi la plus grande partie de la population habitait Moscou, Saint-Pétersbourg et les régions du Sud...

Elle continua à feuilleter le chapitre.

«La reproduction selon le type familial traditionnel fut majoritaire dans tous les pays pendant une longue période de l'Histoire, jusqu'au XIX^e ou XX^e siècle. En Russie, à la fin du XIX^e siècle, il naissait en moyenne sept à huit enfants dans chaque famille paysanne, dont seuls trois atteignaient l'âge de leurs parents, à cause d'une mortalité infantile très élevée. De cette façon, à chaque nouvelle génération la population augmentait d'environ une fois et demie par rapport à la précédente. La planification familiale (la régulation du nombre de naissances) n'existait pas...

«Le type familial moderne diffère notablement du traditionnel. Sa particularité principale est la planification du nombre d'enfants dans la famille. Le désir de donner une bonne éducation, une bonne formation à leurs enfants exige des parents

des efforts importants – y compris sur le plan matériel. La famille ne produit plus beaucoup d'enfants, en moyenne deux par ménage. Mais, étant donné que la mortalité infantile est aujourd'hui bien inférieure à celle d'il y a cent ans, et que presque tous les enfants atteignent l'âge nubile, la population ne diminue pratiquement pas pour autant.»

Comment ça, pratiquement pas? Il était mis au paragraphe précédent que... Elle retrouva les chiffres: 148 millions en 1995, et, au 1^{er} janvier 2004, 144,2 millions. C'était... C'était 3,8 millions de moins... Une diminution de presque 4 millions d'habitants en neuf ans...

Elle jeta un œil plus loin dans le texte et comprit qu'il ne parlait pas que de la Russie :

«La plupart des pays d'Europe occidentale sont déjà passés à un type moderne de famille, et leur population s'est stabilisée. En Russie, ce passage s'est fait différemment selon les régions... Il a eu lieu d'abord dans les régions du centre et du nord-ouest de la Russie, puis s'est répandu vers le sud et l'est. Ce passage à un nouveau type de famille s'est fait particulièrement lentement dans les républiques du Nord-Caucase et de Touva.»

«Oh, Touva! sursauta Dacha. Là où papa et maman sont nés.»

Elle se mit à lire plus attentivement :

«En conséquence, ces deux régions ont conservé le plus haut taux de natalité du pays.»

Oui, à Touva, c'était différent... Ses parents lui avaient dit qu'il y a cent ans, il n'y restait presque plus de Touvas, qu'ils étaient en train de disparaître, et que maintenant ils étaient bien plus nombreux. Vraiment plus nombreux.

Selon son habitude, elle voulait aller chercher les chiffres sur Internet, mais elle se souvint que son ordinateur était chez Nastia. Si elle le reprenait maintenant, sa petite sœur se mettrait à crier: «Tu viens tout juste de me le donner!»

Elle feuilleta encore son livre de géographie. Il était écrit qu'il naissait environ cinq fois plus d'hommes que de femmes, mais qu'ils étaient le même nombre environ à trente-trois ans, puis les femmes devenaient de plus en plus nombreuses. «Les hommes meurent plus souvent lors des guerres et des conflits. Mais le plus important est le mode de vie, le comportement des gens.»

Elle étudia longuement le tableau des régions de Russie avec le pourcentage minimal et maximal d'enfants et d'adolescents.

Le pourcentage minimal était à Moscou et à Saint-Pétersbourg de 13 %. Il était un peu plus élevé dans les régions de Moscou, Toula, Ivanovo, Riazan, Voronej, Vladimir. Le pourcentage le plus élevé était au Daghestan, à Touva, en Ingouchie et en Tchétchénie: de 30 à 35 %... À Touva, d'après ses parents, il ne restait presque plus de Russes: la plupart étaient partis dans les années 1990. Il n'y en avait sans doute pas beaucoup dans les trois autres républiques. En tout cas en Tchétchénie... Il y avait beaucoup de Russes dans les régions de Toula, d'Ivanovo et autres, celles où le pourcentage n'était que de 14-15 %. Deux fois moins qu'à Touva. Ce qui voulait dire que si ça continuait comme ça, dans cent ans... Dacha essaya de compter.

Mettons qu'il naisse mille enfants russes par an, et deux mille touvas. Ça voulait dire... Pas besoin de compter... Sauf qu'il y avait beaucoup plus de Russes... Mais il y avait encore le Daghestan, l'Ingouchie, la Tchétchénie... Oui, mais il y avait eu une guerre en Tchétchénie, beaucoup de gens étaient morts, surtout des adultes. Peut-être que ça expliquait un pourcentage si élevé d'enfants et d'adolescents... Et au Daghestan, en Ingouchie, il y avait constamment des attentats...

Bon, et si on prenait les régions au-dessus de ces républiques – le tableau allait du pourcentage minimal au maximal –, on trouvait l'Altaï, la région autonome de Taïmyr, la Iakoutie, les régions autonomes d'Aga-Bouriatie et de Bouriatie Oust-Orda¹: 25-29 %. Aussi beaucoup plus que dans les régions de Moscou ou d'Ivanovo. Et si on les mettait tous ensemble, ils étaient plus que les Russes. En tout cas les jeunes...

Le tableau illustrait l'année 2004. Huit ans avaient passé... Ce manuel datait déjà, il était de 2006... Oui, huit ans avaient passé, et ça n'avait pas dû s'améliorer. On le voyait bien à Moscou. Dans le métro, environ un jeune homme sur cinq n'était clairement pas russe. Et peut-être même qu'il ne venait même pas de la Fédération de Russie... Et c'était de plus en plus le cas pour les enfants et les adolescents. Dans leur classe, sur trente-deux élèves, six avaient visiblement une autre

1. Depuis 2008, ces deux petites enclaves peuplées de minorités ethniques ne sont plus autonomes: l'Aga-Bouriatie (sud du Baïkal) fait partie de la région de Tchita, tandis que la Bouriatie Oust-Orda (nord du Baïkal) a rejoint la région d'Irkoutsk.

origine. Rien qu'à leur nom, c'était évident : Rinat, Ilyas, Ariet, Eldari, Miranda, Anzour... Ah, et aussi Gunnar, son père était suédois.

- Dacha, joue du basson, lui dit maman.
- J'étudie ma géographie.
- Très bien. Tu me raconteras.
- Moui...

Raconter, vraiment... Il aurait fallu comprendre... Peut-être que les pourcentages élevés concernaient des régions où peu de gens vivaient jusqu'à l'âge adulte, et la population n'augmentait pas? Bon, tant pis...

À la page 255, une carte indiquait l'influence des migrations sur la quantité de population dans les régions de Russie. Cela dit, elle datait aussi, et beaucoup : 1990-1996.

Et comment expliquer cette carte? Il n'y avait de grande affluence – plus de 30 % – que dans un endroit du Caucase. En Ingouchie, ou en Ossétie du Nord... La carte était trop petite... Une affluence normale – de +1 % à +10 % – dans toute la partie européenne, sauf à Moscou, Saint-Pétersbourg, et encore dans une autre région. À l'est, il y avait partout le même violet pâle : la couleur indiquait que 1 à 10 % des gens quittaient la région. Cela signifiait que beaucoup de gens, en Sibérie et jusqu'à Vladivostok, partaient dans la partie européenne. «Et plus de 10 %.»

Autour de Touva, par contre, il y avait une tache rose : ce qui signifiait une affluence de population de 1 à 10 %. La seule zone d'affluence à l'est de l'Oural. Mais c'était sans doute dû au fait qu'à cette époque justement, beaucoup de gens avaient quitté Touva. Comme papa et maman l'avaient fait, séparément. Les parents de papa habitaient au sud de la région de Krasnoïarsk, qui était justement rose. Ils vivaient à la campagne, près de la ville de Minoussinsk.

Dacha était allée plusieurs fois chez eux. Ils habitaient une petite isba de deux pièces chauffée par un poêle, de vieux buffets branlants étaient alignés le long des murs, et il y avait beaucoup trop de meubles et de livres pour une aussi petite maison... À Touva, ils vivaient dans un appartement spacieux, mais ils l'avaient vendu pour une bouchée de pain en 1993. Papa disait que c'était devenu dangereux de sortir dans la rue, même pendant la journée, ou d'aller à la datcha.

Après trois ans à la campagne, papa était venu ici, à Moscou, il avait commencé à étudier à l'Institut littéraire. Il avait rencontré maman. Ils se connaissaient un peu de Touva, mais à Moscou ils étaient tombés amoureux, s'étaient mariés... Maman vivait déjà dans l'appartement avec son fils Aliocha, et avant, elle avait travaillé en Allemagne. Parfois, quand tout allait mal, elle regrettait d'en être repartie.

Les parents parlaient régulièrement de Touva – avec irritation, et même avec colère, une colère qui cachait, Dacha en avait l'impression, une espèce d'amour douloureux et du ressentiment...

Oui, elle aurait bien voulu savoir comment la population de Touva avait augmenté en cent ans. Enfin, combien il y avait de Touvas en plus. D'ailleurs, sur la carte d'à côté, «Évolution de la population des régions de Russie (1926-1989)», le territoire de Touva était en blanc, ce qui signifiait : «Il n'y a pas de données sur la quantité de population en 1926.»

Cette carte était encore plus vieille que les autres. Est-ce que ça voulait dire qu'on n'avait plus recensé la population depuis 1989?... Mais on voyait déjà, rien que sur cette carte, que la population était devenue plus faible dans presque toute la partie européenne de la Russie, sauf à Moscou, Saint-Pétersbourg et encore quelques points près de ces deux villes. Alors qu'en Extrême-Orient russe, vers Magadan, au nord vers l'Ob, sur la presqu'île de Kola, la population augmentait de dix à soixante fois... Hum, c'étaient les mêmes territoires d'où, quelques années plus tard, il y avait eu les plus grandes vagues de départs... Des gens étaient arrivés sur ces terres, ils avaient commencé à y faire leur vie, et en «1990-1996», ils étaient repartis¹. Les pauvres...

Dacha avait la tête lourde, comme si on l'avait bourrée de quelque chose d'épais, de tiède, comme de la gelée; elle s'aperçut soudain qu'elle avait passé tout ce temps à étudier la matière de neuvième, alors qu'elle était en huitième. Ce

1. L'URSS donnait des salaires avantageux et des vacances supplémentaires aux gens prêts à déménager dans des régions «à climat difficile» (notamment le Grand Nord) pour travailler dans des usines, des mines, etc. Un grand nombre de ces usines ont fermé avec la chute de l'URSS, et les salaires ont diminué.

manuel courait sur deux ans... Elle le referma brusquement, le mit de côté. Elle resta couchée sur le dos, regardant le plafond blanc-gris au-dessus d'elle... Papa lui avait dit que s'il touchait encore de gros honoraires, ils allaient équiper vraiment bien sa loggia. Poser des lambris en PVC, mettre des lampes au plafond, un canapé-lit, une petite armoire étroite mais de bonne contenance sur l'autre mur, et elle aurait plus de place... Mais tandis que papa discutait de tous ces projets, l'air convaincu et sûr de lui, Dacha avait remarqué en lui une nuance de gêne, et même une certaine résignation à l'échec. En vérité, on pouvait installer ce petit coin aussi confortablement que possible, mais il n'en restait pas moins un petit coin et pas une chambre digne de ce nom. Et après, que se passerait-il ?

Après... Dans trois ans et demi, Dacha terminerait l'école, et que faire ensuite ? Le Conservatoire, comme le voulait maman ? Et passer sa vie à faire du basson... À lâcher quelques notes dans un orchestre... Deux ans plus tôt, ils avaient eu un club de théâtre à l'école, et Dacha y avait participé. Ils avaient joué deux spectacles : un d'après des récits de Tchekhov, l'autre d'après les histoires ukrainiennes de Gogol. Ils les avaient joués plusieurs fois, remplissant la salle des fêtes. Et participé à un festival, où ils avaient reçu un prix spécial pour le spectacle d'après Tchekhov. Mais ensuite, la responsable du club avait eu un conflit avec la directrice et était partie, le club avait cessé d'exister. Dommage. Ça, c'était vraiment intéressant : les répétitions, les rôles à jouer, les discussions, la mise en scène... La relation aux autres, mais pas comme d'habitude : à travers un rôle. C'était une sensation particulière...

S'ils avaient pu de nouveau avoir un club de théâtre, ou si elle avait pu en trouver un ailleurs. Ils existaient, bien sûr, mais comment répartir ses forces et son temps entre tout ça ? En avoir assez pour l'école, le basson, le piano, les cours, et encore le club de théâtre...

Penser à elle-même, à son avenir, s'avéra encore plus douloureux que de penser aux peuples dont le nombre de représentants diminue, tandis que d'autres augmentent, aux territoires dépeuplés, aux villes grouillantes de monde... Et à Touva, où, depuis cent ans, il semblait s'être passé beaucoup de choses

– des choses belles, d'autres tragiques... Dacha se leva pour aller voir maman, il fallait qu'elle lui explique.

– Dach', trouve-moi d'autres jeux, dit Nastia en lui saisissant la main.

– Lesquels?

– Ben, des autres. J'ai déjà fait tous ceux-là.

Dacha en trouva rapidement, vérifia qu'il n'y avait pas de virus. Les mit en marche.

– Oh, merci!

– Oui, mais dans cinq minutes tu me rends mon ordinateur. C'est clair?

– Moui...

Maman était en train d'écrire rapidement sur sa tablette. Dacha attendit qu'elle s'aperçoive de sa présence, et demanda:

– Quand vous viviez à Touva, il y avait beaucoup de Touvas?

– De Touvas...

Maman répéta ce mot, elle semblait avoir de la peine à comprendre ce qu'il voulait dire.

– À Kyzyl même, il y en avait peu, mais dans le reste de la région... Ça dépendait des endroits.

– C'est à cause d'eux que vous êtes partis?

– Daria, tu dois répéter tes leçons, pas t'occuper de ces bêtises...

– C'est dans mon cours.

– Dans quelle branche?

– En géographie.

– Quoi?... Et qu'est-ce que vous étudiez?

– Heu, la natalité, les migrations...

– Ah, je vois.

Maman fit un petit signe de tête et tourna à nouveau son regard vers l'écran de sa tablette. Quelques secondes passèrent. Dacha reposa sa question:

– Alors, c'est à cause des Touvas que vous êtes partis?

– J'ai fini l'école, commença à répondre maman lentement, comme à contrecœur, et je suis allée étudier à Moscou. Je me suis mariée, Aliocha est né... Mes parents sont morts quelques années plus tard. Je n'ai plus qu'une sœur à Kyzyl...

– Ça, je le sais, l'interrompit Dacha.

– En gros, mon départ n'a rien à voir avec les Touvas, ou plus précisément avec les problèmes interethniques... D'un

autre côté, ça n'a jamais été très confortable, là-bas. Mais, enfin, c'est leur terre, qu'ils y vivent. J'aimerais juste aider ma sœur à partir...

– Et papa?

– Papa est parti plus tard, justement quand il y a eu tous ces problèmes...

– Dans mon manuel il y a des graphiques et des cartes, et visiblement la natalité la plus forte est en Tchétchénie, à Touva et encore dans d'autres régions. Il ne reste plus beaucoup de Russes à Touva, c'est ça?

Maman avait toujours les yeux fixés sur son écran. Elle dit avec effort:

– Oui, il en reste peu... Très peu... Mais, de toute façon (sa voix reprit de l'assurance, et maman regarda Dacha), ne te farcis pas la tête avec ces histoires, s'il te plaît. Si tu penses à tout ça, tu ne pourras plus rien faire. Toi et moi, on vit ici, et on doit se construire une vie normale... Joue un peu de basson, d'accord? Dimanche, on doit retourner au cours, le professeur se fâchera de nouveau...

Dacha avait encore beaucoup de questions, mais à quoi bon les poser: ça ne faisait que perturber maman. Et elle-même... Partout, elle ne tombait que sur des questions, des surprises désagréables, et elle finissait par avoir la sensation persistante que quelque chose n'allait pas, ne tournait pas rond.

Elle revint dans son coin, prit mollement son basson. Elle ne l'avait pas touché depuis quatre jours. Le 30 au soir, elle avait joué un peu et elle l'avait démonté, essuyé, rangé dans son étui, pour l'oublier ne serait-ce que quelques jours. Maman semblait l'avoir oublié aussi. Elle ne lui en parlait plus. Mais là, elle en reparlait... Bon, mieux valait jouer. Quand elle jouait, surtout des morceaux déjà appris, bien répétés, elle se sentait mieux. Parfois, pendant quelques secondes, elle imaginait qu'elle était ailleurs, dans un autre monde ou, plus précisément, dans une autre dimension. Mais dès qu'elle commençait à prendre conscience de cette sensation, elle revenait immédiatement ici, dans cet appartement, dans ce petit coin à elle, dans ce monde familier et réel à pleurer.

Et si elle pouvait vraiment se téléporter? Comme dans un film: clic, et elle serait ailleurs... Mais dans une bonne

dimension, pas dans un cauchemar, comme les films le montrent le plus souvent. Se retrouver soudain dans un lieu tranquille, tiède, douillet. Où elle serait en paix, une paix authentique, profonde...

Il y avait eu une époque où Dacha avait l'impression qu'un tel lieu existait dans cette réalité.

Ses parents l'avaient laissée plusieurs fois aller deux jours à la datcha d'Ania, sa camarade de classe. Ce n'était d'ailleurs pas une datcha, mais une grande maison en dehors de la ville. Une maison sur deux étages, avec un garage souterrain, un sauna, un billard, une cheminée... Bref, une maison vraiment classe. Le terrain autour de la maison était abrité derrière un haut mur de brique, si haut qu'un adulte ne parvenait pas à en toucher le sommet.

On se sentait en sécurité, totalement séparé du reste du monde et de ses problèmes, ses calamités, l'agitation et la foule omniprésentes.

Le papa d'Ania, qui n'était pas son vrai père, Dacha le savait, mais qui avait épousé sa mère juste après la naissance d'Ania, passait presque tout son temps dans cette maison. Ania avait expliqué qu'il gagnait sa vie grâce à des actions. Le vendredi soir, il allait à Moscou pour conduire Ania et sa mère dans la grande maison, et le dimanche soir il les ramenait en ville. La maman d'Ania avait proposé une fois à Dacha de venir avec eux, et les parents de Dacha avaient accepté. Puis elle y était retournée plusieurs fois – « tant mieux, qu'elle respire un peu d'air pur ».

Au début, Dacha était tellement bien là-bas. Elle n'avait pas envie de s'amuser avec Ania, d'apprendre à jouer au billard, de regarder quelque chose sur l'immense écran plasma, elle voulait juste rester seule dans la grande chambre, dans le silence. Dans le silence vivant d'une maison en bois, confortable.

Dacha enviait Ania et ses parents, et au fond d'elle-même elle en voulait à son père d'être incapable de se payer une telle maison. Même une plus petite : le problème n'était pas tant la taille, que d'avoir un lieu où aller aussi souvent qu'on le désirerait. Pouvoir prendre le train de banlieue ou le bus, et une heure, une heure et demie plus tard, ouvrir la porte de sa petite maison. Allumer un feu dans la cheminée, ou au moins dans le poêle, s'asseoir dans son fauteuil. Être au calme...

Mais plus tard, petit à petit, son envie et son ressentiment avaient été remplacés par une autre sensation : Dacha avait commencé à remarquer que le papa d'Ania avait quelque chose en lui qui l'empêchait d'être heureux. Quelque chose de profondément ancré.

Il était plutôt souriant, aimait plaisanter, même si Dacha ne comprenait pas toutes ses blagues ; il avait du plaisir à préparer des brochettes ou un barbecue, coupait d'un geste assuré le bois pour la cheminée. Mais parfois, en plein repas de famille, il se plongeait dans ses pensées, devenait absent, et alors son visage prenait une expression telle que Dacha en frissonnait d'appréhension. Comme s'il voyait quelque chose d'affreux, de sanglant, un souvenir effrayant. Il le voyait à l'intérieur de lui... À cause de cette expression sur son visage, Dacha cessa de vouloir aller plus souvent dans cette maison. Elle avait l'impression que quelque chose de terrible y habitait, le fantôme de cette chose horrible.

Le 1^{er} septembre, à la rentrée, Dacha avait présenté papa au papa d'Ania. Et quelque temps plus tard, pendant une discussion, presque une dispute avec maman, sur le fait qu'ils n'avaient pas de voiture, de datcha, et qu'ils manquaient toujours d'argent, papa avait dit : «Excuse-moi si je ne suis pas un gangster rescapé des années 1990 comme le père d'Ania, de l'école de Dacha.»

Dacha avait regardé sur l'ordinateur ce qu'on disait des années 1990. Il y avait eu une vraie guerre pour tout. De jeunes gens s'entre-tuaient pour des marchés, des usines, piégeaient des voitures, prenaient des bureaux d'assaut... C'est alors que des gens riches étaient apparus, mais, pour survivre et rester riche, il fallait détruire ses concurrents. Cette guerre se faisait entre très riches, mais, aussi entre moins riches et entre pauvres, pour gagner de quoi acheter une voiture, un appartement...

Oui, le père d'Ania était sans doute un rescapé. Il en avait l'allure : large, musculeux, pas très éduqué, les cheveux coupés court, un nez de boxeur. Et il vivait comme s'il se cachait ou se reposait du passé.

Le basson avait un son étouffé, les clés ne fonctionnaient pas bien : il fallait de nouveau les nettoyer.

Dacha prit l'instrument, commença à le démonter. Elle enleva le bocal, la partie supérieure, mais la partie du milieu et la partie inférieure, comme toujours, posaient problème : elles étaient trop bien encastées, elle n'arrivait pas à les séparer.

Elle alla voir papa.

Il était toujours en train d'écrire. Au lieu des habituelles chansons, on entendait à présent une voix masculine dire d'un ton sarcastique :

« ... Que dire, détériorer une affiche de Russie unie n'est, pour le moment, tout de même pas un acte comparable à voler des crânes humains pour en faire des cendriers. Peut-être que le problème, fondamentalement, est que le militant Kostenko a simplement modifié le slogan absurde "Unis pour gagner" pour en faire quelque chose de plus proche de la vérité ? Avouons que "Unis pour frauder" est plus d'actualité. »

– Oh, tu es revenu à la radio ? se moqua Dacha.

Papa fit entendre un grognement peu engageant et, fermant à demi son cahier, il demanda :

– Il y a un problème ?

– Aide-moi à l'ouvrir ici. Mais fais attention avec les clés, tiens-le là.

– Je sais bien, ce n'est pas la première fois.

Papa se concentra et, d'une poussée délicate, il sépara les parties.

– Merci... Au fait, tu ne sais pas... (Elle décida de profiter de l'occasion.) C'est pour un devoir de géographie... Tu ne sais pas combien il y a de Touvas aujourd'hui en Russie ?

– Euh, non... (Papa avait visiblement de la peine à répondre à cette question.) Deux cent mille, sans doute.

– Aussi peu ?

– Ce n'est pas si peu. Mais je ne sais pas exactement... Regarde sur Internet.

– Mon ordinateur est chez Nastia... elle va crier. Je peux regarder sur le tien ?

– J'en ai aussi besoin – je vérifie certaines choses. Viens ici.

Papa tapa « Touvas » sur Wikipédia. Au début de l'article, il était indiqué qu'ils étaient plus de 300 000. Environ 250 000 d'entre eux vivaient à Touva, 30 à 35 000 en Mongolie, plus de 3 000 en Chine, environ 1 500 dans la région de Krasnoïarsk, et 526 dans la région de Novossibirsk.

– Ça veut dire, compta rapidement Dacha, qu’il y en a environ 252 000 en Russie.

– C’est pas mal.

– Et tu ne sais pas combien il y en avait il y a cent ans?

– Non, qui les a comptés... Là, il y a quelque chose.

«En 1970, on comptait environ 140 000 Touvas, en 1959 environ 100 000.»

– Une croissance rapide, dit Dacha. Je comprends pourquoi ils sont en tête des courbes de natalité... On peut encore regarder les Tchétchènes?

– C’est quoi, ce devoir de géographie? dit papa en plissant les yeux d’un air soupçonneux.

– Sur la population. La quantité, la natalité, les migrations...

L’augmentation de la population tchétchène était encore plus importante. Ils étaient à présent 1 431 300 personnes. En 1830, on en comptait environ 120 000, en 1889, 186 618, en 1913, 245 500, selon le recensement de 1939, 408 500, selon celui de 1959, 418 800, selon celui de 1979, 756 000 personnes. Et maintenant, presque 1,5 million...

– C’est incroyable, grommela papa. Et tout ça, malgré les guerres, la déportation.

– Quelle déportation?

– Eh bien, on les a déplacés, à la fin de la guerre, du Caucase au Kazakhstan.

– Tous?

– Tous ceux qu’on a attrapés... On peut dire tous...

– Mais pourquoi?

Papa fit la grimace :

– On disait qu’ils avaient aidé les Allemands.

– Et ils les ont aidés?

– Si on va y regarder de près, les représentants de beaucoup de peuples étaient avec Hitler.

– Des Russes aussi?

– Oui... C’est un thème très douloureux et compliqué. Allez, on en parlera une autre fois... Ou, mieux, lis ce qui est écrit là-dessus.

– D’accord. (Dacha s’obligea à ne pas penser encore à ça, à ceux qui étaient avec les Allemands.) Je peux regarder ce qui est écrit sur les Russes? Population, croissance.

Ils trouvèrent les Russes, mais les chiffres n'étaient pas aussi précis que pour les Tchétchènes. Il y avait entre 127 et 150 millions de Russes dans le monde. Selon le recensement de 2010, on comptait un peu plus de 111 millions de Russes en Russie – 77,8 % de la population. En 2002, le pourcentage était de 79,8. En huit ans, ils avaient perdu deux pour cent...

Deux pour cent. Ça ne semblait pas grand-chose, deux pour cent, mais c'était moins deux pour cent. Pas une augmentation : une diminution.

– Quoi, des chiffres préoccupants ? dit papa, qui avait visiblement remarqué sa réaction.

– Oui... Si ça continue comme ça, dans cent ans il ne restera plus beaucoup de Russes, hein ?

– Peut-être pas dans cent ans, mais on va dans ce sens. Lentement, mais, semble-t-il, sûrement. (Papa se leva, s'étira.) Et si on mangeait ?

Dacha n'avait pas faim, elle s'apprêtait à dire : « Je ne veux pas manger pour le moment », mais quelque chose la poussa à dire le contraire. Elle eut l'impression que s'ils étaient assis à table tous ensemble, toute la famille, cela pourrait les sauver, ou ouvrir une voie pour les sauver. Donner l'espoir que dans cent, deux cents ans, leurs petits-enfants et arrière-petits-enfants seraient aussi assis autour d'une table dans la cuisine, mangeant tranquillement des patates et du porc, discutant de choses sans importance, se moquant gentiment les uns des autres, prononçant des mots tels que : « miam, encore », « hou, la gloutonne », « mange, mon chou, mange », « oh c'est bon », « qui en reprend ? »

– Oui, on peut manger. Qu'est-ce qu'on a ?

– Du riz, des saucisses.

– Si on faisait des patates grillées avec de la viande ? Il nous reste bien de l'arrache-gorge ?...

Cet automne, ils avaient préparé plusieurs litres de tomates à l'ail et au raifort. Papa et maman appelaient ça de l'arrache-gorge, la meilleure sauce du monde. Récemment, Dacha s'était mise à l'aimer elle aussi.

– D'accord, si tu m'aides à peler les pommes de terre.

– Ok, je vais vite nettoyer le basson avant...

Elle l'avait déjà remonté, quand elle entendit la voix de papa dans la chambre des parents :

– Ils viennent de dire, sur L'Écho de Moscou, qu'Oudaltsov était en train d'être libéré.

– Oui?! Dieu merci! (Maman semblait sur le point de pleurer.) Ils le font sortir où? Il n'y a rien sur Internet.

– Ici, au poste de Nagatinskoïe. Selon son lieu d'enregistrement¹.

– Écoute, allons voir ça!

– On voulait préparer le dîner, avec Dacha...

– Allez, Roman! Il n'y aura personne là-bas, et ce n'est qu'à trois stations... Et ça te sera utile pour tes livres...

Papa résista un peu, puis céda. Ils s'habillèrent à la hâte – l'appartement se remplit d'agitation, Dacha aurait voulu se cacher dans un coin; tout espoir de se sentir bien s'était définitivement envolé.

– Dach', l'appela papa, j'ai sorti la viande. Elle est à côté de l'évier... Si tu veux, tu peux la couper en tranches fines... Et les pommes de terre sont dans un panier près de la cuisinière...

– Laisse, je préfère qu'elle nous attende, s'inquiéta maman. Elle pourrait se couper.

Dacha répondit avec assurance:

– Je vais le faire.

– Mais ne brûle rien, s'il te plaît. Et surveille Nastia. Ne vous disputez pas, nous rentrons bientôt.

– À tout à l'heure.

Elle pela une demi-casserole de pommes de terre. Elles étaient abîmées, avec des taches noires... Elle les coupa en bâtonnets. Elle eut de la peine avec la viande, mais elle finit tout de même par transformer le morceau en tas de petits carrés.

Bon, maintenant il fallait faire chauffer la poêle. Devait-elle mettre l'huile dans la poêle chaude, ou tout de suite?... Elle cuisinait rarement, non parce qu'elle n'en avait pas l'envie ou le temps, mais ça se passait le plus souvent sans elle. Les parents ne faisaient presque jamais appel à elle – peut-être qu'ils ne lui faisaient pas confiance. Ils lui demandaient seulement, aux fêtes, de couper les ingrédients pour les salades... Pourtant, il aurait fallu apprendre à cuisiner...

1. Chaque Russe est enregistré à une adresse, ce qui lui donne accès à un bureau de vote, des soins gratuits, une école pour les enfants.

Elle versa l'huile dans la poêle, mais il y avait un peu d'eau au fond, et la poêle se mit à crachoter des jets d'huile... Pour couronner le tout, Nastia accourut :

– Que fais-tu? Tu grilles la viande! Toute seule?!

– Et alors, qu'est-ce que ça a de si extraordinaire? bougonna Dacha, tout en mettant hâtivement la viande dans la poêle dans l'espoir qu'elle étoufferait les explosions d'huile.

– Donne-moi à manger.

– C'est pas encore prêt.

– Alors fais-moi une tartine avec du beurre et du sucre.

Dacha se lava les mains, sortit le beurre du frigo.

– Il faut attendre un peu, pour qu'il se ramollisse.

– Je veux pas du beurre fondu, je veux du comme ça.

– Du comme ça, il se tartine pas.

– Papa, il me le tartine!

Pendant qu'elle était occupée avec la tartine, la viande se mit à grésiller. Dacha se précipita vers la cuisinière, tourna la viande. Les morceaux étaient presque noirs d'un côté. L'huile avait disparu.

– Merde, Nastia, c'est à cause de toi!

Elle remit de l'huile, mélangea encore une fois la viande et fit tomber les patates dans la poêle. Hésitant un peu, elle finit tout de même par la couvrir d'un couvercle. Elle revint à la table; Nastia essayait de tartiner son pain elle-même. La tranche s'était cassée, il y avait des miettes partout.

– Mais qu'est-ce que tu fais?!

– J'ai faim!

– Quand les parents étaient là, tu n'avais pas faim, et maintenant c'est urgent! Donne-moi ça.

Elle prit le couteau, réunit les morceaux de pain avec le beurre à demi fondu, mit du sucre dessus, posa le tout sur une petite assiette.

– Tiens, va dans ta chambre. Tu m'as déjà fait brûler la viande...

Soit parce qu'elle avait couvert la poêle, soit parce qu'elle mélangeait trop souvent, les pommes de terre ne devaient pas et s'effritaient, ressemblant de plus en plus à de la purée. Dacha bougonnait, s'énervait. Elle aurait voulu saisir la poêle et en renverser tout le contenu dans la poubelle...

Pour se distraire un peu de son échec, occuper au moins ses oreilles en attendant que les pommes de terre finissent de cuire (elles avaient beau se défaire à l'extérieur, le centre restait dur, crissait désagréablement sous la dent), elle alla à la loggia et alluma la radio.

Un homme, bégayant légèrement, peut-être d'indignation, ou peut-être qu'il bégayait toujours, disait :

« On n-n'en peut plus de ces dirigeants incapables, de ces co-nnards et ces vam-vampires. C'est tout. »

La voix semblait sourire, cette tonalité particulière était très commune sur cette radio.

« Et contrairement à un grand n-nombre de gens qui n-n'en peuvent plus non plus, qui ont aussi de l'audience et du succès, et qui comprennent très bien ce qui se passe, m-mais qui ferment leur gueule... n-nous, on n-n'arrive plus à se-se taire... »

Absolument partout, c'était le même mécontentement, un vrai mur de mécontentement qui tuait tout désir d'agir, d'accomplir quoi que ce soit.

Dacha appuya brusquement sur le bouton de la radio ; la voix se tut. Elle remua encore une fois le contenu de la poêle avec la spatule, mit le tout sur une plaque froide. Bon, elle ne pouvait rien faire de plus.

Papa avait raison de ne presque plus écouter la radio, surtout cet Écho de Moscou. Quand on l'écoutait, on avait l'impression que quelqu'un vous ficelait avec des cordes : que des nouvelles négatives. Impossible de se dépêtrer... Et c'était la même chose à la télévision. Le matin, avant d'aller à l'école, on y parlait obligatoirement de meurtres, de comment se défendre face à des fous dangereux. Et ça continuait toute la journée. Des histoires de crimes. Jusqu'à la nuit. Et la nuit aussi, probablement. Même les humoristes essayaient de faire rire avec ça... Comment, dans ces conditions, penser à quelque chose d'heureux ? Chaque personne croisée dans la rue te semble un assassin, un fou, un escroc, tu marches comme sous une cuirasse censée te protéger, et sans doute que si tu tombais sur quelqu'un venant de se casser une jambe, en train d'accoucher, ou frappé par une crise cardiaque, et demandant de l'aide, tu ne t'arrêteras pour rien au monde. Parce que ça pourrait être une ruse, un piège.

Tout ça n'allait pas, était mal fait. On ne devait pas s'étonner que les Russes soient menacés d'extinction. Oui. Chacun n'attendait que du mal des autres, chacun ressentait les autres comme des ennemis potentiels. Et, surtout, on était fatigué des gens. Tout le monde exhalait la même fatigue : laissez-moi tranquille, ne venez pas me déranger, arrêtez de pérorer, laissez-moi être un peu seul...

Il y avait bien ce désir, à l'intérieur d'elle, ce besoin presque irrésistible de parler à un garçon, à Sacha par exemple, ou à Nikita, d'être près d'eux, de passer du temps avec eux. Mais ce besoin, dès le départ, était étouffé par une sorte de fatigue, ou quelque chose de... Elle ne trouvait même pas le mot... Quelque chose qui lui disait : ça ne donnera rien, ça ne vaut pas la peine, à quoi bon... Patiente jusqu'à la fin des cours, endure les répétitions et file à la maison, ouvre ta page sur VKontakte et communique avec les autres autant que tu le veux, mais il ne faut pas se voir en vrai, ça n'amènera rien, rien du tout...

Parfois, s'ils avaient cinq minutes et qu'il ne pleuvait pas, pendant la récréation ou après les cours, Dacha restait un moment assise sur le banc dans la cour de l'école avec Ania et des garçons de sa classe... Ils restaient là, et c'est tout : ils ne disaient presque rien, se sentant un peu gênés. En principe, c'était agréable d'être avec des garçons, mais c'était aussi pénible. Personne ne savait quoi dire, tout le monde attendait que l'autre commence. À dire quoi ? Que dire d'intéressant?... Tous vivaient la même vie casanière, dans des cadres étroits et rigides : ils allaient à l'école, puis au sport ou à d'autres activités, à l'école de musique, puis rentraient à la maison pour faire leurs devoirs. La plupart passaient leur week-end à la datcha, et ceux qui n'en avaient pas, ou qui en avaient une trop loin, ou une datcha habitable seulement l'été, restaient dans leur appartement... Et aucun d'entre eux n'avait beaucoup de temps libre pour se promener dans Moscou, passer du temps dans un café. Ils restaient un moment ensemble devant l'école, puis tout le monde courait à ses activités...

- Nastia, tu veux manger ?
- Noon ! J'ai plus faim après ma tartine.
- Comme tu veux... Bon, rends-moi mon ordinateur.

Sa sœur se renfroigna, s'apprêtant à protester, puis elle se souvint d'une chose agréable :

– Oh ! Est-ce que je peux prendre l'iPad de maman ?

– Je pense que oui, si elle ne l'a pas emporté.

Nastia courut dans la chambre des parents, d'où elle cria :

– Elle l'a laissé ! Prends ton ordi !

– Oh, merci ! Tu es trop bonne...

Elle avait l'intention de trouver quelque chose de joyeux, peut-être de regarder une comédie, mais dès qu'elle ouvrit Yandex, elle se souvint de ce qui la tourmentait depuis le matin. Elle se remit à étudier sur Wikipédia les statistiques de population des différents peuples de Russie. Pas comme avec papa, mais plus en détail, notant les chiffres sur une feuille.

Donc, la population de Russie, selon le recensement de 2010, s'élevait à 142 905 200 personnes. Parmi eux, 111 millions de Russes, donc près de 81 %... Bizarre, quand ils avaient regardé avec papa, il y avait un autre pourcentage, plus faible... Bon... À la deuxième place : les Tatars, qui représentaient presque 4 %. Puis les Ukrainiens, les Bachkirs, les Tchouvaches, les Tchétchènes, les Arméniens. De 1,5 % à 1 %...

Tout avait l'air normal : les Russes prédominaient largement. Mais si on réunissait tous les non-Russes... Ou bien tous les musulmans... Si on les mettait ensemble, la différence n'était plus si grande... Ils représentaient un pourcentage de... Stop. Quelle était la religion des Tchouvaches, des Bachkirs ?

Il s'avéra que les Tchouvaches étaient un peuple turc dont la religion principale était l'orthodoxie, avec des minorités païennes et musulmanes. Les Bachkirs étaient un peuple turc dont la religion traditionnelle était l'islam sunnite.

Et les Touvas?... À nouveau, un peuple turc, bouddhiste, mais « où la religion traditionnelle (chamanisme) est encore largement pratiquée »... Hum, et les Iakoutes ? Un peuple turc, de confession orthodoxe, où les croyances traditionnelles sont aussi partiellement conservées... Les Tchétchènes : un peuple du Nord-Caucase, qui appartient sur le plan anthropologique à la variété caucasienne de la race euro-poïde, dont la religion est l'islam soufi... Les Ossètes sont un peuple du Caucase, dont la religion principale est l'orthodoxie, avec une minorité de confession musulmane de type sunnite... Les Daghestanais, découvrit-elle, était un terme réunissant plus de

quatorze peuples différents. 95 % des habitants du Daghestan étaient musulmans...

Bon, donc, de toute façon il y avait environ 10 % de non-chrétiens en Russie, pas plus. C'était peu. Mais... qu'est-ce que ça changeait? Ce n'était pas une question de religion chrétienne, orthodoxe... Est-ce qu'elle se sentirait mieux si elle apprenait que dans trois cents ans les Russes avaient disparu, remplacés par 100 millions de Iakoutes ou Tchouvaches orthodoxes? Non, bien sûr. Et seraient-ils chrétiens à ce moment? Elle venait de découvrir (pour elle, c'était nouveau) qu'au XVIII^e siècle les Tchétchènes étaient orthodoxes, puis étaient devenus musulmans. Il ne restait plus que 2 500 Tchétchènes orthodoxes, qui vivaient en Géorgie...

Non, ce n'était pas une question de religion, et sans doute même pas une question de culture, mais comment dire, de sang... Probablement... Et en faisant le compte de la vitesse à laquelle la population des Tchétchènes, Touvas, Tatars, Tchouvaches et autres augmentait, et de celle à laquelle la population russe s'amenuisait, on pouvait prévoir à quel moment les Russes seraient en minorité. Quand ils ne représenteraient plus 80 %, mais 45 % de la population du pays. Puis: 30, 25, 10 %... À Moscou, ils ne représentaient sans doute déjà pas plus de la moitié.

Dacha commença à étudier le tableau des nationalités présentes à Moscou. C'était surprenant: d'après celui-ci, les Russes représentaient presque 92 % de la population moscovite. Les Ukrainiens, Tatars, Arméniens, Azéris, Juifs et Géorgiens représentaient environ 1 % (à quelques dixièmes près). Mais le tableau n'indiquait absolument aucun Tadjik, Daghestanais (Dacha vérifia bien), Kirghize ou Touva (ou comment s'appelaient ces hommes asiatiques qui marchaient en troupes?) !

Hum ! Impossible de croire ces chiffres, et ils étaient récents, de 2010 – ou alors il fallait ne pas croire ses yeux: les rues, et surtout le métro, étaient remplies de non-Russes, alors que d'après le tableau ils étaient quasiment inexistantes... Puis, elle remarqua, tout en bas, encore une rubrique: « Personnes n'ayant pas indiqué leur nationalité: 5,8 % – 668 000 ». Visiblement, ces 668 000 incluaient la plupart de ces gens qui rendaient Moscou inconfortable, qui faisaient que maman se sentait comme en territoire occupé. Ce pourcentage n'était pas non plus très élevé,

comme le pourcentage non russe de tout le pays, mais ils se conduisaient comme s'ils étaient la majorité, et les Russes semblaient se perdre, s'effacer à côté de ces gens actifs, bruyants, brusques et rapides... Cette manière qu'ils avaient de sauter par-dessus les tourniquets du métro, par exemple...

On sonna à la porte... Les parents?... Tant mieux, ça ferait une bonne raison de passer à autre chose, parce que ces idées la rendaient folle... Cela dit, les discussions avec ses parents risquaient de ne pas s'éloigner de ces sujets-là.

– Hourra! dit maman en entrant en trombe, fraîche et joyeuse. Hourra, tout le monde est libre!

– Maman a fait plus d'effet qu'Oudaltsov lui-même, ajouta papa avec un petit rire.

Dacha fronça les sourcils:

– Dans quel sens?

– Je lui ai donné un bouquet d'œILLETS!

– Et elle l'a embrassé sous les flashes des appareils photo.

– Je ne l'ai pas embrassé, ne falsifie pas les faits!

Papa tendit un sac à Dacha:

– Pose-le sur la table, mais fais attention, il y a des bouteilles.

Alors, tu as réussi à préparer les pommes de terre?

– Euh, plus ou moins...

Évidemment, Nastia accourut.

– Vous avez acheté quelque chose de bon?

– Et toi, tu as joué du piano? répliqua maman sur le même ton.

Nastia fit la grimace et fila dans sa chambre. Elle se mit à taper sur les touches. À travers un tas de fautes, on entendait « Sur la patinoire »... Maman éclata de rire:

– Quelle maligne... Bon, Nast', arrête, tu répéteras plus sérieusement demain! Allons manger.

– Ah, s'exclama papa, je suis pile à l'heure pour regarder le biathlon!

Dacha sortit du sac une bouteille de vin, une bouteille de vodka, du jus de fruit, un bocal de tomates marinées et des Danonino. Elle mit la table.

Sur sa loggia, papa alluma son ordinateur, d'où s'éleva une voix:

« *Guten Abend*, chers amis! Salutations d'Oberhof, où le relais femmes commencera dans quelques minutes. »

– À la seconde près! continuait de s'étonner joyeusement papa.

Dacha l'interrompt en lui demandant:

– Alors, tout s'est bien passé là-bas?

– Avec Oudaltsov? Oui. Ils l'ont libéré. Exactement au moment où on arrivait, on n'a même pas eu le temps d'avoir froid...

– Et il y avait pas mal de monde, ajouta maman, revenant dans la cuisine en blouse d'intérieur. Ses avocats, des journalistes, c'est entendu, mais comment une vingtaine de ses partisans ont réussi...

– Ils devaient monter la garde. Une partie là, d'autres sur le boulevard Simferopol, là où il était détenu...

– Mais j'étais la seule à avoir des fleurs!... Nastia, viens manger!

Ils s'assirent, ouvrirent les boissons, et à peine papa avait-il levé son verre pour prononcer un toast qu'un cri s'éleva de l'ordinateur:

« C'est parti! Et maintenant, le plus important est de bien démarrer... »

– Oh, éteins ça, dit maman en fronçant les sourcils. Mieux vaut écouter la radio.

– D'accord, soupira papa en se levant.

La voix du commentateur se tut, mais une autre s'éleva:

« ... Mais nous n'avons déjà plus de républiques en Asie centrale¹. »

– Je veux dire, ces États indépendants, se corrigea quelqu'un à la radio. Si quelque chose de grave commence là-bas, nous devons nous demander à quelle frontière nous arrêterons ce mouvement. Au Tadjikistan et en Kirghizie, c'est peu réalisable: ce sont des pays montagneux, qui occasionneront de grosses pertes, et on peut tabler avec une relative certitude sur la résistance de la population locale, qui soutiendra les islamistes. Le plus rationnel serait sans doute de passer par le Kazakhstan... »

– Bon, buvons à tout ce qu'il y a de bon, dit papa, sans le moindre entrain après avoir entendu la radio. Si des centaines d'Oudaltsov font leur apparition, que ce soit dans les

1. La Kirghizie, le Kazakhstan et le Tadjikistan faisaient partie de l'URSS.

mouvements de gauche, de droite ou autres, nous pouvons espérer briser le système.

« Et après ? » aurait voulu demander Dacha, mais elle avança en silence son verre de jus de fruit pour qu'ils trinquent tous ensemble... Nastia ajouta aux paroles de papa son traditionnel : « À la Russie ! »

Les parents complimentèrent Dacha pour son plat, mais lui conseillèrent aussitôt de ne pas couvrir la poêle la prochaine fois.

– Pokhliobkine, dit maman, disait de ne jamais rien couvrir en général.

– Non, pas jamais rien, contesta papa. Le riz, au contraire...

– Le riz, c'est évident.

Dacha s'amusa du nom de famille¹ de ce monsieur, d'autant plus qu'il s'occupait de cuisine.

– Et qui est Pokhliobkine ?

– C'était un homme absolument unique. Historien, collectionneur, il a écrit des livres de cuisine... Il a été assassiné par des bandits, qui l'ont criblé de coups de tournevis.

– Hum, oui, grogna papa.

Il versa encore du vin à maman, et de la vodka dans son propre verre :

– Buvons à...

Maman leva la main :

– Chut !

À la radio, un présentateur débitait les nouvelles d'une voix rapide :

« L'opposant Sergueï Oudaltsov, dirigeant du mouvement du Front de gauche, a purgé dix jours de détention provisoire dans une cellule isolée et a été libéré ce soir vers les 21 heures. Plus tôt, il était sorti de l'hôpital où il avait été soigné du 25 décembre au 4 janvier pour un ulcère à l'estomac. Puis l'opposant a été conduit au poste de police de Nagatinski Zaton, où il a été libéré dès que les documents nécessaires ont été prêts. Sergueï Oudaltsov s'est ensuite rendu vers la prison administrative n° 1 sur le boulevard Simferopol, où l'attendaient ses amis, ses proches, ses partisans et des journalistes. Le

1. *Pokhliobka* veut dire « brouet ».

bâtiment de la prison était encerclé par des OMON¹, certains des trottoirs autour du bâtiment étaient fermés par des barrières. Une cinquantaine de personnes l’attendaient... »

– Et rien sur mon bouquet? s’indigna maman, sans que Dacha comprenne vraiment si elle était sérieuse ou si elle plaisantait. C’était le symbole du printemps russe!

– Moi, je n’y crois pas, à ce printemps, répliqua papa après avoir avalé sa vodka et mordu dans un morceau de concombre salé.

– Tu as tort, ça ne fait que commencer...

– Il n’y a personne pour commencer quoi que ce soit. Rien que des pétards mouillés...

– Roman, épargne-nous ton pessimisme.

– Et pourquoi n’y a-t-il personne? dit Dacha. J’ai regardé: il y a plus de 90 % de Russes à Moscou, et presque 80 % en Russie.

– Tu les tiens d’où, ces statistiques?

– Eh bien, d’Internet. (Dacha décida de ne pas préciser qu’elle les avait trouvées sur Wikipédia.) Ce sont les chiffres officiels du recensement.

Papa fit un geste de dénégation:

– Ah, le recensement...

Il se tourna vers maman:

– On a été recensés?

– Non.

– Tu vois...

– Mais ça veut dire (Dacha devint soudain toute joyeuse), ça veut dire qu’il y a encore quatre Russes de plus!

– Tu comprends, le problème...

Papa, comme toujours avant de commencer une longue explication, reposa sa fourchette.

– Premièrement, un recensement n’est jamais très précis. Surtout en ce qui concerne les nationalités. Un Tadjik peut dire qu’il est ukrainien, ou un Oudmourte, qu’il est elfe, et l’agent de recensement est obligé d’écrire ce qu’il a dit: elfe.

– Ah, oui, j’ai entendu dire ça!

– Voilà. Et deuxièmement, les agents de recensement ne sont pas allés dans tous ces entrepôts et sous-sols où vivent les travailleurs immigrés...

1. Équivalent des CRS.

– Même si, intervint maman, ils avaient l'obligation de le faire.
– Oui... Et des centaines de milliers, peut-être un million de personnes n'apparaissent pas dans le recensement. Troisièmement... Troisièmement...

Dacha remarqua que papa était un peu saoul.

– Troisièmement, les Russes n'ont presque plus de passionarité.

– Et c'est quoi?

– C'est... C'est une énergie qu'ont les gens¹... Qui leur permet de transformer leur pays, le monde environnant. Il y a parfois des personnes isolées dotées d'une grande énergie vitale, mais parfois elles sont nombreuses, et alors il y a un jaillissement d'énergie vitale. Ce jaillissement nous a permis de nous débarrasser du joug tataro-mongol, ou de nous rendre en Sibérie et de l'habiter, et même d'aller jusqu'en Amérique du Nord²... Mais à présent nous n'avons pas de volonté, nous sommes sans force.

– Allez, pas complètement, contesta maman.

– Je peux finir de dire ce que j'ai à dire, et tu donneras ton opinion après?

– Mais je ne veux pas que nos enfants pensent que nous sommes une masse inerte.

– Et alors? Il y a eu de telles guerres au xx^e siècle, sans compter les répressions, les purges. On a éliminé presque toutes les personnes actives, éprises de liberté. Et les gènes se transmettent par hérédité. Les héros donnent généralement naissance à des héros, et les lâches – à des lâches. Par exemple, Oudaltsov, il n'est pas arrivé de nulle part: son grand-père, ou son arrière-grand-père, je ne sais plus, était un révolutionnaire célèbre. Et lui aussi... Mais ce que je voulais dire, c'est... Attends.

Papa vida rapidement son verre.

– Je... je voulais dire que chaque peuple passe par des périodes de décadence et des périodes d'essor. Le peuple

1. La théorie de l'énergie vitale (ou «passionarité») des groupes ethniques est une théorie pseudo-scientifique de Lev Goumilev, très à la mode en Russie dans les années 1990, qui évoque l'essor et la décadence de certains peuples.

2. L'Alaska a été russe de 1784 à 1867. Voir aussi Fort Ross en Californie.

russe, malheureusement, vit une période de décadence. Il y a eu quelques sursauts à la fin des années 1980, au début des années 1990, mais c'est complètement retombé... Et, en cela, nous suivons les peuples européens. Les Français, les Allemands, les Anglais sont en pleine décadence... Et nous aussi... Je me souviens très bien d'un moment. C'était en 1988 ou 1989... À Kyzyl... On avait réussi, je ne sais plus trop comment, à acheter avec des copains deux bouteilles de porto¹ et on était allés au stade « Cinq ans de la Touva soviétique ». On est montés tout en haut des tribunes et on s'est mis à boire. En bas, il y avait des gars touvas qui couraient sur les pistes. Ils couraient tout seuls, sans entraîneur... Et je me souviens que j'ai pensé: « Nous, on se pinte, et eux ils s'entraînent. » Quelques années plus tard, ils nous ont montré. Les Russes, qui étaient majoritaires à Kyzyl, largement majoritaires, ont fui de l'autre côté des monts Saïan. Ceux qui étaient arrivés récemment et ceux qui étaient là depuis des générations, depuis le XIX^e siècle... Et personne n'a résisté... Il n'en est plus resté que quelques centaines: ce sont pour la plupart des flics, ou des agents du FSB, ou encore des poivrots finis...

Papa se tut, remplit tristement son verre... Nastia aussi était triste, mais sans qu'on puisse déterminer si elle comprenait le sens de la conversation, ou si elle était triste simplement parce que papa l'était aussi.

– Ce n'est pas tout à fait vrai qu'il ne reste que ceux-ci, dit lentement maman. Mais on n'en est pas loin.

– Mais ces périodes, elles passent? demanda Dacha avec espoir.

– Parfois elles passent, et parfois non.

– Et si elles ne passent pas?

– Dans ce cas, le peuple disparaît. Comme ont disparu les Petchenègues, les Scythes, les Coumans, les Romains... Il n'y a pas si longtemps, les Prussiens ont disparu. Je ne dis pas les Allemands, mais bien les Prussiens. C'était un peuple important, mais d'autres peuples plus forts l'ont acculé de tous les côtés, et il a disparu. Les derniers sont morts au XVIII^e siècle, achevés par

1. Le porto russe était un vin bon marché de très mauvaise qualité – mais très difficile à trouver à la fin des années 1980, comme tout autre alcool, Gorbatchev ayant instauré une « prohibition partielle ».

la famine et les épidémies. Leur langue a disparu... Si un peuple ne reçoit pas à temps une impulsion qui le pousse à réagir, il disparaît, se fond dans d'autres peuples. De façon générale, ce n'est pas si terrible que ça: les plus forts gagnent, mais on n'a jamais envie, on serait bien malheureux de faire partie des faibles.

– Oh, Roman, tu m'as gâché toute ma bonne humeur, dit maman d'un ton tragique. J'étais si heureuse quand nous sommes rentrés, et maintenant j'ai envie de pleurer.

– Bon, ça va, ne vous en faites pas. Je suis sûr que nous nous en sortirons. Il y a eu des époques plus terribles, mais... mais, malheureusement, je ne crois pas qu'il y en ait eu de plus pernicieuse. Tout se fait en douce... Il faut secouer les gens, leur taper sur le crâne pour qu'ils se réveillent. «Ne dors pas, tu vas geler», comme on disait dans un film.

Skype se mit à sonner dans la chambre à coucher.

– Ça doit être Olga, dit maman d'un ton un peu dépité.

Elle but rapidement son vin et se leva.

La sœur cadette de maman, Ira, vivait à Kyzyl, mais son aînée, Olia, habitait en Belgique. Elle y vivait depuis longtemps, depuis le début des années 1990. Elle s'était mariée, et était partie là-bas. Sa fille, Zoé (les Russes, bien sûr, l'appelaient Zoïa), avait trois ans de plus que Dacha; Dacha ne l'avait vue que deux fois, quand elle était venue avec tante Olia à Moscou, mais elle lui parlait de temps en temps par Skype.

Il y avait des périodes où tante Olia appelait presque chaque jour. Au début, avec maman, elles échangeaient les bonnes nouvelles, puis elles commençaient à se plaindre de leurs problèmes respectifs, et souvent ces plaintes se terminaient par des disputes, après lesquelles Skype restait muet pendant environ deux semaines.

– Là, admire, dit maman en amenant l'ordinateur et tournant l'écran vers la table.

Sur l'écran, on voyait tante Olia, souriante, dans une belle robe, maquillée – avant d'appeler, elle se faisait toujours belle, comme si elle allait sortir.

– Coucou! (Sa voix semblait sortir d'un bocal.) Vous fêtez de nouveau?

– Coucou.

– Salut, tatie Olia!

– Et que fêtez-vous? Toujours Nouvel An?

– Aujourd’hui, dit maman en s’asseyant et en tournant l’écran vers elle, aujourd’hui, ils ont enfin libéré Sergueï Oudaltsov, tu imagines?

– Qui, votre extrémiste?

– Pourquoi extrémiste?

L’élan de maman retomba encore une fois.

– C’est ce qu’on dit de lui. Et toi-même, tu m’as...

– Je n’ai jamais dit qu’il était extrémiste. Simplement, il lutte activement. Et depuis plus d’un mois il était en prison pour rien... Bientôt, on ne pourra même plus sortir de chez soi. Il est sorti dans la rue, comme on dit, pour protester contre le régime.

– Oui, approuva tante Olia, on serre la vis énergiquement, chez vous.

– Olia, tu ne veux pas boire avec nous? proposa papa. Tu te souviens comme nous avons bu par Skype?

Tante Olia pouffa:

– Oh, ne me le rappelle pas! J’étais si mal après... J’ai descendu une demi-bouteille de whisky sans m’en apercevoir... Quand Reik est rentré, je ne pouvais plus articuler deux mots... Oh, qu’est-ce que je dis en présence des filles!... Dacha, Nastia, n’écoutez pas votre tante!

– Très bien, on n’écoute pas! répondit aussitôt Nastia.

La voix de tante Olia redevint sérieuse pour s’adresser à maman:

– Dis, tu aurais dix minutes pour moi? Pour une discussion confidentielle... Excusez-moi si j’interromps votre repas de fête...

Elle allait sans doute se plaindre de son mari Reik. Ou se plaindre qu’elle s’ennuyait là-bas, se sentait seule...

Quand maman sortit, Nastia se leva à son tour de table. Elle dit qu’elle avait assez mangé et qu’elle allait jouer.

Papa la prévint:

– Dix minutes, et tu vas te coucher. Il est déjà plus de dix heures.

Il alla à sa loggia, coupa le son de la radio, mais augmenta celui de son ordinateur.

« Mes amis, la dernière étape promet d’être passionnante! disait le commentateur d’une voix hachée par l’émotion. Olga Viloukhina contre Magdalena Neuner!... »

– Qui gagne? demanda Dacha.
– Les nôtres et les Allemandes sont côte à côte. Mais Neuner est très rapide... Aide-moi à débarrasser la table.

Elle l'aida. Elle avait sommeil. Au fond, elle n'avait rien fait de la journée – on ne pouvait tout de même pas dire que cuire des patates était un travail difficile – mais elle se sentait épuisée, vidée. Non, plus exactement: écrasée par la fatigue. Elle était fatiguée des pensées, des chiffres, des informations ingurgitées dans la journée. À quoi cela lui servait-il? Elle aurait voulu quelque chose de léger, de joyeux, et voilà...

Elle se coucha sur son lit, sur le couvre-lit. De la chambre à coucher des parents lui parvenait la voix de maman:

– ... Et chez vous? Cet imbécile à Liège, qui lance des grenades, récemment à Anvers un type a abattu trois personnes dans la rue, et on n'ose pas traverser certains quartiers la nuit... Quant à Breivik...

– Breivik, ce n'est pas chez nous, mais en Norvège.

– Quelle différence! C'est l'Europe...

– Mais ça ne va pas aussi mal qu'en Russie...

– Ça va, Olia, je suis fatiguée et je n'ai pas envie de rabâcher une centième fois ces thèmes... À quoi bon?

Il y eut une pause; on pouvait penser que maman allait parler d'autre chose ou dire au revoir, mais elle continua elle-même sur le même sujet:

– En plus, j'ai vécu en Allemagne, j'ai voyagé dans presque toute l'Europe... Il y a cinq ans, je suis allée à Paris avec Roman.

« Et avec moi », ajouta Dacha dans sa tête: papa était allé à un salon du livre, et elles l'avaient accompagné, à leurs frais bien sûr, mais ils habitaient ensemble.

– J'ai pu voir tous les avantages et les inconvénients. Il y a beaucoup plus d'inconvénients. Au fond, l'Europe n'existe déjà plus. C'est le monde arabe. Alors, inutile de me donner l'Europe en exemple.

– Mais tout de même, refusait de céder tante Olia, ici, il y a des lois, une base civilisée. Ici, il n'arrivera jamais ce qui se passe en Russie. Quand on regarde la télé...

– Évidemment, quand on regarde la télé! Chez vous, on croit toujours que des ours se promènent dans Moscou...

Bon, il fallait faire sa toilette, se laver les dents et: dormir... Le bas de son ventre était comme noué. Est-ce que c'étaient encore ses règles... Oui, elles devaient arriver bientôt... Elle allait encore avoir droit à trois-quatre jours de cauchemar: la douleur, le sang... Et ça allait continuer pendant de longues années, des décennies même, chaque mois. Sauf quand elle serait enceinte ou allaiterait... Il fallait trouver les serviettes hygiéniques... Elle se leva avec effort, se traîna jusqu'à la salle de bains.

Un cri retentit dans la loggia de papa:

«Magdalena Neuner a manqué quatre cibles! C'est le K.O. pour l'équipe d'Allemagne! Oui... Quant à Viloukhina, elle doit distancer Tora Berger... La sportive russe a treize secondes d'avance. Treize secondes!»

Debout devant le miroir, Dacha s'imaginait à la place de Viloukhina. Essoufflée, faiblissante, elle fonçait sur la piste de ski, vers la victoire. Une poussée, sa jambe droite avançait, une autre, la gauche... Elle courait non seulement vers sa propre victoire, mais vers celle de son équipe. C'était une course de relais... Et, dans ces compétitions, elle ne luttait jamais seulement pour elle-même, mais pour son pays. Pour la Russie. «À la Russie!» comme aimait crier Nastia, qui ne comprenait sans doute pas vraiment ce que ça signifiait... Mais qu'est-ce que ça signifiait? Hum, peut-être qu'au fond ça ne voulait rien dire du tout. Peut-être que si on creusait un peu, on découvrirait qu'ils ne concouraient plus ou pas du tout pour la Russie, mais pour la gloire, pour les récompenses... Il y a quelques années, Dacha aimait beaucoup le footballeur Archavine. Surtout quand il avait si bien joué pendant le championnat d'Europe. Mais après, quand Archavine avait parlé plusieurs fois d'argent, avait poussé désespérément pour son transfert en Angleterre, son amour pour lui s'était éteint, avait même été remplacé par des sentiments opposés. Maintenant, ses joues roses, son rire lui inspiraient presque de la haine...

Elle se lava, frotta la brosse contre ses dents, se rinça la bouche. S'essuya avec le linge. Il faudrait le mettre dans la machine à laver: il n'était déjà plus propre.

La loggia de papa était en liesse. La voix de papa couvrait celle du commentateur. Un vrai duo:

– Ça, c'est un cadeau!... Bravo!... Une merveilleuse course, chers amis!... On les a eus!... Bravo, les filles!...

Dacha aurait voulu y ajouter ses bravos. Elle se retint. C'était déjà assez évident. Et c'était bien.

Nastia était assise dans son lit, dans l'obscurité. Elle demanda avec inquiétude :

- Pourquoi est-ce que papa crie ?
- Il est content.
- Pourquoi ?
- Notre équipe a gagné au biathlon.
- Hourra! Et fort ?
- Comment ça, fort ?
- Avec le drapeau ?
- Je ne sais pas... je n'ai pas vu.

Eh bien, elle savait déjà comment on pouvait gagner « fort », ou moins fort... Oui, parfois les biathlètes finissaient avec le drapeau, c'était considéré comme particulièrement prestigieux.

– Dors, dit-elle à sa sœur. Demain, on fera du piano.

Et elle ajouta :

– Fort.

Elle venait de se coucher, de remonter son drap, quand maman se mit à crier :

– Aaaaah, je suis aux nouvelles! Venez voir!

Elle riait, d'un rire à la fois gêné et fier.

Elles accoururent, entourant l'ordinateur. Sur l'écran, il y avait un mouvement indistinct sur fond sombre, des applaudissements.

– Attendez (maman appuya sur « stop »), je vais mettre au début.

L'ordinateur ne se pressait pas de répéter la vidéo, et maman se mit à appuyer sur « play » encore et encore.

– Ne fais pas ça, dit Dacha. Sinon il va se bloquer. Et on devra attendre toute la nuit...

La vidéo démarra enfin.

« Ce soir, à 20 heures exactement, commença le présentateur, s'achevait la peine de détention administrative du célèbre opposant Sergueï Oudaltsov. Le leader du mouvement Avant-garde de la jeunesse rouge et coordinateur du Front de gauche et du Conseil des groupes d'initiative de Moscou a passé sa dernière

journée à l'hôpital. Il avait été hospitalisé après sa grève de la soif, commencée dans sa cellule isolée... »

– Là, là, c'est moi!

Effectivement, maman apparut au premier plan : elle tendait un bouquet de fleurs à un type maigre, au crâne rasé.

– Hourra! Maman! s'écria Nastia en battant des mains.
Ru-ssie!

Papa se mit à chanter:

– Super, tu es à la télé! Allez, on peut te regarder¹!

– Qu'est-ce qu'il y a de mal à ça? dit maman en fronçant les sourcils. D'autant plus que c'est toujours bon pour la contestation, quand on offre des fleurs à l'un de ses leaders. Surtout dans ces circonstances: on a fait exprès de le libérer là, pour qu'il n'y ait personne à sa sortie... Bon, les filles, au lit. Désolée pour tout ce chahut.

1. Générique de la version russe de *Star Academy*, la *Fabrique des stars*.

VENDREDI 20 JANVIER 2012

Après les vacances, la vie à l'école n'arrivait pas à reprendre son cours normal. Les élèves, et aussi, semblait-il, les enseignants, étaient plus préoccupés par toutes sortes de questions politiques que par les cours. Les enseignants, sans que l'on puisse comprendre s'ils avaient reçu des instructions ou si cela venait d'eux, demandaient régulièrement aux élèves de ne pas participer aux rassemblements qui, petits ou grands, avaient lieu presque chaque jour à Moscou. Les élèves passaient leurs récréations à polémiquer pour savoir si Poutine était bon ou mauvais, si Navalny était un agent à la solde des Américains ou non, et ce genre de choses.

Le 20 janvier, la journée d'école de Dacha fut marquée par deux événements. Premièrement, avant même la petite gymnastique du matin, Ossinski leur montra sur son iPad le clip d'un chanteur qui n'était visiblement pas russe. Il chantait d'une voix faible, un peu chevrotante¹.

Souvenons-nous ensemble de ces années
Quand il n'était pas là: que des ennuis
Le pays en crise, le peuple souffrait
Et à ce moment Dieu nous l'a envoyé.

1. Voici le lien vers le clip : www.youtube.com/watch?v=aopN-8eK4KI. Ce chanteur tadjik n'avait jamais rien chanté d'autre avant.

Avez-vous remarqué quand il est arrivé au pouvoir?
Au début du siècle et du millénaire.
Il est l'envoyé de Dieu, il nous donnera beaucoup,
Depuis son arrivée ça va mieux partout.

Quelle bonne stratégie, avez-vous remarqué?
Le pays n'a plus du tout de dettes.
Il nous l'a prouvé quand il était président,
Il tient ses promesses, jamais il ne ment.

VVP¹ a sauvé le pays,
VVP, il nous protège,
VVP a relevé la Russie,
Et continue de la développer.

– Comme il se fout de VVP! rigola Pacha Sergueïev. Tu as trouvé ça où, sur YouTube?

– Il se fout pas du tout de Poutine! (Ossinski était stupéfait.)
C'est une vraie chanson, sincère.

– Mais non, écoute, bon sang. Il se fout de lui!
On entendit à ce moment sur l'iPad:

Il travailla comme agent année après année,
C'est un grand sportif, un homme du peuple,
Si on compare, il n'y en a pas de meilleur dans le pays,
Il a pris toutes les responsabilités sur lui.

Près de la moitié de la classe était effondrée de rire, tandis que les autres écoutaient avec attention, semblant intégrer ces phrases maladroites, mais compréhensibles.

– Ce qu'il dit est parfaitement juste, déclara Ossinski.
– Pour commencer, c'est de la pop, dit Nikita, et de la pop de bas étage.

– De la musique de supermarché tadjik...

– Et alors? N'empêche qu'il a raison...

– Cette chanson, c'est n'importe quoi, intervint Liza, toujours première de la classe, et qui jouissait d'une grande autorité

1. Initiales de Vladimir Vladimirovitch Poutine (qui signifient PIB en russe).

parmi les élèves. Mais, à part Poutine, personne ne pourrait être président aujourd'hui.

Nikita grimâça :

- Et pourquoi ça ?
- Tu verrais qui ? Jirinovski ?
- Jirinovski est un clown et une enflure.
- Les autres ne valent pas mieux. Ils sont soit des clowns, soit de faux candidats, comme Prokhorov.
- Non. (Ossinski hochâ la tête de droite à gauche.) Nikita a son leader. Comment s'appelle-t-il ? Le pingouin barbu...
- Mironov, souffla Liza.
- Mironov n'est pas non plus une option, reconnut tristement Nikita.

Le haut-parleur au-dessus de la porte fit entendre la chansonnette qui appelait à la gymnastique :

Le soleil aime – sauter dans le ciel
Voleter de – nuage en nuage...

Ce jour-là, elle sembla à tous les élèves particulièrement infantile et stupide. Ils ne pensèrent même pas à faire les exercices, continuant à se disputer sur les candidats à la présidence. « Alexeï Navalny... Ilia Ponomarev est sur la liste... Poutine... »

Mais la prof entra dans la classe, et chacun regagna sa place.

Entre les cours, la conversation n'arrêtait pas de retomber sur la chanson de l'homme à la voix bêlante. Dacha entendait résonner dans ses oreilles, contre son gré, encore et encore : « VVP a – sauvé le pays, VVP – il nous protège... » Oui, c'était de la pop, mais ça marchait...

Le deuxième événement marquant commença ainsi.

Après le premier cours, Polina, qui était assise à côté de Nikita, s'approcha de Dacha et lui annonça :

- Imagine-toi que Nik t'avait écrit un message, il voulait te le passer, mais il ne l'a pas fait. Et après, il l'a mangé.
- Il a mangé une feuille de papier ?

Dacha fronça les sourcils. Elle se dit que Polina essayait peut-être de la faire marcher, mais en principe c'était une fille sérieuse, qui ne savait pas faire de blagues.

- Et comment sais-tu qu'il m'écrivait à moi ?

– Il n’y a qu’une Dacha dans la classe. Et le premier mot était «Dacha». Je l’ai vu par hasard.

Dacha resta un moment debout sans bouger, puis haussa les épaules :

– Et alors!...

En réalité, ça ne lui était évidemment pas égal. Encore aujourd’hui elle se souvenait avec honte de l’épisode de l’écharpe. D’autant plus qu’elle avait remarqué que Nikita jetait souvent des regards vers elle. C’était à la fois agréable et énervant, et parfois ça la mettait même en colère. Parce que de tels regards devaient amener quelque chose, des paroles, une invitation à se balader ensemble, à aller au cinéma – il y avait un Cinemax tout près –, au McDo... Mais depuis quelques mois, tout se limitait à ces regards.

Cela dit, que pouvait-il lui dire de particulier, où pouvait-il l’inviter? Ils n’étaient jamais seuls, et après les cours Dacha courait toujours à sa leçon de musique, Nikita à son entraînement de volley. Il avait récemment gagné une coupe avec son équipe...

Ce jour-là, Dacha n’avait pas la musique, mais elle devait tout de même se dépêcher : maman attendait des invités. Mercredi, elle avait eu son anniversaire, ils l’avaient fêté en famille, mais aujourd’hui elle avait réuni ses amis. Il fallait l’aider à préparer le repas, à ranger l’appartement.

Le métro le plus proche était Maïakovski, mais Dacha marchait généralement jusqu’à la station Pouchkine.

Là, sur ce chemin de quelques centaines de mètres, on pouvait sentir Moscou.

Bien sûr, la plupart des gens marchaient ou filaient la tête basse, empruntant machinalement un trajet familier qu’ils ne remarquaient plus depuis longtemps, se dépêchant d’aller d’un point A à un point B; mais il se trouvait des personnes qui, même par ce temps glacé, sur ce trottoir rendu boueux par le dégivrant chimique, parvenaient à regarder autour d’elles avec joie et intérêt. À regarder ces bâtiments austères et solides de pierre brune et grise, ce palais rouge qui mettait une tache de couleur dans cette austérité, et qui abritait un musée (il faudrait regarder quel musée, y aller); certains passants entraient dans le restaurant «Canard Laqué», la pizzeria «Mi Piace», le

café «Pyramide», et on lisait sur leur visage l'anticipation d'un moment agréable... Là, on avait récemment construit encore un hôtel, et accroché à ses murs des copies qui étaient presque comme de vrais tableaux, dans des cadres dorés... Déjà, elle arrivait à la place Pouchkine, au monument. Plus loin, en bas de la Tverskaïa, on devinait les tours du Kremlin, qu'on voyait nettement par temps clair...

Moscou. C'était sa ville natale. Et elle était reconnaissante à ses parents d'être née ici, d'être une Moscovite. Peut-être que ç'aurait été encore mieux de naître à Saint-Pétersbourg, ou quelque part au bord d'une mer du Sud, ou à Londres, à Hollywood. Mais beaucoup, beaucoup de gens avaient moins de chance qu'elle. Comme Alina, qui passait son temps à maudire son Sapojok, à pleurer, à souffrir, à écrire des lettres désespérées, d'interminables plaintes. Dacha avait aussi des raisons de se plaindre, mais, tout de même, ça n'avait rien à voir. C'était une chose de vivre à Moscou – une ville difficile, immense, dangereuse, mais avec des tas de possibilités – et une autre de pourrir dans un minuscule coin de province, trois rues et deux feux de signalisation, et aucun espoir réel de pouvoir en sortir. Des confins de la civilisation, continuellement rongés par la sauvagerie et les ténèbres.

Oui, Moscou était énorme, compliquée et dangereuse. Dacha ne la connaissait presque pas. Sur une carte détaillée, elle ne trouverait sans doute pas dix points où elle était allée. Et même pas parce qu'elle n'allait nulle part: elle se déplaçait, mais généralement accompagnée de maman. Et même si son attention, sa façon de la protéger tout le temps l'ennuyait, même si elle essayait de s'en libérer, se rebellait parfois, elle comprenait au fond d'elle que cette protection était indispensable. Le danger était vraiment partout. Il la guettait dans les lieux bondés, dans les cours, dans le métro. Elle avait l'impression qu'il suffisait de faire quelque chose qui attirerait l'attention, pour qu'on l'entoure, la harcèle, la bouscule, l'enlève.

Un jour, sur le chemin de l'école de musique, maman et elle étaient entrées dans un magasin, pour acheter de l'eau. C'était un de ces magasins toujours vides, silencieux, comme il y en avait beaucoup dans le centre. On ne comprenait pas qui venait y acheter du pain, du saucisson, de la viande crue...

On pouvait seulement imaginer que des gens passaient parfois pour acheter de l'eau ou des cigarettes... Elles avaient pris leur bouteille et payé à la caisse, quand elles avaient entendu un bruit de bouteille brisée vers l'étagère des boissons.

La caissière, qui un instant plus tôt semblait en pleine léthargie, avait poussé un « oh » joyeux, un gardien en uniforme noir était apparu, le visage animé. Comme s'il se disait: « Enfin, on peut bouger un peu, agir... » C'était une femme, jeune, bien habillée, qui avait heurté une bouteille, et celle-ci était tombée. « Il faut la payer, la pressa le gardien. – Mais je n'ai pas fait exprès! » La femme pleurait presque. « Pourquoi le passage est-il si étroit? – Ça veut dire que vous refusez de payer? dit le gardien en fronçant les sourcils. – Bien sûr! – Evgueni, appelle la police! » avait soudain crié la caissière, comme si on avait attaqué sa caisse.

On sentait que maman avait très envie de défendre la femme. « Allons-y, maman, avait dit Dacha en l'entraînant à l'extérieur. Nous sommes déjà en retard. »

Elle repensait souvent à cet incident, s'imaginait qu'elle se retrouvait à la place de cette femme. Qu'elle faisait tomber sans le faire exprès une bouteille de vin à 2 000 roubles. Ou même à 300. Et que faire ensuite?... Ce n'était même pas une question d'argent, mais... ce serait terrible de se retrouver seule dans une telle situation...

Et puis aussi... On pouvait considérer ça comme une sorte de complot, ou une campagne d'information, mais il y avait des centaines de sujets à la télé, sur Internet, sur les pédophiles ou autres pervers – ça devait être vrai. Ce n'étaient pas des histoires. Maman lui interdisait de regarder ça, mais elle y repensait elle-même de temps en temps, était horrifiée, recommandait à sa fille d'être prudente. « Ne suis jamais personne. Surtout ne t'approche pas des voitures. On pourrait t'enlever – et adieu! Reste toujours au milieu des gens, ne traîne pas vers les porches d'immeuble! »

Si seulement elle pouvait avoir déjà seize ans. Ou mieux, dix-huit. Mais c'était effrayant aussi de se retrouver adulte. Qu'est-ce qu'il y aurait, qu'est-ce qu'il y aurait donc après l'école? Tout le monde affirmait que c'était maintenant qu'elle construisait son avenir, elle le comprenait théoriquement, mais dans la vie, comment faire... Penser chaque jour

à l'avenir, faire des plans, vivre pour ça maintenant, à treize-quatorze ans, c'était difficile...

Ce n'est pas ça qu'elle voulait, mais autre chose. Mais il ne semblait pas y avoir autre chose. Elle n'avait pas l'impression d'avoir justement cet âge, que c'était aussi la vie, une période de la vie, la toute fin de l'enfance ou le tout début de l'adolescence. Bien sûr, elle connaissait déjà l'existence de beaucoup d'horreurs, d'atrocités, elle comprenait qu'une solide chaîne de problèmes et de désagréments l'attendait, mais elle aurait voulu tout de même des allusions à quelque chose de merveilleux, de délicieux, d'inhabituel. Et quand environ dix jours après Nouvel An, sur l'insistance de Nastia, le père Noël était enfin venu (Dacha savait que c'était un acteur, ami de papa et maman), elle s'était sincèrement réjouie, et avait volontiers mené la ronde avec Nastia déguisée en Blanche-Neige et ses parents, elle avait récité un poème qui lui était soudain revenu en mémoire, sur les boules de Noël... Puis, un sourire jusqu'aux oreilles, elle avait reçu son cadeau, une clé USB en forme de clé de *sol*, même si, quelques jours avant, elle l'avait achetée elle-même avec maman dans le magasin « Vent Blanc » sur la ceinture des Jardins.

Oui, elle aurait voulu sentir qu'il n'y avait pas que la vie désespérément réelle, mais comment et où chercher ce quelque chose d'autre, et comment le garder en soi ? C'était sans doute pour ça que les gens buvaient de l'alcool, se droguaient : pour ne pas rester tout le temps dans la réalité...

Sur les marches de la station du métro, un jeune homme en chapka framboise distribuait des prospectus. De la publicité, sans doute... Dacha prenait le plus souvent ce qu'on lui tendait, pas parce que ça pouvait être intéressant, mais pour que ces gens qui distribuaient les prospectus puissent s'en débarrasser plus vite. Elle se souvenait que papa lui avait raconté comment, encore étudiant, dans les années 1990, il avait travaillé comme distributeur de publicité. Debout dans le froid, après les cours, il tendait des réclames, et les gens passaient sans s'arrêter, sans faire attention à lui. Et il était si triste, dans sa tête il se fâchait contre ces gens, leur demandait de le regarder, essayait de les hypnotiser : « Prenez mes feuilles et jetez-les dans la poubelle qui est à trois pas d'ici... »

Dacha prit le papier, l'enfonça dans la grande poche de sa veste. Elle passa le tourniquet. Sur l'escalator, elle sortit la feuille pour la regarder. Ce n'était pas une publicité, mais un tract. « Qui est qui: le vrai visage de l'opposition ». Avec des textes sur Nemtsov, Ryjkov, Oudaltsov...

« Navalny a obtenu le statut d'avocat sur la base de documents falsifiés, et n'a presque jamais travaillé comme tel. Il a commencé sa carrière comme assistant d'un gouverneur de droite hostile au peuple: Nikita Belykh. Navalny a étudié à l'université de Yale aux États-Unis dans le cadre du programme "leaders du monde entier" et a reçu une bourse américaine pour "lutter contre la corruption en Russie".

« Evguenia Tchirikova, "défenseur de la forêt de Khimki", a rencontré en mars 2011 le vice-président des États-Unis Joseph Biden, qui lui a remis une "médaille du courage". Pouvez-vous vous imaginer Poutine remettant une médaille du courage à un quelconque Matthew Johnson, défenseur d'une forêt californienne?

« Toutes les actions de Sergueï Oudaltsov sont dirigées vers un seul but: provoquer des émeutes. De préférence avec effusion de sang. Ce qui, selon Oudaltsov, conduira à la révolution et au retour d'un socialisme stalinien. »

Encore cette politique. Toujours la politique! Chacun disait du mal des autres, tout le monde était l'ennemi de tout le monde. Ils se traînaient dans la boue, etc. Et comment vivre normalement après ça, construire quelque chose? Papa avait raison de le dire, mais il ne faisait pas mieux... Il ne pouvait pas rejoindre un groupe, parce qu'il voyait avant tout les défauts de chacun. Et c'était partout comme ça, chez tout le monde.

Dacha froissa le feuillet, pensa le jeter entre les deux escalators pour que la boule de papier glisse en bas en rebondissant, heurtant les lampes. C'est ce que beaucoup de gens faisaient avec les papiers inutiles de ce genre, avec les tickets de métro usés, les pièces de monnaie... Non, il ne fallait pas. Elle aurait honte de jeter des déchets par terre. Elle remit le feuillet dans sa poche: elle s'en débarrasserait dans la poubelle la plus proche.

Sur le quai et dans la rame, comme toujours, surtout depuis deux ans, elle sentait monter son inquiétude. Et cette fois-ci,

ce n'était pas à cause de maman qui se tourmentait toujours, attendant le pire. Non, ce qui l'empêchait de se sentir tranquille et sûre d'elle, c'était la sensation horrible qui était apparue et ne l'avait plus quittée le jour où il y avait eu un attentat dans le métro. Environ deux ans plus tôt¹.

Maman et elle avaient pris le métro pour une raison dont elle ne se souvenait plus, mais pas pour aller à l'école, et, arrivées à une station du centre, elles avaient entendu des gens dire qu'une bombe avait explosé. C'était le matin, il y avait beaucoup de monde, un flux serré de gens avançait sur l'escalier du sous-sol, sur le quai, entrant dans les rames qui s'arrêtaient. Une voix amplifiée et déformée par le mégaphone répétait la même phrase presque sans discontinuer : « La circulation des trains sur la ligne Sokolnitcheskaïa est momentanément interrompue. Utilisez d'autres lignes, ou les transports en surface. »

La foule bruissait de rumeurs sur les bombes, sur les victimes, mais ça n'empêchait personne d'avancer : les gens se dépêchaient d'aller au travail, ils avaient la mine sombre, mais semble-t-il pas tant par compassion pour les morts et les blessés ; ils étaient surtout contrariés qu'il y ait des problèmes dans le métro, de ne pas pouvoir prendre leur ligne habituelle... Et soudain, comme une onde noire, la rumeur d'un deuxième attentat parcourut la foule, et les flux de passagers commencèrent à buter les uns contre les autres, à se rejoindre, à se mélanger. Certaines personnes faisaient demi-tour, gagnaient l'escalator le plus proche pour sortir, des gens se mirent à courir, d'autres, pris de panique, tournaient en rond... Elles eurent l'impression qu'une vraie bousculade allait commencer, quelque chose de grave, avec des gens piétinés, jetés à terre...

Maman avait pressé Dacha contre le mur, la protégeant de son corps, ne sachant pas comment se comporter. Elles n'étaient pas loin de leur destination, elles devaient encore parcourir deux-trois stations, mais fallait-il entrer dans un wagon en un tel moment. Deux attentats... Il pourrait bien y en avoir

1. Le 29 mars 2010, aux heures de pointe du matin, deux femmes se sont fait successivement sauter aux stations Parc de la Culture et Loubianka de la ligne Sokolnitcheskaïa. Ces attentats-suicides, revendiqués par l'organisation terroriste L'Émirat du Caucase, ont fait trente-neuf morts.

un troisième, un quatrième... N'importe quel wagon était dangereux, n'importe qui. N'importe qui, parmi tous les passants...

Cette sensation de menace omniprésente, qui pouvait surgir absolument à n'importe quel moment – brûler, faire des trous avec des morceaux de fer, déchiqueter –, l'attente constante de quelque chose de terrible était encore plus terrible que la chose terrible elle-même.

C'était, disait-on à la télévision, l'effet recherché par les terroristes: semer la terreur, la panique, obliger les gens à se cacher et à avoir peur. À avoir peur de tout, toujours... Autant qu'elle le pouvait, Dacha s'obligeait, surtout dans le métro, à garder son calme, à croire à la solidité des murs et à la fiabilité des trains, à croire que les gens autour d'elle n'étaient pas des meurtriers, mais, sans doute justement parce qu'elle essayait de s'en convaincre, son inquiétude ne faisait qu'augmenter. Dans sa tête apparaissaient comme des flashes, puis des images de gens calcinés, sanguinolents, déchiquetés grandissaient, semblant prendre place devant ses yeux...

Les parents se fâchaient souvent, disaient que les médias se taisaient sur des choses importantes, ne donnaient pas d'informations précises et complètes, mais parfois ils regrettaient l'époque où ils n'étaient pas soumis à ce tourbillon d'annonces de meurtres, catastrophes, attentats presque quotidiens dans le monde entier. «À l'époque, on les signalait aussi, mais discrètement – en petites lettres tout en bas. Maintenant, on le crie sur les toits: une bombe a éclaté! Un immeuble s'est effondré! Le monde est rempli d'assassins! De cannibales!»

On était en début d'après-midi, il n'y avait pas grand monde, et même des sièges libres.

Dacha s'installa entre une femme d'un certain âge et un vieillard – un voisinage sans danger –, posa son sac sur ses genoux, enfonça ses écouteurs dans ses oreilles et alluma son baladeur. Elle ferma les yeux. Ici, elle pouvait, sans doute, sommeiller. Enfin, pas vraiment sommeiller, mais osciller entre veille et sommeil. C'était un état intéressant. Et ces quinze-vingt minutes de demi-sommeil étaient souvent suffisantes pour reprendre des forces, se reposer, et même quand elle sortait du wagon à la station Kolomenskaïa tout amollie, désirant seulement s'écrouler le plus vite possible sur son lit, Dacha était

déjà quelques pas plus loin prête à entreprendre de nouvelles choses, à continuer à vivre.

Aujourd'hui, la deuxième partie de la journée promettait d'être longue et difficile, même si c'était pour fêter...

À peine sortie de l'ascenseur, elle sentit des odeurs appétissantes. Du mouton en train de cuire, du gâteau... Maman était en pleins préparatifs.

– Oh, salut! dit-elle en voyant entrer Dacha. Change-toi, mange un peu, et viens m'aider. Nous n'en pouvons plus, papa et moi.

Papa était en train de peler les pommes de terre, maman courait entre la table jonchée de provisions et d'assiettes et la cuisinière.

Dacha aimait avoir des invités et être invitée chez les autres, même si ça n'arrivait pas souvent. Récemment, elle avait plusieurs fois entendu des gens qu'ils invitaient à une fête répondre: « Chez vous? Nous fêtons toujours dans un café. » Oui, chez beaucoup de gens, visiblement, on n'allait pas les uns chez les autres, on se rencontrait sur un territoire neutre. Étonnamment, plus la famille était aisée, moins ils invitaient chez eux, préférant réserver des tables, voire des salles entières dans un café, une pizzeria, un bar à sushis.

Elle se dépêcha de manger ses deux tartines et se mit à émietter la saucisse pour la salade russe. Papa partit chercher Nastia au jardin d'enfants...

À 19 heures, heure qui avait été fixée pour les invités, tout était prêt. Sur les deux tables, à la cuisine, disposées en ligne, il y avait déjà les salades. Quatre salades différentes, plus une assiette d'aubergines roulées, des œufs au caviar rouge, des pirojkis. Dans la cocotte à vapeur, il y avait le riz, et le gigot de mouton dans le four.

Les minutes passées à attendre le premier coup de sonnette à la porte furent pénibles. Nastia n'arrêtait pas de s'asseoir à table, et de proposer à Dacha et à ses parents de faire la même chose, sans vouloir comprendre que c'était impoli de commencer à manger avant l'arrivée des invités... Papa allait et venait de la cuisine à sa loggia, ouvrait son cahier avec son nouveau récit, écrivait ou biffait quelque chose. Il n'arrêtait pas de baisser puis d'augmenter le volume de la radio.

– Trouve une bonne chaîne, lui demanda maman, avec une musique énergique. Ou mieux : mets ton disque de punk étranger.

Papa mit le disque. Une mélodie bruyante, mais qui avait aussi une certaine douceur, envahit la cuisine. Un bruissement de guitares, des percussions et des cymbales. Puis – une voix : «Anarchie ! Anarchie !»

– Zut ! (Maman commençait à perdre patience.) Il est déjà 19 h 15.

– Tout le monde travaille, répondit papa. Il fallait faire ça samedi...

– Personne ne serait venu samedi. D'autant plus que Macha et son mari partent à la datcha, et que Lena s'en va...

À 19 h 30, les invités arrivèrent enfin. D'abord tonton Siova, un poète célèbre, avec sa femme, tante Nika ; tante Macha, une camarade d'université de maman, traductrice, avec son mari, tonton Kolia. Ils offrirent à maman des fleurs et encore autre chose dans des paquets colorés.

Après les salutations et les vœux, après tout le joyeux remue-ménage et les bousculades de l'arrivée, ils s'assirent à table. Ils échangèrent diverses nouvelles personnelles, burent à la santé de maman en lui souhaitant «Joyeux Nanniversaire», puis, bien sûr, ils se mirent à parler des élections à la Douma et de la campagne pour les élections présidentielles ; maman se souvint qu'ils avaient rencontré tonton Siova et tante Nika devant un arrêt de bus, où ils récoltaient des signatures en faveur de la candidature d'Edouard Limonov... Dacha avait entendu dire que c'était un écrivain et un opposant extrême ; à une époque, il avait vécu à Paris, était devenu citoyen français, puis était rentré en Russie pour faire de la politique.

– Vous avez vraiment soutenu ce type ? s'étonna tonton Kolia, un homme grand avec des yeux expressifs, un peu lourds.

– Et alors ? (Maman s'étonna à son tour.) Edouard Veniaminovitch est un héros.

– Ça, c'est comique.

– Qu'est-ce qui n'est pas comique ? Qui n'est pas comique ?

– Iavlinski, ou à la rigueur Prokhorov...

– Ha ha ha !

Maman partit d'un rire démonstratif.

– Bon, les amis, inutile de se disputer, soupira tonton Siova. De toute façon, ils n’ont pas laissé Limonov devenir candidat.

– Ils ont bien fait, à mon avis. Il faut se mettre à l’abri de ce genre de personnes. Le mieux serait de les isoler.

– Mais pourquoi, Kolia?! s’enflamma encore une fois maman.

– Pour ses déclarations, et ses troupes d’assaut... C’est du fascisme!

– J’ai lu le programme de son parti, intervint papa. Il n’a rien de fasciste. Au contraire, il y a beaucoup de bonnes choses. Son drapeau, bien sûr, était provocateur, et parfois son attitude...

– Mais il y a Ryjkov, Nemtsov, Kassianov, Navalny au pire...

– Navalny, peut-être, mais il n’est pas candidat. Ryjkov est à la botte de Nemtsov. Quant à Nemtsov...

Papa réfléchit quelques secondes, puis reprit:

– Je veux bien admettre qu’il a des idées raisonnables, justes...

– Nemtsov est un ennemi! l’interrompit maman.

– Attends, s’il te plaît... Mais souvenez-vous de sa réaction, en 1998, au plus fort de la crise, il avait réagi, quand il a reçu sa destitution: il l’a prise comme une libération. Lui et Kirienko, ils ont empoigné une bouteille de gnôle et ils ont couru chez les mineurs en grève. Comme des écoliers après les cours. Vous vous souvenez?

– Et qu’est-ce qu’il aurait dû faire? demanda tonton Kolia. S’obstiner? Monter une barricade dans son cabinet?

– Si tu veux sauver la Russie, il faut lutter. On s’est débarrassés d’eux, et ils en étaient ravis. Et ce n’étaient pas des secrétaires quelconques: l’un était Premier ministre, et le second – vice-Premier ministre! Kirienko, au moins, se tait, mais celui-ci... Il joue les leaders de l’opposition, bordel!

– Leader des journalistes, corrigea maman. C’est le surnom que lui a donné Serioja Chargounov le 10 décembre. Il déambule, et une vingtaine de journalistes avec des micros et des dictaphones le suivent partout.

Tonton Siova eut un petit rire:

– C’est très juste, en fait: leader des journalistes.

– Et Kassianov, c’est la même chose, continua papa sur sa lancée. Poutine l’a envoyé valser, et il y est allé. Après, il a commencé à s’indigner...

– Les amis, buvons aux enfants de l’héroïne de la soirée, proposa tante Macha. J’ai l’impression que nous avons déjà oublié pourquoi nous nous étions réunis.

– C’est vrai!

– À l’héroïne de la soirée!

– Là, nous buvons à ses magnifiques enfants!

– Au fait, l’aîné n’arrive toujours pas, s’inquiéta maman, trinquant avec les verres à vodka et à vin tendus vers elle. Il avait promis juré d’être là à 19 h 30...

– Il va venir. Il doit être au travail...

– Il travaille la nuit, et il dort le jour.

– Il travaille où?

– Dans un studio: il fait du montage de clips, tout ça...

– Ah, c’est un travail intéressant!

Maman eut un geste de dénégation:

– Oh, pas vraiment... Il rêve de tourner ses propres films, mais c’est...

– J’ai entendu dire que c’était une vraie mafia, dans le cinéma...

– Heureusement qu’il y a la littérature!

– Hum. En littérature aussi, on a notre mafia.

– Allons, elle est plus petite! Il y a moins d’argent en jeu, et la mafia n’est pas aussi cruelle. Alors que dans le cinéma...

Le portable de maman se mit à sonner.

– Allô! Ah, salut, Serioja... Merci, merci!

Elle écouta un moment:

– Tu dois rester avec Vania?... Dommage... Venez ensemble – comme ça, les enfants vont enfin faire connaissance... Bon, d’accord, alors à bientôt.

Elle posa le téléphone sur la table.

– C’était Chargounov. Il ne peut pas venir. Son fils Vania est malade, il doit s’occuper de lui...

– Hum, dit papa avec un petit rire. Et si une révolution commençait?...

– C’était qui, parrain? demanda Nastia en fronçant les sourcils.

– Oui. Tu vois, son garçon est tombé malade...

– Chargounov est le parrain de qui? demanda tonton Siova.

– De Nastia.

– Aaah! Je vois que vous êtes bien liés. Parrain de ta fille...

– Parfois, le fait d’être parrain ne change rien, dit papa d’un air sinistre. Peut-être que nous en arriverons au moment où je devrai lui crier en sanglotant, juste avant de mourir : « Sergueï Alexandrovitch, souviens-toi, tu avais baptisé mon enfant ! »

– Ah, oui ! (Tonton Siova semblait se souvenir de quelque chose.) Et lui, avec son sabre : couic¹ !

– Allons, allons, intervint maman. Tout ira bien. D’autant que Soljenitsyne lui a prédit qu’il serait président de Russie.

Tonton Siova hocha tristement sa tête rasée :

– Ce n’est pas impossible. Mais je ne pense pas que ni toi ni moi ne vivrons jusque-là.

– Pourquoi dis-tu ça ?

– Ce pouvoir va rester en place au moins trente ans. Avec une suite d’héritiers. Après, peut-être que quelque chose changera. Mais j’aurai alors plus de quatre-vingts ans, ou, plus probablement, je ne serai plus rien du tout...

– Vsevolod, l’interrompit tante Nika, ne commence pas à répandre ta déprime ici !

– D’autant plus que ça craque déjà par toutes les coutures, ajouta maman.

Tonton Siova ne voulait pas entendre raison :

– Ça peut craquer encore longtemps. Et un jour, ça peut se briser d’un coup, et couler en cinq minutes. Comme le *Titanic*.

– Ça, ça ressemble à la vérité, approuva tonton Kolia. À mon avis, en ce qui concerne la Russie, tout est clair.

Il le dit sur un ton qui fit courir un frisson d’angoisse dans le dos de Dacha.

– Qu’est-ce qui est si clair pour toi, Kolia ? lui demanda tante Macha avec, semble-t-il, un certain agacement.

– Je ne veux pas en discuter maintenant pour ne pas gâcher l’atmosphère. Peut-être qu’on ferait mieux de boire ?

Papa versa de l’alcool dans les verres.

– Buons, et tu nous raconteras.

– Les filles, vous avez mangé ? demanda maman. Vous pouvez aller jouer. Je vous appellerai pour le gâteau. Ou, si vous voulez, je vous en coupe un morceau...

– Je reste à table.

1. Allusion à une scène du roman *Le Don paisible* de Mikhaïl Cholokhov (qui relate la vie de cosaques pendant la guerre civile).

Dacha avait envie de savoir ce qu'il y avait de clair, concernant la Russie.

– Moi aussi, dit Nastia d'une voix particulièrement grave.

Maman ne chercha pas à l'en dissuader.

Les adultes trinquèrent, s'écrièrent: «Joyeux anniversaire!... Nos vœux les plus sincères!» Ils vidèrent leur verre, prirent une bouchée de nourriture.

– Alors, Nikolai, allez-y, dit maman, prête à l'écouter.

Tonton Kolia fit la grimace:

– Ce n'est pas la peine...

– Allez, allez. C'est une question importante.

– Ruuussiiie, prononça tonton Siova d'un ton traînant, puis il soupira.

Tonton Kolia mâcha sa nourriture, se mordit la lèvre et commença:

– J'aime lire des livres d'histoire, et je voyage beaucoup. Je connais tous les villages de la région de Novgorod, je crois...

– Kolia a un ancien camarade d'études qui vit à Staraïa Roussa, expliqua tante Macha.

– Oui... J'aime beaucoup voyager hors des sentiers battus... C'est vrai que je ne suis jamais allé de l'autre côté de l'Oural, mais je connais plutôt bien le nord et la partie centrale de la Russie...

– Et alors? le pressa maman.

– Et alors... Moui... Je vais le dire ainsi: il n'y a plus de Russie... Je veux dire, plus de gens. Il n'y a plus de vie... Enfin, se reprit tonton Kolia, on ne peut pas dire que tout soit en ruine. Non. On restaure beaucoup d'églises, et ici et là il y a des signes de civilisation, mais il n'y a plus de vie. Et je crois que s'il se passait quelque chose, il n'y aurait personne pour résister.

– Mais, dit tonton Siova, peut-être qu'on a toujours eu cette sensation? Qu'en regardant, on avait l'impression qu'il n'y avait rien, et que dans les moments clés, on se retrouvait face au peuple russe.

– Ça m'étonnerait. Où serait-il? Quand on arrive dans un village, on voit dix-quinze maisons habitables, les cinquante autres sont vides... Les villages près des villes ont encore une existence parce qu'on utilise les maisons le week-end, comme datchas, mais ceux qui sont plus loin... C'est comme les capillaires, les

vaisseaux sanguins dans le corps: tant qu'ils apportent du sang à chaque cellule, l'homme se sent bien, mais si une cellule, deux, mille meurent... C'est ce qui se passe avec la Russie, avec son peuple. Il disparaît, meurt, et ce processus est semble-t-il déjà irréversible.

À ces mots, Dacha eut les larmes aux yeux. Elle regarda papa avec espoir: il allait bien répondre quelque chose? Qu'il dise que non, que le processus était réversible... Papa regardait la table, tournait sa fourchette dans sa main. Mais il sembla percevoir le désir de Dacha.

– Jusqu'à récemment, je pensais la même chose. Que c'était trop tard, que le point de non-retour était atteint. J'ai même écrit un article à ce sujet: «Tout ce que nous pouvons faire, c'est pleurer». Dans le sens de pleurer la civilisation russe... Mais je suis persuadé qu'on peut tout de même renverser la situation. Il faut donner un but aux gens. Un grand but national.

Dacha avait déjà entendu ça souvent, et elle s'attrista à nouveau.

– Et alors, la natalité augmentera à nouveau, on élèvera à nouveau des hommes, et non des chiffes molles, et on retrouvera, excusez-moi, l'enthousiasme.

– Et quel but? demanda tante Nika en plissant les yeux, l'air sceptique. Se préparer à la guerre? Ou creuser des canaux¹?

– Mais non, pourquoi...

– Alors, quel but?

– Je ne sais pas... C'est bien le problème.

– Justement, j'ai entendu dire qu'on construisait Skolkovo, dit tonton Siova, plaisantant visiblement.

– Oui, et pour la natalité, il y a les primes à la naissance, enchaîna papa sur le même ton. Non, tout ça c'est des bêtises... Quant aux primes à la naissance, elles augmentent surtout la natalité chez les Touvas... Il y a quelques années, nous sommes allés à Kyzyl, et un médecin de là-bas – elle travaille à la maternité, et d'ailleurs elle est elle-même touva – nous a raconté: une femme touva qui vient d'accoucher demande qu'on lui donne tout de suite l'argent. «Allez, la prime à la

1. Allusion au canal de la mer Blanche: des milliers de détenus affectés aux travaux moururent pendant sa construction (1931-1933).

naissance! Poutine l'a promis!» Et elle a ajouté que c'était plus difficile de leur expliquer qu'on ne leur donnerait pas l'argent simplement comme ça, que de les faire accoucher... Presque toutes ces mères sont miséreuses, il y a un chômage terrible, mais elles n'arrêtent pas de faire des enfants.

– Voilà, et après c'est eux qui inventeront une idée, dit tonton Kolia. Et qui viendront ici, comme Gengis Khan.

– Ce n'est pas exclu.

– Et il n'y aura plus personne pour les affronter sur la rivière Kalka.

Dacha se rappela les chiffres de son manuel de géographie, et elle aurait voulu demander: «Et les Tchétchènes, les Ingouches, pourquoi est-ce qu'ils font autant d'enfants?» Mais elle se tut...

On sonna à la porte. C'était tante Lena, une amie de maman, écrivain, qui travaillait dans un cabinet de recrutement. Elle fit longuement ses vœux à maman, tout en s'excusant d'être en retard.

– C'est l'angoisse, au travail! Le début de l'année, tout le monde se fâche avec tout le monde, démissionne. Ils sont déchaînés...

On fit asseoir tante Lena, on lui remplit une assiette, un verre de vin... Nastia, qui n'en pouvait plus d'attendre, leva son verre:

– À la Russie!

– Oh, qu'elle est mignonne! pouffa tante Lena. Mais il faut boire à la santé de maman.

– On a déjà beaucoup bu à la santé de maman, répondit Nastia. Papa et les messieurs sont même déjà tout rouges.

Cette fois, tout le monde riait. Tonton Siova expliqua:

– C'est à cause de la vodka, qui nous donne chaud.

Nastia toucha la bouteille de vodka.

– Elle n'est pas chaude.

– Elle le devient dans ton ventre, quand tu la bois.

– Il ne faut pas appâter les enfants avec ces bêtises, l'interrompit tante Nika. Ma petite Nastia, c'est un vrai poison, seulement les adultes ont parfois besoin de...

– Oui, parfois ils ont besoin de s'empoisonner un peu pour que la réalité ne les empoisonne pas définitivement. Mais

n'essayez même pas, les filles : vous allez vous brûler la langue et vous ne pourrez plus chanter.

– À propos de chanson ! sursauta soudain tante Lena sur sa chaise, je viens de voir sur le Net... Non, d'abord on boit à la santé de Liza, joyeux anniversaire !

– Joyeux Nanniversaire, corrigea tonton Kolia une énième fois.

– Bon, d'accord ! Liza, tu es une femme remarquable, un poète talentueux, et tu as une famille merveilleuse. Que tout cela continue, et prospère encore plus !

Ils trinquèrent si fort que Dacha eut l'impression que les verres allaient se briser. Ils burent. Mangèrent.

– Alors, de quelle chanson parlais-tu ? rappela papa à tante Lena.

– Ah, oui ! Les « Pusski » ont mis une nouvelle chanson sur le Net ! Vous savez où elles ont chanté cette fois ?

– Comment on pourrait savoir – on est en train de fêter...

– Sur la place des Exécutions, juste à côté du Kremlin¹ ! Avec des fumigènes, un drapeau... Et elles chantent...

Tante Lena regarda Dacha, Nastia.

– Non, je ne dirai pas ça devant les enfants.

– Tu peux, l'autorisa maman. Les filles, bouchez-vous les oreilles !

Nastia les boucha, semble-t-il, pour de vrai. Dacha se contenta de poser ses paumes sur ses oreilles. Elle entendit :

– Révolte en Russie – Poutine fait dans son froc.

– C'est tout ? rigola papa.

– Non, la chanson y va fort – ça, c'est le leitmotiv...

– Je peux écouter, maintenant ? demanda Dacha.

– Oui. Et Dacha, apporte mon iPad, ou mieux, l'ordinateur. Regardons cette chanson...

– Le mien est allumé.

Papa se leva, sortit sur sa loggia. Il revint avec son ordinateur.

– Je dois chercher où ?

– Donne-moi ça, dit maman. Elles sont dans mes amis...

Ils trouvèrent le clip des Pussy Riot, placèrent l'écran de façon à ce que tout le monde puisse plus ou moins voir.

1. Lobnoe Mesto : scène circulaire en pierre située juste devant l'église Saint-Basile-le-Bienheureux sur la place Rouge, datant du XVI^e siècle.

– J’allume! prévint maman.
Presque sans introduction musicale, une voix essoufflée de femme se mit à réciter :

Une colonne rebelle se dirige sur le Kremlin!
Les vitres éclatent dans les bureaux du FSB!
Ces salauds font dans leur froc derrière les murs rouges!
Riot déclare l’avortement du système!

Ensuite on ne comprenait pas ce qu’elle disait, et puis une autre voix se mit à crier le refrain :

Révolte en Russie – charisme de la contestation!
Révolte en Russie – Poutine fait dans son froc!
Révolte en Russie – nous existons!
Révolte en Russie – *riot, riot!*

Comme les précédentes, leur chanson était courte et le clip primitif, mais audacieux. Cette fois, elles étaient sept ou huit filles masquées, sur le bord de la scène en pierre, tout près du Kremlin. Deux avaient des guitares sans fil, la troisième agitait un drapeau bleu, et une autre alluma un fumigène au milieu de la chanson...

Après avoir regardé, les adultes se mirent à commenter :

- Bravo, les filles!
- Pourquoi bravo? C’est des enfantillages.
- Non, tu as tort. Quand on est étouffé de partout, ce genre d’action mérite notre attention.
- Les snipers auraient pu répliquer¹...
- Mais c’est si mal fait. Surtout le texte.
- Oui, évidemment, les paroles...
- Et, si je puis me permettre, la musique aussi...
- Du point de vue de l’esthétique punk, c’est normal. Dans l’esprit du deuxième album des Dead Kennedys.
- Mais écoutez, dit tonton Kolia en élevant la voix, vous ne croyez tout de même pas que ce sont simplement des filles qui se sont rassemblées pour faire ça? Il y a sans doute quelqu’un de puissant derrière elles.

1. Rappelons que le palais présidentiel est situé à l’intérieur du Kremlin, juste en face de l’église Saint-Basile.

– Oui, bien sûr, il y a quelqu'un derrière elles, approuva tonton Siova. Au moins quelqu'un qui filme, qui les aide. Et alors? Le résultat est plutôt bon. Surtout leur happening devant la prison.

– Ah, je l'ai vu! ne put s'empêcher d'intervenir Dacha. C'était super.

– Voilà, la jeune génération aussi est au courant.

Et ils recommencèrent à discuter, ou peut-être à se disputer:

– J'ai entendu dire que Guelman était derrière elles...

– Ha! Moi, que c'était le Centre «E¹».

– Mais elles peuvent aussi très bien exister par elles-mêmes – sans personne. Elles n'ont qu'à se réunir, esquisser un plan...

– Et elles n'ont pas été arrêtées après ça?

Macha plissa les yeux, étudiant quelque chose sur son portable. Elle répondit:

– Si, des types du FSB sont intervenus... Ils en ont arrêté plusieurs.

– Ils les relâcheront, dit papa d'un ton assuré.

– C'est à voir, c'est à voir...

– Bon, dit maman en fermant l'ordinateur. Maintenant, récitons des poèmes! Beaucoup, parmi nous, en écrivent, et tout le monde ici aime la poésie. Faisons un tour de table. On ne va pas passer notre temps à boire et à blablater... Commençons par Vsevolod.

– C'est inattendu. Je ne me suis pas préparé.

– Siova, tu connais tous tes poèmes par cœur, je le sais bien...

– Bon. (Il passa la main sur son crâne.) Je vais vous réciter... Mais j'ai besoin de me mettre en condition.

Il fit un signe en direction de la bouteille:

– Servez-moi un coup...

Papa commença à verser de la vodka aux hommes, pendant que tonton Kolia donnait du vin aux femmes.

– Seulement, s'il vous plaît, demanda tante Macha, pas celui où vous... une Juive avec une scie...

Tonton Siova se troubla:

– Où avez-vous lu ça?

1. Centre du ministère de l'Intérieur chargé de la lutte contre l'extrémisme. A parfois été accusé de lutter davantage contre les opposants que contre les extrémistes.

- Je vous ai entendu une fois à la maison de Boulgakov.
- Je vais réciter quelque chose de plus récent. Sans mots vulgaires, sans xénophobie...
- Mais il y aura au moins du conflit? demanda papa en riant.
- On peut trouver du conflit partout... C'est sur les ouvriers d'une usine de Nijni Taguil, que Poutine avait visitée. Le chef d'atelier lui avait proposé de venir à Moscou et de régler son compte à l'opposition.
- Ah, oui, on se souvient...
- Donc, ils ont construit un nouveau tank, et après... je propose un scénario possible dans un futur proche.

Un employé ramolli par les fêtes
 Marche vers sa banque.
 Soudain, les yeux lui sortent de la tête
 Il voit un tank.

L'engin file, soul'vant la poussière
 Son blindage luit,
 Pour éblouir de sa lumière
 Les ennemis.

C'est un tank de Nijni Taguil
 Tremblez salauds,
 La fosse commune vous pend au nez
 Rats de bureau.

Nastia fit tomber son morceau de pain par terre. Elle regarda Dachka d'un air suppliant. Dachka se pencha, trouva le pain, le mit sur la table...

Contre les foules qui hurlent sur Facebook,
 Et faut qu'ça cesse,
 Nous proposons mieux qu'un bazook:
 T-90S.

À la lumière blême d'un bar
 Bar à défonce,
 Des jeunes sysadmin leur préparent
 Une réponse.

Ils préparent une attaque fatale
Contre les prolos du Sud-Oural
Parce que dans la classe créative
On a aussi des forces vives.

Quelqu'un doit se mettre en travers
Du tank en marche.
Alors le manager bancaire
Fait les démarches.

Il verse dans sa bouteille de Smirnoff,
Sa préférée,
La recette que le vieux Molotov
Lui a léguée.

Il a passé les fêtes à planer
À boire de tout.
Mais là, l'est sobre et concentré
Défend Moscou.

L'a attendu le bon moment
S'est rapproché,
A pris la bouteille, lentement
Il l'a brisée.

Les grenades artisanales explosèrent
Tous ont péri.
Ainsi, le frère se bat à nouveau contre le frère
En Sainte Russie.

Lecteur, lis jusqu'en bout de page
Mes vers amers.
L'un comme l'autre avaient du courage
Dans cette guerre.

Et les cris des mères s'élevèrent
Près du tombeau
Les mères de Taguil et les mères
De Novokossino¹.

1. Quartier pauvre à l'est de Moscou.

Dacha n'avait pas tout compris, pas tout saisi en l'entendant réciter, mais l'impression générale que donnait ce poème aux accents ironiques était sinistre et inquiétante. Et papa ne fit que renforcer le côté sinistre :

– Eh bien, c'est tout à fait vraisemblable. Encore quelques mois de cette agitation, et c'est sûr qu'il y en aura dont les nerfs lâcheront.

– D'ailleurs, ce poème met en lumière un problème intéressant, dit tonton Kolia. La position du prolétariat.

– Dans quel sens ?

– Il y a cent ans, la classe ouvrière haïssait les propriétaires des fabriques et des usines, et avec eux le tsar et le gouvernement. Mais aujourd'hui, les ouvriers détestent l'intelligentsia. Ils voient en elle une menace, ils pensent qu'à cause de l'intelligentsia on fermera les dernières usines et fabriques et qu'ils seront sans travail.

– Oui, c'est sûr, dit papa en hochant la tête. Et si, avant, les ouvriers jouissaient tout de même d'une certaine considération, aujourd'hui il y a trop de gens qui cherchent un travail. Si quelqu'un se permet une allusion pour demander une augmentation, on lui dit tout de suite : je préfère te renvoyer et prendre quelqu'un d'autre qui ne fera pas d'histoires. Ou j'apprendrai le boulot à un Tadjik qui travaillera comme un nègre pour un paquet de nouilles instantanées.

– Au fait, demanda maman, elle existe encore, la classe ouvrière ?

Tante Macha sourit :

– Le poème de Vsevolod démontre qu'elle existe.

– On peut difficilement nommer ça une classe aujourd'hui, répondit tonton Kolia. Des débris, plutôt. Quoique, d'après leur attitude, les ouvriers de cette usine de wagons, où l'on fait des tanks, semblent avoir l'impression d'être une force prédominante.

– Ils n'ont aucune impression : on leur a envoyé des instructions, et ils ont organisé un petit meeting pour ne pas avoir d'ennuis.

– Eh, Siov, se souvint papa, tu es allé récemment avec Chargounov dans une usine de Tcheliabinsk. Que disent les ouvriers ?

– Hum. (Tonton Siova s’étira, se souvenant de quelque chose d’amusant.) C’est surtout Chargounov qui a parlé. Du gouvernement qui agissait contre le peuple, des comités d’ouvriers, du rôle du prolétariat... Les ouvriers l’ont écouté bouche bée – ils n’avaient sans doute pas eu droit à de tels discours depuis la perestroïka... Et puis, après la partie officielle, un type est venu vers nous et a dit qu’on n’avait pas besoin de mots, mais de mitraillettes.

– Oui, il a raison ! (Papa recommença à remplir les verres.)
Moi aussi je rêve souvent d’une kalachnikov...

Tonton Kolia fit la grimace :

– Je ne vois pas en quoi il a raison. Tu veux une autre révolution ?

– Et comment renverser ce pouvoir ? Ils s’accrocheront jusqu’au dernier souffle. Ou plutôt, jusqu’à la dernière goutte de pétrole.

– Bon, Roman, ça suffit, l’interrompit maman. C’est à ton tour de nous réciter un poème.

Toute la fougue de papa s’envola aussitôt :

– Mais je ne suis pas poète.

– Pas de caprices. Tu écris des vers. Récite le poème avec la comptine.

– Une comptine ? s’anima Nastia. « Am stram gram » ?

– Non, une autre, une triste... Allez, Roman, aujourd’hui j’ai le droit d’exiger tout ce que je veux.

– Je dois aller le chercher. Je ne le connais pas par cœur.

Il retourna sur sa loggia.

– C’est un beau bureau, dit tonton Siova en regardant de son côté. Une sorte de compartiment...

– Les filles, dit tante Lena, qu’est-ce que vous avez reçu pour Nouvel An ?

– Moi, une lampe Élinou ! répondit vivement Nastia.

– Qu’est-ce que c’est ?

Maman expliqua :

– C’est une lampe de chevet en forme d’Élinou du dessin animé *Smechariki*.

– Aah, intéressant ! Et toi, Dacha ?

– Une boucle d’oreille...

– Figurez-vous, commença à expliquer maman, que c’est une jolie boucle d’oreille, design, en argent, mais elle fait mal

à Dacha. Dommage, vraiment. On ne sait pas si c'est le trou dans l'oreille qui se bouche, ou si la boucle est défectueuse.

– Montre-la-moi, demanda tante Lena.

Dacha se leva. La boucle était dans une boîte sur sa table... Quand elle revint, papa avait trouvé son poème et le parcourait, bougeant silencieusement les lèvres.

– Voyons, dit tante Lena en mettant la boucle sur sa paume. Ah, mais bien sûr! Ce n'est pas une boucle d'oreille, mais un anneau pour un piercing au nombril!

– Meerde, dit maman d'un ton désolé, tu as raison! Mais qu'est-ce que je peux faire maintenant? Essayer de le rendre?

– Je le garde, dit Dacha.

La conclusion de tante Lena ne l'étonnait pas: elle avait elle-même deviné très rapidement.

– Mais interdiction de te percer quoi que ce soit!...

– Alors, je lis ou pas? interrompit papa d'un ton énervé.

– Oui, oui, mon chéri, excuse-moi.

Papa toussota, et dit sur un autre ton, avec embarras:

– Ne jugez pas trop sévèrement... En principe, il n'y a pas trop de rimes verbales... Ah, et en ce qui concerne les mots «faire la manche», je vous demande de noter qu'ils ont été écrits bien avant que Poutine les mette à la mode¹... Le poème s'appelle «Dans un demi-sommeil».

Papa toussota encore une fois, et commença:

Pas tous, bien sûr, mais beaucoup,
Ne peuvent pas comprendre, agir, se lever,
Aimeraient s'éveiller, s'ébrouer,
Pouvoir jurer un bon coup.

Mais je reste couché. Le frigidaire
Vibre bruyamment de toutes ses étagères.
Il faudrait se lever d'un bond, s'animer,
Ne pas perdre les journées qui nous sont données!

Pas tous, bien sûr, mais beaucoup,
Dorment d'un sommeil profond, long et vide,

1. Vladimir Poutine avait notamment accusé les opposants de «faire la manche» dans les ambassades étrangères, et de «compter sur des financements étrangers (...) et non sur le soutien de leur propre peuple».

Comme les preux russes nous gisons impavides,
Insensibles au froid, au chaud, à tout.

Où est ma femme? Elle s'en est allée
Faire la manche quelque part, grappiller.
Ma fille dans la chambre à côté
Dit une comptine triste, *fa-mi-ré*:

«Un lapin dans un marais
Cherchait un travail pas trop laid
Il n'a rien trouvé du tout
Il a pleuré et c'est tout.»

– Pas mal, pas mal du tout, le complimenta tonton Siova.
Mais c'est pas très optimiste...

– Vraiment, tu es bien placé pour parler d'optimisme! rit
maman. Maintenant, c'est mon tour... Un poème vieux d'un
an, à la mémoire d'Egor Sviridov.

Tante Macha demanda:

– Pardon, mais c'est qui?

– Le jeune homme qui a été abattu par un Caucasien. De
plusieurs balles dans la tête...

– Tu parles du supporter de foot?

– Avant tout, Kolia, c'était un être humain! Et n'importe
quel Russe aurait pu se retrouver à sa place. Et se faire assas-
siner sans que personne ne réagisse autour... Bref, c'est de ça
que parle mon poème...

Des gens debout considèrent mon corps concassé en tomate
Fument en silence, se tapent la tempe.
Pourquoi suis-je couché là, ma poitrine blanche déchirée,
Bêlant comme un mouton stupide sous le couteau du boucher?
Pourquoi restez-vous sans rien faire?
Personne ne vous jugera, n'y pensez pas,
Envoyez-moi sans crainte vos coups de pied, mes gentils fauves,
Vous êtes tous des gens remarquables.

Après ça, ils discutèrent un peu des problèmes ethniques à
Moscou. Tous, dans une certaine mesure, étaient mécontents du
grand nombre de travailleurs immigrés et de Caucasiens grossiers.

– Mais c’est le sort de toutes les capitales, fit remarquer tante Macha. Je vais souvent à Helsinki, on y voit beaucoup d’Arabes, d’Africains, de Chinois... Et c’est la même chose à Londres, Paris, Berlin...

– C’est pour ça que je suis partie de Cologne, il y a presque vingt ans, dit maman. On n’avait déjà presque plus l’impression d’être en Allemagne. Je suis revenue ici, et maintenant chez nous... c’est encore pire.

– Tu as vécu en Allemagne? s’intéressa tonton Kolia. Dans quelles conditions?

– Je suis partie quand j’ai terminé l’Institut¹. J’ai travaillé à l’université de Cologne...

– Et c’est toi qui as décidé de rentrer? (Sa voix exprimait une perplexité sincère.)

– Eh bien, oui. Et alors?

– Je ne pense pas que je serais rentré... Bien sûr, j’aime la Russie, mais... mais si je devais choisir entre elle et l’Europe... Vivre ici, jour après jour, c’est difficile. Presque insupportable, même, si tu es conscient de vivre. C’est bien pour ça que, de temps en temps, on se donne un coup de pouce avec du tord-boyaux.

– Kolia, s’il te plaît, pas de ça devant les enfants. Tout ira bien en Russie. Nous allons gagner, et nous ferons tout...

– Mmm, j’en doute.

– Bon, à qui le tour de réciter? Macha, à toi.

– Je n’écris pas de poèmes, voyons...

– Mais tu en traduis. Récite-nous un peu de poésie finlandaise contemporaine.

Tante Macha réfléchit. Elle trouva.

– Bon, j’en ai bien un. Mais il n’est pas très drôle non plus.

– La poésie, comme la prose, est rarement joyeuse, dit papa. On t’écoute.

Des arbres broussailleux s’élèvent le long de la route
Elle se promène dans le parc marécageux et pleure sur
les gens,
qui ne pourront jamais s’aimer les uns les autres
avec la même force et en même temps.

1. L’Institut littéraire Gorki de Moscou, comme Roman Sentchine.

Dans le métro les vieux messieurs se fanent un peu plus
de station en station,
elle sent l'odeur de leur tristesse qui rampe vers l'endroit
où les filles avaient autrefois des robes comme des prés
fleuris.
Des pères Noël en plastique grimpent vers les fenêtres
comme des voleurs
Et personne ne se hâte d'enlever les ruines calcinées de
la maison.
Ces femmes sur les chemins couleur d'urine
ne sont déjà plus aussi jolies qu'auparavant,
des petites moustaches leur ont poussé
et des fils rouges pendent au bas de leur robe,
auxquels des gamins pourraient se pendre.
Elle se promène dans le parc, sous la pluie,
ses talons s'enfoncent de plus en plus dans la boue,
et il lui semble que la vie est un peu finie.

Ils n'eurent presque pas le temps de parler de ce poème
et des problèmes qu'il soulevait: Aliocha, le frère de Dacha,
fit son apparition.

Il vivait aussi à Kolomenskoïe, à dix minutes de leur maison.
Son père, que Dacha n'avait jamais vu, lui avait acheté un
appartement d'une pièce quelques années plus tôt...

Aliocha ne passait pas souvent les voir: il disait qu'il avait
beaucoup de travail, qu'il était très occupé. D'un côté, maman
avait appris à accepter qu'il ait grandi (il avait vingt-quatre ans)
et qu'elle devait moins intervenir dans sa vie; mais elle ne s'en
vexait pas moins régulièrement qu'il n'appelle même pas; elle
l'appelait chaque jour, lui préparait et lui portait à manger,
voulait ranger son appartement.

Aliocha lui-même oscillait entre des moments où il avait
l'apparence et l'attitude d'un adulte, et d'autres où il ressem-
blait plutôt à un enfant désarçonné. Un grand enfant avec
une petite barbe, mais un enfant tout de même. Dans ces
moments, ses yeux prenaient une expression enfantine, vulné-
rable; Nastia avait parfois exactement le même regard quand
elle était confrontée à quelque chose d'incompréhensible,
mais qui la touchait directement, qui était important pour
elle. Depuis quelque temps, elle avait souvent ce regard à cause

du solfège: elle lisait les notes avec facilité, mais quand elle tombait sur un signe qu'elle ne connaissait pas, ses yeux prenaient une expression perdue, sans défense, et elle regardait Dacha d'un air implorant, lui demandant de l'aider.

Chez Aliocha, ces sautes d'humeur étaient liées au travail. Quand il avait beaucoup de commandes et qu'en plus elles étaient intéressantes, il prenait l'apparence d'un adulte, sûr de lui, indépendant, et quand il n'avait pas de commandes, il s'attristait, semblait désorienté: on voyait bien qu'il ne savait pas quoi faire, comment réagir... Et, à la base de son désarroi, il y avait l'argent – ou plutôt, son absence. La même chose arrivait parfois à papa. Quand il recevait des honoraires, il semblait devenir plus mûr, faisait plus de choses à la maison – changeait la cuvette des toilettes, la porte d'entrée, achetait un bureau à Nastia, des étagères plus modernes pour les livres. Il plaisantait plus, et, dans son attitude, on sentait qu'il était le chef de famille. Mais quand il n'avait plus beaucoup d'argent, il semblait se recroqueviller, devenir silencieux, essayant de passer inaperçu, comme s'il était coupable de quelque chose...

Un jour, Aliocha avait fait une grosse peur à maman. Il lui avait offert un iPad, alors qu'on ne pouvait même pas encore acheter d'iPad en Russie, et une semaine plus tard il avait déclaré qu'il partait à l'armée, parce qu'il ne supportait plus de vivre ici, qu'il était fatigué de lutter pour sa survie, qu'il se sentait superflu dans cette société. Maman, bien entendu, avait commencé à le raisonner: tout s'arrangera. Elle lui avait proposé de l'aider à trouver un autre travail, arguant qu'elle avait des relations, des connaissances; elle lui avait assuré qu'on ne le prendrait pas à l'armée, à cause de sa santé.

Ce jour-là, Aliocha avait longuement parlé de l'injustice, de ses chefs qui faisaient leur beurre sur le dos de gens comme lui, et de beaucoup d'autres choses... Dacha l'avait entendu à travers la porte – on l'avait envoyée dans l'autre chambre. Pour la première fois sans doute, elle s'était rendu compte que la vie d'adulte était très cruelle, et que la nourriture, les habits et la quittance indiquant que les charges de l'appartement étaient payées n'apparaissaient pas tout seuls. Elle l'avait compris et avait pris peur à l'idée qu'elle allait bientôt tomber

elle-même dans cette vie adulte. Dans dix ans, peut-être, mais c'était tout de même bientôt.

Puis, quelques jours plus tard, Aliocha était à nouveau adulte, sûr de lui. Il avait reçu une excellente commande, avec une grosse avance. Il avait remboursé une dette à papa, bu une bouteille de vin onéreux avec les parents...

À le voir maintenant, Aliocha n'était sans doute pas dans une très bonne situation. Il offrit à maman un bouquet de trois roses, grommela des vœux.

– Merci, mon fils, dit maman en l'embrassant sur la joue. Enlève tes chaussures. On t'attend depuis longtemps.

– Je crois que je vais rentrer... Je suis fatigué...

– Allez, reste au moins un moment. Mange un peu. Il y a de la salade Mimosa, ta préférée.

Aliocha entra dans la cuisine, salua les invités. Maman lui mit de la nourriture sur une assiette. Tante Lena le considérait avec intérêt.

– Comment ça va, Alexeï? lui demanda tonton Siova.

– Oh, ça va.

Sa réponse semblait pleine d'entrain, mais c'était un entrain forcé, qui semblait souligner que les choses n'allaient pas si bien.

Quelque temps plus tard, quand ils se mirent à parler du coût élevé des charges d'appartement, en s'étonnant que les loyers à Moscou soient aussi chers, et en se demandant qui pouvait se les permettre – « Un une-pièce coûte 1 000 dollars! Imaginez quel salaire il faut gagner! Au moins 60 000 roubles! Et pour un deux-pièces! 100 000?... » –, Aliocha prononça d'une voix agacée, ou plutôt, articula :

– Vous devriez mieux défendre votre propriété intellectuelle.

– Dans quel sens, Aliocha? demanda tante Lena.

– Vous êtes tous des créateurs, vous fabriquez un produit intellectuel... Roman et Vsevolod sont très connus, et tous...

Il fit une pause, comme pour chercher le mot juste :

– Disons, vous n'êtes pas riches.

– Les poèmes, ce n'est pas du pétrole, soupira tonton Siova.

– Ça devrait être plus précieux que le pétrole. Mais il faut savoir se positionner... Roman, combien tu as reçu pour ton contrat d'adaptation au cinéma?

– Ton livre va être adapté au cinéma? s'étonna tante Nika.

– Ça ne veut rien dire, réfuta papa, tout le monde signe ce genre de contrats, et après ça reste dans un tiroir...

– Alors, l’interrompit Aliocha, combien ?

– 300 000 roubles¹.

– 300 000. Qu’est-ce que c’est, 300 000 ? C’est ridicule !

– Et on n’en a pas vu la couleur, intervint maman. Selon le contrat, ils les paieront quand ils auront commencé la production.

– Siova n’a pas reçu un centime pour son dernier livre, dit tante Nika. Et on a même dû se battre pour les dix exemplaires d’auteur...

– Par contre, sur Internet, ils donnent de bons honoraires, dit tonton Siova. Un livre, pour un poète, c’est un luxe.

– Et combien ils offrent sur Internet ?

– Des fois 100 dollars pour un petit poème, des fois 150.

Aliocha renifla :

– C’est aussi dérisoire ! Mais est-ce que vous avez essayé de demander plus ? Par exemple, quand vous comprenez que vous avez vraiment écrit un bon poème...

– Ça arrive, mais ça marche rarement.

– Je connais un écrivain, intervint papa, qui voulait de gros honoraires... Il avait reçu une fois un prix très prestigieux et il avait décidé qu’il méritait un bon salaire pour son travail. Il négociait des conditions particulières dans les revues, les maisons d’édition. À la fin, on a tout simplement arrêté de le publier. D’autant plus que ses livres ne se vendaient pas comme des petits pains...

– D’ailleurs, ajouta tante Macha, je suis souvent en contact avec les éditeurs, et ils font comprendre qu’ils éditent de la poésie et de la prose à perte.

– En gros, c’est la vérité...

– Bon, je vais dormir !

Nastia se leva brusquement de table.

– Oh, on l’a embêtée avec nos discussions, dit tante Nika avec regret. Bonne nuit, mon poussin !

– Je ne suis pas un poussin !

– Nika, ne lui dis pas ça, exigea doucement maman. On a dû arrêter d’aller chez une prof de piano qui ne pouvait pas s’empêcher de l’appeler mon poussin.

1. Environ 7 500 euros à l’époque.

– Désolée.
– J’y vais aussi, dit Dacha en se levant. (Quand Nastia avait parlé de dormir, elle avait soudain compris qu’elle était très fatiguée.) Bonne fin de soirée.

Quand elles s’éloignèrent, maman leur cria :

– Lavez-vous et brossez-vous les dents !

En entrant dans sa chambre, Dacha remarqua tout de suite l’ordinateur posé sur son lit. La lumière verte de la batterie l’invitait à l’ouvrir, à se plonger dans ses messages, à cliquer sur les liens, les photos... Non, il ne fallait pas. Elle le posa sur la table de nuit, tira le couvre-lit. Regarda un instant le lit, puis se dirigea vers la salle de bains.

En passant devant la cuisine, elle entendit la voix de papa, presque en colère :

– ... Mais parce qu’on a transformé la littérature russe en colifichet ! On nous oblige à adorer *Deux heures moins dix*¹ ! Akounine est presque devenu la conscience de la nation ! Et je ne serai pas étonné le jour où le peuple commencera à écraser les écrivains comme des parasites...

Non, non, c’était assez. Elle voulait dormir. Se blottir sous sa couverture, se cacher, et s’évader dans le sommeil.

1. Roman de Mikhaïl Chichkine, publié en français aux Éditions Noir sur Blanc en 2012.

SAMEDI 4 FÉVRIER 2012

Depuis deux ans, il y avait école le samedi. Au début, c'était difficile, et les élèves s'indignaient d'avoir un jour de plus d'annexé à l'école, volé à la vie. Mais, peu à peu, ils s'étaient habitués, ou peut-être qu'ils avaient simplement senti comme c'était bien de n'avoir pas sept-huit heures de cours quotidiennes, mais cinq, au plus six. Ça ne semblait pas un grand changement, mais la semaine passait beaucoup plus facilement : on arrivait au dimanche sans être complètement lessivé, sans être au stade où l'on n'avait plus qu'un désir, rester dans son lit ; on avait encore assez de forces pour faire quelque chose.

En plus, le samedi n'était pas un jour strictement obligatoire : on pouvait manquer, en expliquant qu'on avait des cours de sport, de musique. Ce jour-là, on répétait en général ce qui avait déjà été vu et on révisait ce qu'on avait étudié un ou deux mois plus tôt.

Mais pour la deuxième ou troisième fois de ce trimestre qui venait à peine de commencer, on leur programmait des contrôles et des dictées le samedi. Et, pire encore, les cours ne commençaient pas à neuf heures du matin comme d'habitude, mais à une heure de l'après-midi, pour finir à six heures du soir. On passait une matinée à la maison sans rien faire,

tournant en rond, après quoi, déjà fatigué par cette inactivité et cette attente, on devait affronter un contrôle...

De tels samedis coïncidaient toujours avec les grandes manifestations, les rassemblements «Pour des élections honnêtes». Enfin, ce n'est pas seulement qu'ils coïncidaient: les dirigeants, à la radio, expliquaient nettement que c'était fait dans l'intérêt des élèves, pour leur sécurité. «Il vaut mieux qu'ils soient en classe plutôt que dans la rue, à traîner et à se mettre en danger.»

Ces samedis-là, les parents de Dacha ne l'envoyaient pas à l'école. Maman appelait la directrice et lui disait que Dacha devait aller à l'école de musique. En fait, elle devait garder Nastia à la maison, pendant que les parents participaient aux rassemblements et aux manifestations... Ce samedi 4 février, ils avaient commencé à se préparer dès le matin.

– J'avais pourtant bien des collants en laine quelque part, disait maman en fouillant dans la commode. C'est toujours la même chose, on ne trouve jamais rien quand on en a besoin... Il fait combien dehors?

– Ils ont dit –16 °C, répondit papa.

Il n'était pas assis, comme d'habitude, à son bureau, il ne lisait pas ni n'écrivait, mais errait dans l'appartement, regardant régulièrement sa montre.

– Bon, ce n'est pas si terrible. Onichtchenko avait promis au-delà de –30.

– Si on le lui ordonne, il prédira –100...

– Qu'est-ce que tu penses, je serai mieux en bottines ou en bottes UGG?

– Onichtchenko a conseillé les UGG.

– Je parle sérieusement!

– Moi aussi!... Comment je peux savoir comment ce sera là-bas? S'ils mettent du dégivrant chimique partout, ce sera boueux... Si c'est sec, mieux vaut des UGG, bien sûr.

– Hé, Roman, et si nous t'achetions des bottes? Ça fait longtemps qu'on en parle.

– Pas besoin...

– Tu veux y aller en chaussures de ville? C'est une chose de courir du métro au travail, mais là... Allez, on va passer au «Paradis des Chaussures» à la station Avtozavodskáïa.

Papa eut un petit rire:

– Je n'ai pas besoin de paradis.

- Je suis sérieuse. On va aller les acheter.
 - Vous allez où ? demanda Nastia en sortant de sa chambre.
- De nouveau supporter la Russie ?
- Oui, ma fille. Sois sage, d'accord ? Et ne te bagarre pas avec Dacha.
 - Moui...
 - Et vous devez faire toutes les deux du piano. Vous m'entendez ?
 - Oui.

Dacha nota en elle-même : maman n'avait rien dit à propos du basson... Il semblait bien qu'elle allait tout de même pouvoir s'en débarrasser.

Tatiana Petrovna, chez qui Dacha prenait des cours de solfège, travaillait à l'école Gershwin, et elle s'était intéressée à la voix de Dacha : « Tu as sans aucun doute des dispositions vocales. » Il y avait quelques jours de cela, Dacha était allée à une audition, elle avait plu aux enseignants. L'école Gershwin était située près de la station Novokouznetskaïa, justement sur leur ligne. Et, surtout, ils avaient dit que les instruments à vent n'étaient pas très bons pour le chant : si Dacha choisissait le chant, elle devrait renoncer au basson. Au moins aux leçons intensives.

Dacha s'était bien gardée de tourner autour de sa mère en lui disant qu'elle voulait chanter. Elle attendait. Maman n'en avait pas non plus parlé avec elle, mais elle semblait avoir oublié le basson. Elle réfléchissait sans doute, peut-être qu'elle en avait discuté avec papa.

En plus, Dacha avait un argument décisif en faveur du chant : il y aurait de nombreux standards de jazz, et elle améliorerait son anglais, dont elle aurait de toute façon besoin...

Peu après 11 heures, après avoir expliqué en détail à Dacha où était la nourriture, où était caché l'argent « au cas où », l'exhortant encore une fois à bien se conduire, à n'ouvrir à personne, maman et papa étaient sortis.

Dacha marcha un peu dans l'appartement devenu soudain plus vaste sans les parents, ou plutôt, sans leur agitation. Elle prit son ordinateur, s'installa sur le grand lit de la chambre des parents. Elle ouvrit le site de *Twilight*, mais n'y trouva rien d'intéressant. Elle décida de regarder où les parents étaient allés.

«La marche de ce samedi “Pour des élections honnêtes” sera la troisième action de masse après les rassemblements de décembre sur la place des Marécages et la perspective Sakharov, disait un article. Par –20 °C, des colonnes de manifestants iront de la place de Kalouga, par la rue Bolchaïa Iakimanka, jusqu’aux Marécages. Le nombre de participants indiqué sur la demande acceptée par la mairie est de 50 000 personnes. Sur la page Facebook officielle de la manifestation, à 17 heures, 27 340 usagers ont annoncé leur intention de se rendre à la manifestation, et 8 843 sur VKontatke.»

Suivait une description détaillée de l’itinéraire du défilé, du lieu où allait se tenir le rassemblement et des gens qui allaient parler, des coordinateurs des colonnes, des rues qui allaient être fermées à la circulation automobile... Mais l’essentiel, c’étaient les commentaires :

«Les amis! Je suis totalement avec vous! écrivait tesla87. N’ayez pas peur du froid! Après le froid vient le printemps! MAIS SEULEMENT SI VOUS SORTEZ VAINQUEURS le 4 février! S’ils gagnent, eux (ceux qui sont au pouvoir), NOUS ne verrons pas le printemps avant longtemps! Moscovites, tout notre espoir repose en vous! Ne nous faites pas honte!»

Et encore vovan :

«Les gens ne veulent pas vivre sous le pouvoir des voyous et des voleurs¹, et devoir crier: HEIL POUTLER! Nous n’avons pas d’élections, les dirigeants sont désignés, comme en Asie. Poutine règne selon le principe: “Pourquoi ces moutons auraient-ils besoin de liberté? Il faut les saigner ou les tondre.”»

«Mais regardez les chefs de l’opposition! s’écriait otumn. Ce sont les mêmes voyous et voleurs, sauf qu’ils n’ont pas le pouvoir. S’ils le prennent, ils feront s’effondrer définitivement la Russie!»

Sandra:

«Il est évident dès le premier regard que cette action a été payée, planifiée. Une scène, des micros, du thé, tout ce qu’il faut. Le Département d’État américain n’économise pas son fric.»

«Exactement! reprenait otumn. Les USA peuvent imprimer suffisamment d’argent pour n’importe quelle révolution. Ils

1. Slogan très populaire en 2011-2012, inventé par Navalny quand il a commencé à dénoncer le pouvoir corrompu.

ne veulent pas la justice, l'égalité et une bonne vie pour le simple citoyen, ils veulent éliminer une grande puissance. Ils n'aiment pas la concurrence ! »

« Écoutez, messieurs ! répliquait vovan. Au lieu de répandre votre merde ici, allez vite sur Poklonnaïa Gora¹ et jurez fidélité à Poutler. La manifestation commence à 13 heures. Il paraît qu'on peut même être payé pour y participer. »

– Qu'est-ce qui se passe sur Poklonnaïa Gora ? grommela Dachka, qui tapa « Poklonnaïa Gora » dans les informations.

« Moscou, 4 février, 13 heures. Poklonnaïa Gora. Rassemblement organisé en accord avec la mairie contre la révolution orange en Russie, lisait-on sur le premier lien. Tous ceux qui veulent une Grande Russie, et non de grands bouleversements, doivent venir s'exprimer. Non à la cinquième colonne, non à l'orangisme, oui à la Russie !... Avec nous, il y a le Syndicat des citoyens de Russie, avec nous, il y a Kourguinian, Maxime Chevtchenko, Anatoli Wasserman, Mikhaïl Leontiev, Alexandre Prokhanov et beaucoup d'autres patriotes russes. Nous pouvons avoir des opinions différentes sur les chemins que doit prendre la Russie pour assurer sa grandeur, mais nous sommes tous fermement convaincus qu'un putsch orange signifierait la faillite de notre État.

« On a menti à nos arrière-grands-pères en février 1917. On nous a menti à nous et à nos pères en décembre 1991. Ça suffit ! On ne veut plus de révolutions ! Venez tous au rassemblement anti-orange ! »

– Ça veut dire que les parents sont à l'orange... Qu'est-ce que c'est que cet orange... Orangisme...

Dachka tapa « orangisme ». Les titres des articles ne faisaient qu'augmenter sa confusion : « Le national-orangisme comme stratégie de la renaissance russe », « L'orangisme est une menace pour tous les peuples du monde », « L'orangisme, c'est sérieux et pour longtemps », « L'orangisme ce n'est pas de la bêtise, mais une trahison »...

Au début de la semaine, un garçon et une fille étaient venus dans leur école. Jeunes, sympathiques, souriants. Dans des anoraks bleu et blanc... Ils n'étaient pas entrés, mais ils

1. Le mont des Inclinaisons : colline à l'entrée ouest de Moscou, où se trouve le parc de la Victoire.

étaient restés dans la cour. Et ils avaient commencé à distribuer des brochures aux élèves des grandes classes qui arrivaient à l'école. Ils discutaient avec ceux qui s'arrêtaient, leur disaient qu'il ne fallait pas s'empoisonner avec de l'alcool et des cigarettes et qu'il valait mieux faire du sport.

Ils n'avaient pas tendu de brochure à Dacha, et elle était passée sans s'arrêter, mais lentement, en écoutant ce qu'ils disaient. Et elle avait retenu: «Beaucoup de gens sont contre une Russie forte, et répandent une brume orange. Seule une jeunesse saine peut la dissiper!»

Le téléphone sonna. Avant que Dacha ait pu l'atteindre, Nastia cria de sa chambre:

– Téléphone!

– J'ai entendu!... Allô.

– Coucou.

C'était maman.

– Comment ça se passe, chez vous?

«Comment ça se passe, chez vous» énervait toujours beaucoup Dacha, et elle répondit, en articulant bien chaque mot:

– Ça se passe bien chez nous.

– Qu'est-ce que vous faites?

– Je lis.

– Le programme scolaire?

– Oui.

– Allez, il ne faut pas lâcher l'école... Nous avons acheté de très bonnes bottes pour papa, et nous allons sur la place de Kalouga.

– Il y a aussi quelque chose sur Poklonnaïa Gora aujourd'hui.

– Oui, j'en ai entendu parler. Les poutinoïdes s'y déchaîneront.

«Et vous, vous êtes qui?» faillit demander Dacha. Elle se retint. Il valait mieux ne pas en parler au téléphone. Peut-être ce soir, et plus calmement... Elle avait beaucoup de questions... De plus en plus...

Elle reposa le combiné, et resta une minute couchée, regardant le plafond. Il était grisâtre; ils changeaient assez régulièrement les papiers peints, mais remettaient toujours le plafond à plus tard...

Elle ouvrit sa messagerie, et tomba presque immédiatement sur une lettre d'Alina, la fille qui habitait Sapojok. Elle

continuait à envoyer presque chaque jour des plaintes à Dacha. Dacha ne lui avait plus répondu depuis Nouvel An, et elle écrivait, écrivait toujours...

«Salut, Dach'! Pourquoi ne réponds-tu pas? Tu es partie quelque part, ou tu n'as pas le temps? Oui, chez vous la vie bat son plein. Ici, c'est mort. Je vais de l'école à la maison, et c'est tout. Toutes nos activités extrascolaires, le chœur – c'est nul et c'est des conneries. Je vais sur VKontakte, mais plus personne ne m'écrit. Réponds quelque chose! Fais-tu des progrès en basson? Ah, ici il est arrivé quelque chose! Samedi passé, une fille est allée de Krivel, c'est un village près d'ici, mais à pied c'est long, bien sûr... Donc, une fille est venue de là-bas à pied à Sapojok, à la discothèque. Et, cette idiote, elle ne portait que des chaussures légères, des collants fins. Pour ne pas se changer. Elle aurait essayé de faire du stop, mais personne ne s'est arrêté. Bref, ses pieds ont gelé. On l'a d'abord mise dans notre hôpital, puis transportée d'urgence à Riazan. Je ne sais pas s'il faudra l'amputer ou non... Elle a été stupide, bien sûr, de marcher comme ça dans le froid, mais je la comprends. J'aurais fait la même chose, je crois... Je voudrais tellement avoir fini la neuvième. Et partir quelque part. Au moins à Riazan, mais mieux, à Moscou, bien sûr. Je rêve que j'arrive, comme dans les vieux films, une valise à la main, et que je commence une nouvelle vie! C'est ridicule, bien sûr, je comprends. Ne pense pas que je suis devenue folle, mais je n'en peux plus, Dach'...»

Et encore des lignes et des lignes. Épaisses comme du fil bien solide... Craignant de s'y perdre, Dacha ferma la lettre. Elle posa sa tête sur l'oreiller, et se remit à regarder le plafond. Elle s'imagina qu'on sonnait à la porte, et qu'Alina était sur le seuil. Un gros sac sur l'épaule. «Je peux entrer?» Elle entra. «Me voilà. Je ne sais pas encore où je vais aller, ce que je vais faire. Je peux vivre un moment chez vous?»

Elle sentait monter l'angoisse, elle en avait des fourmis au bout des doigts. Pas à cause de l'apparition d'Alina, mais d'autre chose. Sans doute à cause de toutes les complications que son apparition créerait... Là, dans son imagination, Alina et Dacha étaient toutes deux adultes, Dacha vivait seule, était autonome, et beaucoup dépendait de sa réaction. Et alors? Le plus simple serait que maman appelle tout de suite les parents d'Alina, et qu'on la renvoie à la maison, à Sapojok...

Non, Dacha s'obligea à penser à ce qu'elle ferait si elle devait décider elle-même de laisser entrer ou non Alina – si elle, Dacha, devait chercher où Alina pourrait dormir, des cintres pour ses habits, prendre soin d'elle, l'aider pour son travail ou ses études, à trouver un logement... Ce genre de situations se produisent, et même souvent. Surtout ici, à Moscou. Ça arrive à des centaines et des milliers de gens. C'est ainsi que Moscou, en quelques décennies, est devenue une ville énorme, et c'est ainsi, sans doute, que les gens traversent le pays et les autres pays... Mais qu'est-ce que ça représentait, effectivement, pour les gens qui habitaient ici, de laisser entrer des personnes étrangères? Chez eux, même quand ils avaient des invités pendant trois heures, même si c'était joyeux, on se sentait vite gêné, à l'étroit, alors si quelqu'un venait y habiter...

Elle se rassura avec une formule peu sincère, contrainte: il ne fallait pas se torturer avec de telles pensées à quatorze ans; si ça se passait plus tard, quand elle aurait dix-huit, vingt ans, elle pourrait décider... Oui, cette pensée la rassura un peu, même si la conscience qu'à n'importe quel âge la décision serait aussi difficile que maintenant lui faisait encore un peu mal, et même l'étouffait, lui enlevait toute force et volonté.

Elle bougea avec peine, se leva sur un coude, et regarda quelles actualités on trouvait sur la manifestation « Pour des élections honnêtes ». Elle tomba presque immédiatement sur une retransmission.

Une jeune femme en manteau de fourrure blanc disait avec enthousiasme, se penchant à une fenêtre:

« Nous voyons les gens en train de scander des slogans! Les gens avancent d'un même élan! »

La caméra regarda en bas: on voyait effectivement une grande masse compacte de gens avancer sur une large avenue.

« Ils nous voient et nous saluent! Tout le monde est de très bonne humeur! »

Puis une autre jeune femme apparut sur l'écran de l'ordinateur, en anorak vert salade. À côté d'elle se tenait un homme qui avait, sur la tête, une tourelle de tank.

« Je suis à côté du déjà célèbre homme-tank! cria la jeune femme. Présentez-vous, s'il vous plaît.

– Je m'appelle Alexeï Glotov, je suis l'homme-tank. J'ai fait ça – il indiqua la tourelle sur sa tête – de mes propres mains.

– C’est en fer?
– C’est du nanoblindage.
– Et qu’est-ce que ça signifie? Le tank, les inscriptions?
– C’est une sorte de métaphore. Le soldat de papier, l’armure en fer-blanc de Don Quichotte... Un symbole de sacrifice et d’audace.»

La jeune femme feignit de s’effrayer:

«Mais nous sommes ici entre gens pacifiques; personne ne marche sur le Kremlin! Est-ce que ça veut dire que vous êtes plus belliqueux que les autres?»

– Peut-être que oui, en un sens. Mes intentions sont sérieuses.»

L’homme-tank, la jeune femme et les gens autour d’eux se mirent tous à rire.

Un jeune homme à lunettes et en bonnet orange apparut. Il dit, laissant s’échapper des petits nuages de vapeur à chaque mot:

«Donc, la tête de la colonne arrive vers la rue Bolchaïa Polianka, et nous allons revenir à la place de Kalouga et regarder si elle est vide, ou si d’autres participants attendent encore leur tour.»

Au même moment, un chœur de voix rauques, mais puissantes, parvint aux oreilles de Dacha:

«Poutine, va-t’en, maintenant, et on veut pas d’remplaçant! Poutine, va-t’en, maintenant, et on veut pas d’remplaçant!»

Des gens, habillés pour la plupart en noir, certains masqués, avançaient dans la rue derrière une banderole noire et rouge: «Les élections honnêtes, ça n’existe pas». Ils brandissaient des drapeaux noirs, noir et vert, noir et rouge. Le tableau était plutôt effrayant, d’autant plus que ces manifestants-là n’avaient pas l’air de se promener, n’étaient pas détendus, mais plutôt résolus. Ils marchaient presque au pas. Peut-être qu’ils avaient fait exprès de se mettre en queue du cortège, pour ne pas être à l’étroit, ne pas avoir à trotter ou à ralentir... Oui, ils avaient un air martial. Et Dacha tressaillit en apercevant ses parents parmi ces gens belliqueux. Maman et papa criaient aussi, mais c’était un autre slogan:

«Le pouvoir aux millions¹, pas aux millionnaires!»

1. Aux millions de citoyens. Certaines manifestations de l’opposition (dont celle du 6 mai 2012) ont été par la suite baptisées «marches des millions».

« Et voilà, nous avons vu que les anarchistes, qui étaient en queue de cortège, ont commencé leur marche sur la Iakimanka, dit le jeune homme en bonnet orange, qui était réapparu sur l'écran. Mais on m'informe que de nouveaux participants, arrivés sur le tard, continuent de passer par les portiques des détecteurs de métaux. Et devant nous, après la colonne citoyenne, nous voyons maintenant passer la colonne des libéraux...

– J'attends toujours, l'interrompit encore une jeune femme, en manteau lilas, de voir la colonne des bouddhistes qu'on a annoncée sur les réseaux sociaux. »

On entendit une musique. La caméra se fixa sur un petit fourgon avec des haut-parleurs sur la remorque.

« Oh, mais c'est *L'Internationale*, si je ne m'abuse », s'amusa le jeune homme.

Il n'avait visiblement pas eu la patience d'attendre les communistes, qui avançaient lentement, et il avait dépassé leur colonne.

« Et voici, en bérets bleus, des paras avec leurs drapeaux !

– Ils ont l'air très amicaux...

– Ah, dit la jeune femme en appuyant sur son oreille cachée par un béret, on m'annonce que nous sommes en ligne avec Mirzoïev... Vladimir Mirzoïev, le célèbre metteur en scène russe... Antonina, à vous ! »

La jeune femme en anorak vert salade sautillait (sans doute à cause du froid) à côté d'un homme barbu d'un certain âge.

« Oui, Vladimir Mirzoïev est à côté de moi. Vladimir Vladimirovitch, quelles sont vos impressions ?

– Très bonnes, répondit le barbu sans se presser, d'un air pensif. De manière générale, le mouvement, c'est la vie, et l'immobilité, la mort.

– Vous avancez dans quelle colonne ?

– Moi ? Je suis dans la colonne de mes amis. C'est une colonne formée spontanément par mes amis... Je pense que notre cortège sur cette rue, c'est avant tout le cortège de gens qui sont sensibles les uns aux autres, au moment, à l'air du temps. Ce sont des écrivains, des poètes, des compositeurs et des musiciens qui ne pensent pas tous la même chose, mais qui sentent tous que le pays est arrivé à un point très important

de son histoire. Ce point, on l'appelle souvent le point de bifurcation.

– Le point de non-retour?
– On peut l'appeler point de non-retour.
– Et que pensez-vous des gens ici?
– Je suis heureux que les gens n'aient pas hésité à sortir, ne se soient pas laissé arrêter par le froid. Et même dans une situation en quelque sorte sans espoir, ils continuent de bouger.

– Merci! dit la jeune femme en hochant la tête, puis elle regarda la caméra. Nous parlions avec le metteur en scène Vladimir Mirzoïev.»

On retrouva le jeune homme au bonnet orange, enveloppé de buée, et la jeune femme en manteau lilas. Le jeune homme reprit la parole:

«Nous pouvons noter que, contrairement aux actions précédentes, il n'y a plus de portraits de Tchourov dans la foule. Il semble que la question des élections à la Douma ne soit plus actuelle. C'est, de toute évidence, une marche anti-Poutine, dont le slogan principal est: "Poutine, va-t'en!"

– En ce moment, intervint la jeune femme, nous voyons passer devant nous un énorme, pardon, préservatif, avec l'inscription: "Protégeons-nous de Poutine".

– Et voilà, CQFD.

– Au fait, j'ai entendu hier une version tout à fait inattendue de la raison pour laquelle Poutine doit quitter le pouvoir: il y a des régions où l'on préfère brûler les récoltes plutôt que de les vendre à l'État à un prix dérisoire... Et c'est ça, le plus terrible: chaque personne a son motif personnel de mécontentement de la politique de Poutine.

– Que dire, répliqua le jeune homme en haussant les épaules. Nous n'oublions pas, nous ne pardonnons pas¹.

– Oui, oui! (La jeune fille recommença à rire, comme si elle avait entendu une blague très drôle.) Exactement!»

C'était bizarre, sur l'écran tout le monde était plein d'énergie, de passion, mais Dacha avait envie de dormir, comme si on lui appuyait sur la tête... Elle ferma l'ordinateur, et le

1. Formule utilisée pendant la Deuxième Guerre mondiale et s'appliquant aux crimes des nazis.

calme se fit autour d'elle. Elle posa sa tête sur l'oreiller et sombra aussitôt...

– Je veux manger!

C'était la voix de Nastia; Dacha se réveilla immédiatement.

– Et moi, je veux dormir.

– Allez, donne-moi à manger!

– Meerde!

Elle dut se lever, aller à la cuisine.

– Et on dit «s'il te plaît».

Elle regarda ce qu'il y avait dans les casseroles, la poêle.

– Tu veux du sarrasin?

– Oui! Avec du lait.

Il y avait du lait dans le frigo. Dacha alluma la cuisinière sur 3, pour ne pas brûler le sarrasin... Pendant qu'il se réchauffait, elle entra dans la loggia de papa. Elle voulait allumer la radio, mais elle aperçut soudain la rangée de ses livres. Il y en avait une quinzaine. De divers formats, couleurs, et les titres sur les dos étaient dans tous les sens: les uns se lisaient de bas en haut, les autres de haut en bas. Le plus gros et le plus impressionnant était le premier, tout à gauche. Il n'y avait que son nom et son prénom en grosses lettres. Des lettres noires sur un fond rose-brun.

Quand ce livre était sorti, Dacha avait quatre ans. Elle se souvenait qu'ils étaient rentrés du jardin d'enfants en bus: c'était l'hiver, il faisait nuit derrière les vitres couvertes de givre, il n'y avait presque personne dans le bus. Et papa avait sorti un livre de son sac. Il y avait une photo de lui sur la couverture. Une jolie photo: papa était en manteau, le col levé, et regardait sur le côté, vers le bord de la couverture, avec intérêt et inquiétude...

– Lis ce qui est marqué ici, lui avait proposé papa, en lui montrant deux mots au-dessus de la photo.

Dacha, bien sûr, ne savait pas lire, elle ne connaissait que les *a* et les *o*. Mais elle avait deviné que si la photo représentait son père, on devait avoir écrit son nom. Et elle avait prononcé nettement, en séparant bien les syllabes, d'une voix forte:

– Roman Sentchine.

– Eh bien! Tu as vraiment lu?

Papa l'avait prise dans ses bras.

– Vraiment ?

– Vraiment.

À la maison, papa s'était félicité longtemps que sa fille – il disait : « Ma fille ! » – ait appris à lire. Mais, étonnamment, il ne lui avait pas proposé de déchiffrer d'autres mots. Sans doute qu'il n'y croyait pas tout à fait lui-même, mais il avait envie d'être fier...

En se souvenant de cet épisode, Dacha s'étonna de ce qu'elle n'avait jamais ouvert ses livres. Elle félicitait papa quand il en sortait un nouveau, était fière quand elle trouvait une photo de lui sur Internet, qu'on disait qu'il était le « nouveau Tchekhov », « le seul écrivain réaliste de notre époque », qu'il avait écrit « le meilleur roman sur les années 2000 ». Mais il ne lui était même pas venu à l'esprit d'ouvrir un de ses livres et de le lire. Et ses parents ne le lui proposaient pas, elle avait même l'impression qu'ils ne voulaient pas lui donner accès aux livres de papa... Ils étaient toujours très haut dans la bibliothèque, et ce n'est que depuis que papa avait fait son bureau dans la loggia qu'elle les apercevait régulièrement.

– Alors, dit Nastia en s'approchant. C'est prêt ?

Dacha retourna à la cuisinière, mélangea le sarrasin grésillant, éteignit la plaque et enleva la casserole. Elle emplit une assiette creuse de bouillie et la posa sur la table.

– Va manger. Tu peux te verser le lait toute seule.

Elle prit le livre de papa, le fameux premier, et, installée sur le lit des parents, elle l'ouvrit. Le premier récit s'intitulait « Une journée ensemble » et commençait ainsi : « Aliona se souvient de moi tous les deux-trois ans et me demande de passer une journée avec elle. Quand elle en a sa claque de tout le reste, j'imagine, elle compose mon numéro. Nous avons fait toute notre école dans la même classe, on était un peu comme des amoureux, je portais son cartable, on avait essayé de s'embrasser, et la brume de cette intimité passée nous empêche d'oublier complètement l'existence de l'autre même aujourd'hui, alors que nous avons des vies tout à fait différentes. Enfin, pas si différentes... Une chaîne de jours pareillement mornes. Et, pour sentir que le temps s'écoule, nous passons parfois une journée ensemble.

« C'est curieux, quand tu connais une fille depuis ses sept ans, et que tu la vois de temps en temps : tu la vois se transformer progressivement en vieille. Non, même pas progressivement,

quand tu ne la vois qu'une fois tous les deux ans, mais par bonds. Hop! Elle est encore un peu fraîche, essaie de prendre soin d'elle, de plaire, d'être pleine d'entrain. Hop! Elle semble soudain plus abîmée. Hop! C'est déjà une ruine dont personne ne veut, un peu enflée, la peau flasque, le duvet au-dessus des lèvres brûlé à l'allumette. Encore quelques rencontres de ce type, et ce sera vraiment une vieille femme.»

Dacha se tassa un peu. Elle eut l'impression qu'elle était elle-même devenue une ruine. Les années passaient comme des secondes, et elle vieillissait à vue d'œil, comme dans un film d'horreur.

Oui, elle comprenait pourquoi les parents ne lui montraient pas... Mais peut-être qu'après ça changeait... Elle tourna les pages: le récit était assez long.

C'était écrit petit, il y avait peu de dialogues et peu d'action. Le héros de l'histoire et Aliona se promenaient dans Saint-Pétersbourg, mangeaient dans un café, et le héros n'arrêtait pas de s'énerver intérieurement et de maudire tout le monde...

Dacha lut rapidement, en sautant des paragraphes, surtout les idées noires du héros. Mais elle s'arrêta à un endroit. Elle lut quelques lignes, les relut deux, trois, quatre fois, essayant de comprendre le véritable sens de ce qui était écrit. Mais elle ne trouva aucun sous-entendu, aucun sens nouveau. Il n'y avait que ce qui était écrit. Et Dacha ne pouvait pas croire que c'était écrit par son papa, celui qui se faisait tant de soucis pour la Russie, qui estimait que ceux qui étaient au pouvoir la menaient à sa perte. Alors que lui...

Lui, voilà ce qu'il avait écrit et publié sous son prénom et son nom de famille... Le nom qui était aussi celui de Dacha...

«L'Histoire est une chaîne de bobards intéressants et sanglants qu'on peut parfois lire quand on fume de l'herbe, avant de planer complètement.

«En ce moment, on a l'impression que l'Histoire est partout. Il y a des tonnes de livres historiques dans les vitrines, les églises sonnent les cloches à tous les coins de rue, à la télé ils n'arrêtent pas de gueuler que la Russie est une grande puissance, avec une grande histoire, une grande mission, une grande voie à suivre. Et plus nous nous enfonçons dans la merde, plus nous déblatérons sur notre histoire, plus nous

nous acharnons à tirer sur la corde des cloches. Moi, je vois ça comme ça: la Russie a vécu comme un ivrogne couché dans la rue qui demande à bouffer et de la gnôle. Et y a toujours eu des Allemands, Suédois, Anglais et autres Français pour lui donner ce qu'elle voulait et lui piquer sa chapka, ses bottes, son manteau. De temps à autre, cette Russie-ivrogne se levait, foutait sur la gueule à quelqu'un, reprenait ses frusques et retombait couchée dans la rue, se bourrait la gueule et redemandait de quoi pocharder... Tout ce qui a été fait ici, c'est les étrangers qui l'ont fait, mais avec nos mains tremblantes d'alcoolos en pleine gueule de bois.»

Quand elle fut convaincue qu'il n'y avait, dans ce texte, que ce qui était écrit, le premier réflexe de Dacha fut de courir remettre le livre à sa place. De le poser sur une étagère et l'oublier. Et de ne plus jamais... Mais, surmontant une sorte de ressentiment amer, elle feuilleta le récit jusqu'à la fin.

Elle ne trouva pas de fin heureuse: le héros persuadait sa camarade de classe de lui prêter de l'argent et, dès qu'elle s'en allait, courait s'acheter de la drogue.

Dacha resta couchée un moment pour se calmer, essayant de se convaincre que ce n'était pas si horrible que ça. Un livre, et rien d'autre... Et peut-être que c'était la seule histoire de ce genre... Peut-être que le début était aussi terrible, et que ça allait de mieux en mieux. C'est souvent le cas dans un livre...

Dans le récit suivant, elle reconnut leur famille. Ils s'appelaient Markine, mais on voyait bien que c'était eux: le papa était écrivain, la maman s'occupait de sa petite fille qui s'appelait aussi Dacha, et il y avait un fils plus âgé, Aliocha... Et tout ressemblait à leur vie, mais c'était décrit de telle façon qu'on avait envie de pleurer. Chaque phrase était lourde d'angoisse et de désolation. Du sentiment que tout était voué à l'échec.

Elle ouvrit encore le livre plusieurs fois au hasard. Son regard accrocha des bribes de texte: «Mais maintenant, maintenant j'aimerais de la vodka... Ils avaient vidé les deux bouteilles, buvant au goulot avec dégoût... Il était parti, et il s'était pendu cette nuit même... Maintenant, le liquide mortel va noyer mes yeux. Maintenant, la nuit noire va tomber... J'ai perdu tous mes principes les uns après les autres. Je dis "perdu" parce que je n'en ai plus aucun en réserve.»

Oui, c'était comme si un liquide mortel coulait dans ces pages, ou que ces lettres noires, ces milliers de lettres, étaient un poison asséché, qui pouvait à tout moment redevenir liquide et tomber sur elle... Dacha ferma le livre, avec précaution, pour qu'il n'arrive vraiment rien, que rien n'éclate, ne coule, et l'emporta sur la loggia de papa. Elle le mit à côté du prochain, qui s'intitulait *Avec le signe moins. Avec le signe moins*, puis *Un jour sans date, Plus loin et plus haut sur des piles usées, Ombres moscovites, La Glace sous nos pieds, Sur l'escalier de service...* Qui lisait des livres avec de tels titres? C'était évident qu'on n'y verrait rien de joyeux. Que des choses tristes, tristes...

Elle se dépêcha, presque en courant, de gagner sa chambre. Sur le chemin, elle prit son ordinateur sur le lit des parents... Elle voulait se coucher sur son lit, trouver quelque chose... Quoi? Avant, elle aimait beaucoup la comédie *La Prisonnière du Caucase*¹, mais elle ne pouvait pas regarder éternellement le même film...

Nastia faisait une rangée de petits jouets, hommes et animaux, hérités de Kinder Surprise et autres. La rangée couvrait déjà la moitié de la chambre. Elle ressemblait aussi à une sorte de cortège.

– Da-cha, on a du jus de fruit? demanda-t-elle sur un ton qui impliquait que Dacha devait le savoir.

– Va vérifier.

– J'ai regardé – il n'y a pas de jus.

– Dans ce cas, pourquoi tu m'embêtes avec ça?

– Mais tu es ma sœur.

– Et alors?... Hum, intéressant...

– Tu dois t'occuper de moi.

Dacha ferma sa porte. Elle regretta de n'avoir pas de verrou. Elle se coucha, mais elle se sentait mal, couchée. Elle alla à son fauteuil, se couvrit de sa couverture comme d'un plaid. Elle ouvrit l'ordinateur. Sur l'écran, on voyait un arrêt sur image, un homme en train de crier quelque chose. Ah non... Elle ferma le document. Elle alla voir ses messages. Elle tomba rapidement sur une série de nouvelles blagues et aphorismes. Elle commença à lire avec plaisir, mais les blagues n'étaient pas vraiment joyeuses, plutôt écœurantes.

1. Comédie classique de l'époque soviétique (1967).

« Comment peut-on considérer comme sa moitié un être avec lequel on a plus de cent différences physiologiques? »

« À quinze ans, une voyante m'a prédit que je dépenserais tout mon argent pour les femmes. Aujourd'hui, à quarante ans, j'ai une épouse et trois filles... Franchement, ce n'est pas ça que je m'étais imaginé à l'époque. »

« Tu rentres à la maison, tu t'assieds sur le canapé, dans le plus grand calme. À toi de décider si c'est la solitude ou la liberté. »

« Se marier : faire une bêtise, si tu es un homme – et s'être bien débrouillée, si tu es une femme. »

... Pourquoi papa avait-il écrit ça? Peut-être que c'est ce qu'il pensait avant, et qu'il avait changé d'avis depuis?... Mais comment peut-on écrire des choses pareilles sur la Russie?...

Les vidéos des meilleures flash mobs du monde, elles, lui plurent. Oui.

Pour la plupart, c'étaient des gens dansant sur une plage ou dans des centres commerciaux : soudain, une vingtaine de personnes commençaient à bouger harmonieusement, de façon synchronisée, parfois même sans musique, au milieu d'un monde chaotique. C'était un spectacle impressionnant, même un peu affolant ; certaines personnes, à côté, sursautaient, tombaient parfois de leur chaise, de leur chaise longue... L'instant d'avant, chacun était occupé séparément, errait dans le magasin ou sommeillait sur le sable, et sur un signe, ils se transformaient en un tout...

Il y avait une flash mob réellement effrayante : soudain, sur le trottoir d'une rue animée, plusieurs dizaines de personnes tombaient les unes après les autres, comme frappées par un gaz asphyxiant. Elles restaient couchées à terre. Et le plus étonnant – le plus angoissant – était que les autres passants n'y faisaient presque pas attention, continuaient leur route comme d'habitude. Certains enjambaient les corps immobiles, grimaçant parce qu'ils devaient ralentir... Peut-être, bien sûr, que ces passants voyaient les caméras, peut-être qu'on devinait sans peine que les personnes couchées n'avaient pas perdu conscience et c'est pour ça qu'on n'essayait pas de leur venir en aide, de comprendre ce qui s'était passé... Mais non, tout avait l'air réaliste. Et aucun passant ne manifestait ne serait-ce

qu'un instinct de survie, personne ne se bouchait le nez ou ne s'enfuyait. Non, les gens poursuivaient obstinément leur chemin, tout à leurs petites affaires... Est-ce que c'était vraiment possible, mettons, si un gaz mortel sortait d'un tuyau, que les gens se trouvant dans l'épicentre soient touchés? Personne n'essaierait de les aider?... Même les gens qui commençaient soudainement à danser faisaient plus réagir que ceux qui gisaient sur l'asphalte.

Dacha choisit la flash mob la plus bienveillante: « Prends la bouteille ». Enfin, pas vraiment bienveillante, mais... comment dire?... utile.

Une cinquantaine de filles et de garçons se réunissaient dans un centre commercial. Les uns étaient assis dans un café, d'autres debout le long des murs, à l'entrée. Ils faisaient semblant de discuter, par groupes de deux-trois, de n'être pas tous ensemble, d'être là par hasard. Ils avaient posé sur le sol, à deux pas d'une poubelle, une grande bouteille en plastique. Les gens qui passaient voyaient bien la bouteille, mais personne ne la jetait. Au mieux, ils la poussaient du pied vers la poubelle. Mais voilà qu'un jeune homme se baissait, la ramassait et la jetait à la poubelle... Tout le monde se mettait à applaudir, à lui offrir des fleurs, à le remercier... Le jeune homme était gêné, mais il semblait aussi heureux de toute cette attention. Et on aurait bien voulu être à sa place, jeter la bouteille, et avoir l'approbation de tout le monde...

Le téléphone se mit à sonner.

– Dach', le téléphone! cria Nastia.

– J'ai entendu!

C'était de nouveau maman.

– Alors, comment ça va chez vous?

– Chez nous tout va bien, répondit Dacha. Et chez vous?

– Chez nous aussi. On rentre bientôt. Range un peu la cuisine et sors les concombres du frigo, et ce qu'il y a d'autre. On viendra avec tonton Serioja.

– Ok.

– C'est maman? dit Nastia. Dis-lui d'acheter du jus de fruit.

– Achetez du jus, s'il vous plaît. C'est Nastia qui le demande...

– Oui, oui... Donne une apparence présentable à cette cuisine...

Dacha lava la vaisselle, posa sur la table de la saucisse de viande, des concombres salés dans un sachet en plastique, du fromage et du beurre...

– Oh, donne-moi une tranche de saucisse, dit Nastia, qui ne manquait pas une occasion.

Dacha lui coupa une tranche en silence et se dirigea vers sa chambre.

– Et du pain?! Je veux la manger avec du pain.

«Tu ne peux pas le faire toute seule?» aurait voulu répondre Dacha. Mais Nastia était encore un peu petite pour utiliser un couteau. Maman l'avait vue récemment en train d'essayer de couper quelque chose, et elle l'avait grondée...

Il était 17 h 30, il faisait presque sombre, et elle n'avait plus envie de rien. Elle pourrait appeler les parents, leur dire d'ouvrir eux-mêmes la porte, et aller se coucher... Mais elle n'arriverait sans doute pas à s'endormir: les quelques minutes où elle avait sommeillé pendant la journée lui permettraient sans doute de rester encore longtemps éveillée dans cet état d'apathie... Ah, et zut, il fallait encore faire du piano. Au moins un peu. Maman allait poser la question, et Nastia avouerait qu'elles n'avaient rien fait – elle ne savait pas encore mentir. À part sur un sujet: qui avait commencé, lors des disputes. C'était généralement Nastia qui commençait, puis éclatait en sanglots, et tous les reproches étaient pour Dacha...

Elle s'assit au piano. Nastia finissait son pain-saucisse, regardait la télé. Bob l'éponge perdait ses bras et ses jambes, ses yeux sortaient de leurs orbites...

– Viens faire du piano, dit Dacha.

– Mais je regarde mon dessin animé.

– Il y en a tout le temps, des dessins animés. Assieds-toi... Les parents vont bientôt rentrer et maman se fâchera.

Nastia mit le reste de pain blanc dans sa bouche et monta sur la chaise.

– Bon, tiens-toi droite, comme on te l'a appris. Joue d'abord «Sur la patinoire» et les autres morceaux que tu sais, après on fera un peu de solfège...

La leçon se termina, bien sûr, avec les larmes de Nastia: Dacha avait soi-disant été trop brusque avec elle... Mais à

l'arrivée des parents et de tonton Serioja, elle s'était calmée, heureusement.

On voyait bien que papa avait bu. En ce qui concerne tonton Serioja, ce n'était pas clair. Son visage était mystérieux, son sourcil droit levé. Il salua cérémonieusement Dacha et Nastia. Leur tendit à chacune un chocolat Alpen Gold.

– Enlève ton manteau et entre, grommela papa en tirant sur ses bottes fourrées.

– Oh, papa! s'exclama Nastia. Tu as de nouvelles chaussures?!

– Eh bien, c'est l'hiver... Alors j'ai des bottes d'hiver... Entre, Serioja, ne fais pas le timide.

– Je ne fais pas le timide. Je regarde ma filleule et Daria. Qui grandissent... dans des tourbillons hostiles.

Puis ils passèrent à la cuisine, mangèrent des raviolis, du poulet rôti (qu'ils avaient acheté dans une échoppe près de la maison). Les adultes discutaient avec feu de la manifestation, et de la politique en général. La joie de se dire qu'autant de personnes s'étaient rassemblées était immédiatement remplacée par de la tristesse à l'idée que cela ne changerait rien.

– Ça ne sert qu'à nous donner bonne conscience, disait tonton Serioja. Les chiens aboient, la caravane passe.

– Passe sur le corps de la Russie, reprit papa. De la Russie. Dacha demanda :

– Papa, et vous avez défilé avec... heu, les anarchistes?

– Avec eux, et pas seulement... Mais comment sais-tu ça?

– Je vous ai vus sur la retransmission de la manifestation.

– C'est vrai? tressaillit maman. Tu l'as trouvée où?

– Je vous montrerai après... Mais pourquoi vous étiez avec les anarchistes?

– Votre papa est un vieux libertaire, rit tonton Serioja.

– Ne dis pas ça, répliqua papa en se renfrognant. Je suis contre certaines minorités qui voudraient devenir majoritaires. J'ai même inventé un slogan en cas de Gay Pride: «La pédérastie est plus nocive que l'héroïne».

– Roman, dit maman, dont les yeux lançaient des éclairs, tu es obligé de dire ça devant les enfants?

– Mais je suis d'accord avec le principe: «Les élections honnêtes, ça n'existe pas». Et c'est vrai que je suis d'accord avec les idées anarchistes. Mais, malheureusement, au niveau actuel de développement de notre civilisation, l'anarchie est impossible.

– On a aussi marché avec les nationalistes, ajouta maman. On y a rencontré tonton Siova.

Tonton Serioja se versa de la bière.

– Peu importe avec qui on marche. Ce qui compte, c'est que des milliers et des milliers de gens se sont réunis et ont défilé. Pacifiquement. Et si, au lieu de la place des Marécages, ils étaient allés à la place du Manège...

– C'est le 10 décembre qu'il fallait le faire, l'interrompt papa. Maintenant, c'est trop tard.

– Mmm, oui... Maintenant, il faut inventer ce qu'on fera dans le futur.

L'intonation de tonton Serioja avait perdu son entrain coutumier, sa voix de basse s'était transformée en un chuchotement doux et plaintif.

– Parfois, je me dis que mon travail, c'est d'écrire. Ma mission... Mais tout mon être se rebelle contre ça. Il suffit de regarder les nouvelles, et on se dit: il faut se dépêcher, sauver la situation, faire quelque chose... C'est comme de demander à un médecin urgentiste de faire des recherches en laboratoire...

– Moi aussi, dit maman, je n'en peux plus. Le pouvoir est aux mains de vrais bandits, qui ne s'en cachent même pas, et pillent tout simplement le pays. Non, pas tout simplement! En se moquant de nous, par-dessus le marché. Et on doit supporter ça?...

Papa soupira:

– C'est tout le problème, le fait qu'ils se moquent de nous. S'ils déclaraient la dictature, fermaient la Douma et L'Écho de Moscou, s'ils interdisaient les réunions de plus de trois personnes, ça serait plus facile. Plus clair. Mais là: nous sommes une «démocratie souveraine¹».

Dacha écoutait, elle aurait voulu poser beaucoup de questions. Surtout à papa. Sur ses livres, sur ce qu'il avait écrit sur la Russie... Mais elle comprenait que ce n'était pas le moment, devant tonton Serioja. Dans une heure ou deux, ou demain, elle trouverait le moment opportun... Mais elle devait

1. Concept élaboré sous le gouvernement Poutine. La Russie fonctionne sur le principe de la démocratie, mais *une démocratie qui doit être adaptée aux particularités* du pays et indépendante des pressions occidentales.

absolument lui poser la question, sinon comment pourraient-ils continuer à vivre ensemble, rester proches...

Dacha sortit de la cuisine pour garder son calme.

La vue de l'ordinateur fit monter en elle une sorte de nausée; en même temps, elle n'avait toujours pas sommeil, mais tout lui pesait, l'étouffait... Essayer de lire? Il y avait beaucoup de lectures dans le programme scolaire... Non, pas maintenant. Sur l'appui devant la fenêtre, il y avait les gros tomes de *Harry Potter* et ceux, plus fins, de *Twilight*. Cela faisait longtemps, très longtemps qu'elle n'avait pas ouvert un livre de *Harry Potter*...

Une semaine plus tôt, Ralph Fiennes, qui jouait Voldemort dans les films, était venu à Moscou. Il devait faire une séance d'autographes dans un centre commercial près de Moskva-city, et les filles de la classe avaient voulu y aller. Même la première de la classe, Liza, qui se moquait depuis deux ans des fans de *Harry Potter*, se demandait comment s'habiller, quel livre prendre pour un autographe; elle avait raconté plus tard qu'elle avait passé plusieurs heures à chercher la baguette magique dans ses jouets, sous le canapé.

Les filles avaient proposé à Dacha de les accompagner. Mais elle avait refusé. Non qu'elle n'en ait pas eu envie: mais il y avait des choses à faire, maman ne voulait pas qu'elle y aille... Et, finalement, c'était pour le mieux.

Les filles lui avaient raconté après qu'une scène avait été préparée au premier étage du centre commercial, il y avait des micros, on diffusait de la musique. Les gens étaient nombreux, mais ils se comportaient avec un calme étonnant; ils faisaient la queue et ils attendaient. Ils attendirent une demi-heure, une heure, une heure et demie... Certains étaient déguisés en personnages de *Harry Potter*, même parmi les adultes. Presque tous étaient venus avec des livres, et certains avaient des baguettes magiques. D'après les filles, l'atmosphère était très bonne, à la fête. À 19 h 30, la séance devait commencer. Ils attendirent encore une demi-heure, quarante minutes. À ce moment, Ralph apparut, entouré de gardes du corps... Ania avait remarqué qu'au début il souriait, mais quand il avait compris combien de gens l'attendaient, il avait perdu contenance. Il avait signé quelques autographes sur le chemin de la scène, avait bredouillé quelques mots incompréhensibles

dans le micro, avait encore signé une vingtaine d'autographes puis était parti à la hâte vers un autre étage. Les centaines de fans de *Harry Potter* réunis avaient tenté de le suivre, mais les gardes du corps les avaient retenus. Bref, ça avait été une vraie mêlée.... Les filles n'avaient pas eu d'autographe, et elles étaient très déçues, aussi déçues que si elles avaient déclaré leur amour à un garçon et qu'il avait répondu: « Ha, ha, ha ! »

– Tu vois, ce n'est pas un hasard s'il a joué Voldemort, avait dit Dacha pour consoler Ania. Il est aussi horrible dans la vie qu'au cinéma.

Ania s'était en effet tout de suite apaisée :

– Hum, oui. Mais dans la vie... il est encore pire. Dans la vie, il est lâche. Si tu savais comme il a filé quand il nous a vus !

Le lendemain, Ania avait raconté qu'elle avait jeté dans les vide-ordures les lunettes de Harry et tous les livres, disques, la baguette magique, l'écharpe, les magazines...

– Imagine comme maman était contente ! Elle m'a dit qu'elle voulait se débarrasser de tout ça, ou au moins l'emporter à la datcha, mais qu'elle avait peur de m'en parler. Que c'était mon enfance. Et voilà que je jette tout moi-même!...

Dacha n'avait rien jeté, mais elle n'avait plus ouvert le moindre livre de *Harry Potter* depuis longtemps, elle ne s'intéressait plus aux films. Une fois, elle avait vu que Nastia était en train de visionner *La Chambre des secrets*. Elle avait regardé un moment avec elle, et avait trouvé ça tellement drôle et triste qu'elle était vite partie... Elle avait l'impression que sa passion pour *Harry Potter* avait eu lieu dans une autre vie, alors qu'en fait, il y avait un peu plus d'une année, elle était allée déguisée, avec une baguette magique, voir la première partie des *Reliques de la mort*, en se fâchant quand les spectateurs un peu plus âgés avaient ri devant certaines scènes. Six mois plus tard, en regardant la deuxième partie, elle avait elle-même souvent ri : c'était drôle...

Toute son enfance s'était écoulée sous le signe de *Potter*. À cinq ou six ans, elle avait vu chez des gens le premier film, et avait exigé des parents qu'ils achètent le DVD, qu'elle avait regardé de nombreuses fois. Elle avait attendu avec impatience les nouvelles séries, se disant avec effroi : « Et comment je ferai, quand l'histoire sera terminée ? »

En réalité, elle vivait très bien même après la fin de l'histoire. Enfin, elle ne vivait peut-être pas très bien, mais elle s'en passait facilement... C'était déjà moins fort, avec *Twilight* – ici, Dacha sentait que son intérêt était plus artificiel : il fallait bien se passionner pour quelque chose, elle se passionnait pour *Twilight*. Mais si la série disparaissait, il n'y aurait rien de tragique. Alors qu'une année plus tôt, elle était encore persuadée qu'avec la fin de *Potter*, le monde s'écroulerait.

Tapant fort sur les touches, avec rage, elle joua un morceau court au piano, et se dirigea vers la cuisine pour, comme elle se l'expliquait à elle-même, se verser un verre de jus. Elle entendit la voix excitée de maman :

– ... Récemment, on a découvert qu'une fille, à Nijni Novgorod, avait passé dix ans sans sortir de son appartement. Elle s'était enfermée à quatorze ans, et maintenant elle en a vingt-quatre. Il paraît qu'elle s'est enfermée volontairement, elle ne cherchait même pas à regarder par la fenêtre... Et ça ne m'étonne pas : la vie est si affreuse, qu'on a envie de s'enfuir quelque part, de fermer sa porte à double tour...

Maman aperçut Dacha.

– Bravo, tu as très bien joué. Tonton Serioja a d'abord cru que c'était un concert à la télévision.

– Oui, bravo ! confirma tonton Serioja. Dans notre nouvelle vie, on aura besoin d'artistes. Surtout des jeunes.

Dacha demanda, avec un agacement subit :

– Pourquoi ? Cette vie-ci est si mauvaise ?

– Elle est fade. Il n'y a pas de développement. Nous allons donner un nouvel essor au développement dans tous les domaines : économie, arts, industrie. Comme dans les années vingt du siècle passé. D'autant plus que tout semble indiquer que ces années vingt seront les nôtres. L'élite au pouvoir va encore s'accrocher cinq, sept ans, et sera éjectée. Et ce sera notre tour !

– Je vois.

Mais, visiblement, l'ironie de son « je vois » était perceptible, et tonton Serioja se mit à argumenter avec feu :

– Aujourd'hui, tout est étouffé, toute initiative. Les forces du peuple sont gaspillées. Surtout les forces créatrices. Par contre, le libéralisme se porte bien. Il est utile pour le pouvoir, et il ne le met pas en danger : occupe-toi de toi, de ta vie privée,

attrape des morceaux du gâteau, mets-les de côté. D'autant plus qu'on peut à tout moment prendre n'importe qui au col et lui faire lâcher les morceaux, ou lui faire peur pour qu'il les rende... Avec nous, il ne sera pas question de morceaux. Bien sûr, on ne peut pas arriver à une égalité absolue, mais les gens s'enrichiront selon leurs mérites. Tu as inventé quelque chose de vraiment utile pour l'État: prends cette récompense; tu travailles bien de tes mains, idem. Et l'essentiel, ce ne sera pas l'individu, comme aujourd'hui, mais une idée.

– Et quelle idée? demanda Dacha.

– La renaissance de la Russie!

– Oui, Serioja, soupira papa, tu es un utopiste.

– Quoi, tu n'es pas d'accord avec mon idée?

– En principe, si. Comme les autres 140 millions, ou combien sommes-nous encore aujourd'hui... Mais je doute que ça soit possible.

– Je ne vois rien d'impossible. Tous les pays qui se respectent vivent selon le même principe. Nous détestons les États-Unis, mais ils méritent notre respect. Comme tout ennemi fort... Ils changent de président, de sénateurs, de *congressmen*, et pourtant ils poursuivent le même but depuis trois siècles.

– Et quel est leur but? demanda Dacha, que la question intéressait vraiment cette fois.

Tonton Serioja haussa les épaules:

– Régner sur le monde entier. Y compris sur nous.

– La Chine ne les laissera pas faire, dit papa.

– Bah, la Chine... La Chine ne veut pas d'ennuis avec eux.

– Je parle de nous. C'est la Chine qui nous bouffera, pas les Américains.

– Ah, dans ce sens-là... Peut-être. Encore vingt ans de croissance chinoise, de dégradation européenne et de dépérissement ici, et la Chine nous submergera... Pour le moment, nous nous accrochons à l'Europe, mais il semble bien qu'il n'y aura bientôt plus rien à quoi s'accrocher.

– Et il y a le monde musulman, rappela maman. À mon avis, il nous inurgitera avant la Chine et les États-Unis.

– Ah oui, c'est vrai...

Dacha s'indigna:

– Vous parlez comme si la Russie n'était rien!

– Mais c'est bien le cas, répliqua tristement papa.

– Allons, allons, dit tonton Serioja en souriant. Ne soyons pas défaitistes. Nous avons nos chances. Il y a des gens prêts à lutter. À treize ans, j'étais sur les barricades devant le Parlement¹, et je n'ai jamais renoncé depuis...

– Oui, Serioja, dit papa, c'est seulement maintenant, quand sont apparus les Ponomarev et autres Goudkov, que j'ai compris que tu avais eu raison d'être candidat aux dernières élections de la Douma sur la liste Russie juste...

– Mais j'ai commencé trop tôt.

– Tu es l'enfant trop précoce d'un printemps trop lent², déclama maman (et papa et tonton Serioja rirent d'un rire triste).

Dacha se sentit à nouveau en proie à la nausée et la tristesse; elle but rapidement son verre de jus et partit pour sa loggia, mais elle s'arrêta avant. Elle s'assit sur le lit de Nastia et regarda autour d'elle. C'était la plus grande chambre de l'appartement, et pourtant elle était petite, étroite... La chambre des parents était minuscule, le lit en occupait plus de la moitié... Ce n'était pas un appartement, mais des cages...

Intéressant: Nastia était toujours à table, écoutait les adultes. Depuis une heure et demie, elle écoutait, écoutait... Qu'allait-elle retenir, à la fin?...

Dacha se leva, se glissa vers la porte de la cuisine. Papa parlait d'une voix confuse, pâteuse:

– Seriog, je te le dis sous le sceau du secret... On m'a nommé, on a nommé mon dernier livre, pour le prix du Gouvernement... Et, peut-être, si je le reçois, que je pourrai lui donner un coup dans les c...

– Roman! cria maman. Ne dis pas de grossièretés.

– Dans les castagnettes. Hein?

– De qui?

– De qui, purée! De Pou!... Et dire: «La Russie sans Poutine!» Tranquillement, dans le micro. Tout le pays l'entendra...

– Hum! dit tonton Serioja, l'air réjoui. C'est presque comme dans mon *Magicien*.

1. Bras de fer, en 1993, entre le président Eltsine et les députés (Chargounov a donc pris le parti des députés), qui s'est terminé par la victoire de Eltsine.

2. Parodie d'un poème de Merejkovski, *Les Enfants de la nuit* (1895): «Précurseurs trop précoces / D'un printemps trop lent» (où les jeunes héros attendent un «nouveau prophète»).

- Ah oui?
- Tu ne te souviens pas? Le héros principal fait quelque chose au président... Et dans *Sankia* de Prilepine, ils s'attaquent à lui. Enfin, ils lancent sur lui des gâteaux, ou quelque chose comme ça, à un cocktail... Une humiliation morale.
- Ah, c'est vrai, dit papa d'une voix morne. On l'a déjà fait... Peut-être pas dans la vie, mais dans des livres.
- En plus, il me semble bien qu'on a déjà décerné le prix du Gouvernement russe pour cette année.
- Qu'est-ce que tu veux dire?
- C'est Fazil Iskander qui l'a eu. À la fin de l'année passée. Je ne sais pas si la cérémonie de remise a déjà eu lieu, mais c'est lui qui a eu le prix.
- Vraiment?... Putain!...
- Papa était au bord des larmes:
- Tout est pour ces vieillards! Ça fait trente ans qu'il n'a plus rien écrit d'intéressant, mais il reçoit prix après prix!...
- Dacha n'en pouvait plus; elle partit dans sa loggia. Se coucha sur le lit et resta étendue dans la pénombre. Par la fenêtre, elle voyait trembloter les lumières de la maison d'à côté, des réverbères, et de tous ces immenses quartiers-dortoirs... Des ombres incompréhensibles couraient inlassablement sur le plafond.
- Quelques minutes plus tard, on entendit des pas dans la chambre, quelqu'un appuya sur un bouton. La télévision s'alluma. Nastia en avait enfin assez.
- «Tante Oksana, disait une voix antipathique d'adulte faisant semblant d'être un enfant ou un animal de conte de fées, c'est vrai que le soleil boit de l'eau?
- Mais bien sûr, Stepachka! Le soleil l'a prise dans la soucoupe sur le bord de la fenêtre. Les rayons du soleil ont transformé l'eau en vapeur, et la vapeur est devenue un joli nuage. Quand il y a beaucoup-beaucoup de nuages, ils forment un gros-gros nuage qui retombe sur la terre en petites gouttes de pluie.
- Aaah, et après l'herbe pousse!
- Bra-vo, tu as compris, Stepachka!»
- Dacha enfouit sa tête sous son oreiller.

Tonton Serioja partit peu après vingt-deux heures. Dacha ne dormait toujours pas: elle voulait absolument parler avec

papa. Absolument... Elle attendit que les parents aient fini de ranger la cuisine et que maman soit partie dans la chambre, et se releva.

Papa était assis à son bureau et écoutait la radio d'un air fasciné.

«Le 4 février entrera dans l'histoire de la Russie comme le symbole de la continuité de la tradition de résistance à l'arbitraire. Le favori en titre de la course à la présidence démontre la variété de ses manœuvres de campagne. En gardant la personne de Vladimir Tchourov à la tête de la commission électorale, il dévalue tout pas en direction d'une transparence des élections. L'imitation d'un soutien massif de la part des fonctionnaires a viré à la confusion pour le pouvoir.»

– Papa, l'appela doucement Dacha, qui avait au fond très peur de lui parler.

Papa répondit d'un ton dépité, ou simplement fatigué :

– Quoi encore ?

Bizarrement, cette réaction donna des forces à Dacha.

– Je voulais te demander... quelque chose d'important.

– Quoi ?

– Je voulais savoir... Tu... enfin... tu es pour la Russie ?

Papa renifla :

– Tu parles comme Nastia maintenant !...

Il baissa le volume de la radio.

– Dans quel sens, pour la Russie ?

– Alors, pour la Russie ? Ou non ?

– Bien sûr que oui. C'est mon pays, comment pourrais-je être contre...

– Alors pourquoi... (Dacha sentit une boule amère lui remonter dans la gorge)... pourquoi écris-tu de telles choses ?

– Qu'est-ce que j'écris ?

– Que la Russie est étalée par terre comme un ivrogne... qu'elle ne peut rien... que les étrangers ont tout fait...

Papa sembla se tasser sur lui-même :

– Où est-ce que j'ai écrit ça ?

Dacha indiqua l'étagère du menton. Papa suivit du regard, se leva, prit le livre en question.

– Où ?

– Là, dans la première histoire...

Elle s'étonnait que papa ne se souvienne pas de ce qu'il avait écrit.

– Donne-le-moi...

Elle trouva le bon paragraphe.

Papa regarda, fit un petit hochement de tête affirmatif, son visage se détendit légèrement.

– J'ai écrit ça en 1996. À l'époque la plus sombre. Malade, affaibli, le président Eltsine, en trompant le peuple, venait d'être élu pour un deuxième mandat. Tout était dans un tel état de délabrement, de misère. Et le héros du récit est dans le même état... D'autant plus que c'est un type absolument dépourvu de spiritualité.

– Mais c'est écrit «je». Et il a le même nom que toi.

– Hum...

Papa cherchait, semblait-il, comment répondre.

– Tu comprends, commença-t-il lentement, tu comprends, on fait parfois ça dans la littérature de fiction... C'est un... heu, une technique... On imite le documentaire.

– Pour quoi faire?

– Comment dire... Pour influencer plus fortement le lecteur... Et je l'ai fait... Je voulais que les gens se réveillent, sentent que nous allions droit à la catastrophe. Parfois, c'est utile... Tu comprends?

– Heu, pas vraiment... En tout cas, c'est très désagréable à lire.

– C'était bien le but. (Papa s'animait de plus en plus.) Tu connais le proverbe: «Par des sentiers ardu jusqu'aux étoiles»?

Dacha fit oui de la tête, elle aurait voulu demander: «Et où sont les étoiles dans tes livres?», mais papa ne la laissa pas parler, il continua sur sa lancée:

– Il y a un poète, un patriote, Nikolaï Zinoviev, qui a écrit ce poème: «Avec un amour vrai / Je lui ai donné des gifles pour qu'il revienne à lui.» Il parle du peuple russe. Beaucoup lui reprochent ces vers, mais il a eu raison de les écrire. Et beaucoup d'autres ont écrit le même genre de choses...

Papa parlait et parlait, et son air d'écolier surpris en train de faire une bêtise laissait peu à peu la place au vrai papa, qui avait le droit de faire la leçon, d'expliquer. Et, à la fin, on ne peut pas dire qu'il avait convaincu Dacha, mais il l'avait fatiguée...

Elle ne hochait plus la tête que par réflexe, se répétant à part soi, comme elle le faisait parfois quand elle se faisait gronder pour une mauvaise note : « Vivement que ça soit fini, et que je puisse partir. »

Papa se tut enfin, et son visage reprit une expression un peu pitoyable, perdue. Il regarda Dacha dans les yeux d'un air implorant et prononça :

- Tu comprends ?
- Mais oui, papa... Bonne nuit ?
- Bonne nuit, ma fille.

... De son lit, elle entendit le son dans la chambre des parents :

Quinze candidats cool au projet *Dom-2*
Avec Ksenia Sobtchak et Ksioucha Borodina.
Nananananana¹...

« Ça existe toujours ? » eut le temps de s'étonner Dacha, avant de sombrer dans le sommeil. Un sommeil tiède et doux, salvateur.

1. Chanson générique d'une série de télé-réalité proche de *Loft Story*.

DIMANCHE 26 FÉVRIER 2012

Dacha avait, bien sûr, lu des manuels d'histoire, elle savait plus ou moins comment l'humanité s'était développée, mais elle n'en avait vraiment pris conscience que lorsqu'ils étaient allés, avec sa classe, au Musée historique¹ : tout se fondait sur des victoires militaires, c'étaient elles, les grandes dates de l'histoire du pays. Parfois ce n'étaient pas des victoires, mais des défaites où un grand nombre de gens se montraient héroïques, qui assuraient la gloire.

C'était sans doute le cas partout, et toujours. Les décennies de bien-être, les décennies sans guerre, étaient comme des lacunes dans l'Histoire. Des gens avaient vécu, et alors?...

Dacha n'avait jamais connu la Russie en guerre, mais des événements qui ressemblaient à des combats avaient lieu constamment, presque chaque jour. Il suffisait d'allumer la télévision ou de se plonger dans la Toile : immédiatement, on découvrait que quelqu'un avait été tué, une bombe avait explosé, un groupe avait été mis hors d'état de nuire, des bandits s'étaient emparés d'un bâtiment, on avait trouvé une cachette avec des armes, on avait empêché, mis au jour... Souvent, Dacha se demandait même comment elle faisait pour n'avoir jamais été confrontée directement à ça. Aux explosions, aux règlements de comptes, aux bandits.

1. Musée national à l'entrée de la place Rouge.

Une seule fois, quand il y avait eu les attentats dans le métro, elles avaient été, maman et elle, près de quelque chose de vraiment dangereux. Pas seulement proches géographiquement, mais... Elle avait eu l'impression que là, à tout moment, la mort pouvait les engloutir elles aussi...

Avec Internet, c'était clair, on pouvait y trouver tout et rien ; mais la télévision semblait aussi se gargariser de toutes les tragédies, toutes les horreurs. Dacha s'était longtemps demandé pourquoi, et pour quelle raison on n'interdisait pas de montrer des émissions sur les assassins, les violeurs, les terroristes. Toutes ces émissions : *Faits divers*, *Antenne de police*. Récemment, elle pensait avoir deviné. On montrait volontairement tout ça pour expliquer aux gens (enfin, à la majorité des gens) : « Vous allez plutôt bien, il faut vous en contenter. Regardez comme les choses vont mal, beaucoup plus mal chez d'autres gens autour de vous. » Et il y avait un sous-entendu bien clair : « N'essayez pas de changer quelque chose, n'intervenez pas, car vous risquez de perdre le relatif bien-être dans lequel vous vivez. »

Peut-être que ce n'était qu'une impression, mais il devait bien y avoir une explication à cette rafale d'informations...

Sans doute était-ce la raison pour laquelle la majorité des gens vivaient discrètement, sans se faire remarquer, restaient chez eux, se montraient prudents, n'exprimaient pas leur mécontentement, même si presque tout le monde avait des motifs de mécontentement – dès qu'on parlait avec quelqu'un, il finissait par se plaindre. Bon, il y avait eu des manifestations, on disait que près de deux cent mille personnes y avaient participé, mais qu'est-ce que deux cent mille personnes dans une ville de douze millions d'habitants...

D'un autre côté, on voyait apparaître toujours plus de terroristes, d'extrémistes. Ils cherchaient bien à atteindre un but. Mais ce n'étaient peut-être pas des raisons concrètes qui les poussaient à faire exploser des bombes, à tuer. Et aussi, qui poussaient des milliers de personnes mécontentes à écrire sur des cartons : « Poutine, va-t'en ! » et à marcher dans les rues. Le problème était ailleurs...

Les parents, par exemple... Quand tout allait bien, ils vivaient comme sans se remarquer, et petit à petit cette absence d'attention se transformait en agacement mutuel, en échange de phrases acides, et, parfois, se terminait en dispute. Quand ils avaient des problèmes d'argent, ou autres, des difficultés,

quand le monde extérieur menaçait la famille, les parents étaient sombres, nerveux, mais en même temps ils s'unissaient, et il devenait alors évident qu'ils étaient mari et femme, prêts à défendre leurs enfants, leur maison, à se défendre eux-mêmes. Mais ils n'étaient devenus vraiment proches que ces derniers mois, quand ils avaient vu apparaître, ou plutôt, se définir clairement, un grand ennemi commun. Ils parlaient pendant des heures de problèmes, mais ce n'étaient pas les leurs, pas ceux de la famille: c'étaient ceux du pays. Et ils n'étaient plus seulement mari et femme, mais aussi compagnons de lutte.

Souvent, ils n'étaient pas d'accord, s'échauffaient, mais ils ne se disputaient pas, expliquaient, argumentaient (quand ils n'étaient pas d'accord sur des problèmes du quotidien, ils en venaient très vite à s'accuser mutuellement), et, presque toujours, l'un des deux acquiesçait: «Oui, tu as raison... tu as raison... c'est ce qu'il faut faire...»

En ce moment, dans leur chambre, ils discutaient avec animation, mais sans élever la voix, sans rudesse, de l'endroit où ils voulaient aller:

– Sur la place du Triomphe. Nastia, la femme d'Oudaltsov, y sera, elle appelle à la rejoindre, disait maman.

– Je comprends que ça sera amusant là-bas, répondait papa, mais il faut aller là où le cercle pourrait avoir de la peine à se fermer. Sur L'Écho, ils ont dit que les endroits problématiques étaient entre les stations Portes Rouges et Tchkalovskaïa, et entre Smolenskaïa et Parc de la Culture.

– Et alors, on remplira le trou à nous deux?

– Ça sera déjà ça... Je propose qu'on fasse comme ça: on sortira au Parc de la Culture et on marchera dans la direction de la station Maïakovski.

– Mais ça fait plusieurs kilomètres!

– On ira tranquillement... On pourra regarder les gens.

– Ah! (Maman se mit à rire.) Tu veux observer la situation. Tu as décidé d'écrire quelque chose?

– Peut-être.

– Bon, d'accord. Mais s'il le faut, on prend une voiture¹.

1. Avant même l'arrivée d'Uber, les Russes pouvaient faire de l'autostop pour arrêter une voiture privée mais payante (on se met d'accord sur le prix au cas par cas).

- Ah, oui, c’est une idée. On roulera un peu.
- Venez manger, dit maman en sortant de la chambre, on doit partir bientôt... Dacha, aide-moi à mettre la table!
- En posant les assiettes à soupe, Dacha demanda:
- Vous allez où?
- Aujourd’hui, il y aura un Cercle blanc¹ sur la ceinture des Jardins. On a décidé, avec papa, d’y participer.
- Et qu’est-ce que c’est?
- Une action de protestation. De la contestation créative: les gens se mettront côte à côte sur le trottoir, en se tenant par la main.
- Dacha, à sa propre surprise, déclara:
- Je veux y aller moi aussi.
- Maman la regarda avec étonnement. Elle ne répondit pas tout de suite. Ou plutôt, elle demanda:
- Et Nastia, qui la gardera?
- Je ne sais pas... Je veux voir ça.
- Ils commencèrent à discuter avec papa de ce qu’il fallait faire. Maman disait qu’il valait mieux ne pas prendre les enfants, il pourrait y avoir des provocations. Papa, en principe, n’avait rien contre le fait d’emmener Dacha et Nastia. D’autant plus que Nastia voulait aussi y aller.
- Je vais chercher mon drapeau.
- Nastia courut dans sa chambre et revint avec le petit drapeau tricolore qu’on lui avait offert pour la fête de la Victoire.
- Ils mangèrent rapidement, laissèrent la vaisselle dans l’évier et sortirent... Les parents n’accrochèrent pas de ruban blanc à leurs habits, mais maman mit son manteau blanc, et papa prit avec lui «à tout hasard» sa casquette blanche qu’il mettait à Eupatoria.
- Ils décidèrent de sortir à la station Parc de la Culture et de remonter la ceinture des Jardins. S’ils tombaient sur un trou dans la chaîne de gens, ils s’y mettraient.
- Nous sommes peu, mais nous sommes une force, dit papa avec entrain, clignant de l’œil en direction de Dacha. Hein, ma fille?

1. Happening silencieux pendant lequel les participants, qui portent des rubans ou des habits blancs, se tiennent la main, formant un cercle le long de la route circulaire de la ceinture des Jardins.

Mais Nastia fut la première à répondre :

– Nous sommes la Russie !

Dacha n'avait plus qu'à sourire ironiquement. Elle se souvint qu'elle avait trouvé quelques jours plus tôt sur Internet une vidéo intitulée « La Russie sans Poutine », dans laquelle on montrait, de façon très vraisemblable, lui semblait-il, ce qui se passerait si l'opposant Navalny et ses partisans arrivaient au pouvoir. En deux ans, la Russie cesserait d'exister.

« Mars 2012. Les élections présidentielles sont annulées, la Douma d'État est dissoute, des milliers d'opposants en liesse se sont retrouvés sur la perspective Sakharov. En un mois, deux cents partis sont créés, les libéraux des années 1990 et les nationalistes belliqueux se partagent le pouvoir. Ils créent un gouvernement provisoire¹. La communauté internationale salue l'arrivée d'une ère de vraie démocratie en Russie.

« Mai 2012. Toutes les grandes entreprises sont redistribuées. Boris Nemtsov prend la tête de Gazprom, la femme d'Alexeï Navalny celle de VTB, Evguenia Tchirikova dirige le ministère des Transports et Rosneft. En signe de bonne volonté, l'arsenal atomique de la Russie est placé sous le contrôle des États-Unis. Après un conflit au gouvernement, les nationalistes passent à la clandestinité et lancent une série d'actions terroristes pour déstabiliser le pouvoir.

« Septembre 2012. Nouvelle vague de crise économique, banqueroute d'une centaine de banques. Le gouvernement provisoire fait fermer AvtoVAZ. À Togliatti, premières émeutes, la ville exige la séparation d'avec la Russie. Des centaines de fabriques et d'usines interrompent leur travail, l'activité de la bourse s'arrête après que l'indice RTS est tombé à moins de 100. Le dollar américain coûte 100 roubles². La Banque centrale imprime fiévreusement de l'argent pour payer les arriérés de retraites. Hyperinflation. Le pain noir coûte plus de 200 – 300 – 500 – 1 000 roubles. À Moscou, une personne sur deux est sans travail.

« Novembre 2012. Des heurts entre des troupes d'assaut fascistes et les mafias ethniques ont lieu dans toutes les grandes

1. Les auteurs de la vidéo font un parallèle avec la révolution de Février, en 1917 (et le gouvernement provisoire, renversé par les bolcheviks à l'automne 1917).

2. Cela a été presque le cas en décembre 2015, suite au conflit avec l'Ukraine.

villes. Ils font d'innombrables victimes parmi la population civile. Les skinheads sortent vainqueurs des élections de la Douma à Saint-Pétersbourg. Le gouvernement a recours aux armes à feu pour arrêter une marche nationale des retraités russes affamés qui se dirigeait sur Moscou.

« Mars 2013. Après un hiver de disette, les régions de Vladivostok, de Kaliningrad, le Tatarstan, la Bachkirie et la Iakoutie annoncent qu'elles sortent de l'État russe. Les républiques du Nord-Caucase se réunissent en émirat, des centaines de milliers de musulmans qui ne veulent pas vivre dans un État islamique se réfugient dans les régions de Russie centrale. Les heurts ethniques conduisent à la guerre civile. Les tentatives des nationalistes de neutraliser la menace caucasienne échouent. Lors d'une nouvelle visite aux États-Unis, Alexeï Navalny demande l'asile politique. Le gouvernement provisoire annonce sa dissolution.

« Juin 2013. Sous prétexte de défendre la population civile de Kaliningrad, l'OTAN y envoie un contingent limité de troupes. Annonçant qu'elle veut mettre de l'ordre dans la distribution de l'aide humanitaire, la Chine place Irkoutsk, Tchita, Blagovechtchensk et Khabarovsk sous son administration. Un contingent japonais de forces de maintien de la paix débarque à Vladivostok.

« Août 2013. La Géorgie occupe l'Ossétie du Nord et la région de Krasnodar. À Stavropol, après des combats de rue sanglants, les troupes de l'émirat du Caucase détruisent les restes des milices cosaques. Le monde parle d'une catastrophe humanitaire globale en Russie.

« 10 décembre 2013. Alexeï Navalny reçoit le prix Nobel de la paix et le prix Nobel de littérature pour ses Mémoires, *Une année à la tête du pays*.

« Février 2014. La Géorgie organise les Jeux olympiques à Sochi. Les athlètes russes n'ont pas le droit d'y participer. La retransmission des Jeux sur la place des Marécages à Moscou s'accompagne de heurts massifs et d'attaques contre les minorités ethniques. La ville est en proie à l'anarchie. Déficit de nourriture et de médicaments. Les lignes de téléphonie mobile, la télé et Internet ne fonctionnent plus, l'électricité et l'eau chaude ne sont distribuées que deux heures par jour dans les

foyers. On recommande aux habitants de la capitale de ne pas quitter leurs appartements.

«La Russie sans Poutine – YOU ARE WELCOME!»

Dacha avait montré cette vidéo à papa.

Il l'avait regardée patiemment, grommelant: «Le montage est bien fait, c'est sûr», puis il avait trouvé une vidéo intitulée «Poutine, un ennemi du peuple».

– Tu m'as montré une prédiction. Ici, on parle de la réalité.

Il y avait d'abord un texte. Des lettres blanches sur fond noir: «Entre février 2000 et décembre 2002, V. Poutine a déclaré à plusieurs reprises qu'il n'allait pas supprimer l'élection des gouverneurs des régions.» Suivaient des extraits d'allocutions de celui qui était alors président.

«En 2000.

«Je pense que ce serait une erreur d'enlever aux gens le droit d'élire les dirigeants de leur région. Premièrement, parce que ce serait exprimer un manque de respect pour les électeurs, si nous décidions pour eux qui doit les diriger. En outre, cela enlèverait aux dirigeants régionaux une part de responsabilité quant aux résultats de leur travail.»

«17 mai 2000.

«J'ai toujours pensé, et je continue de le penser: les dirigeants des sujets de la Fédération de Russie doivent être élus directement par le peuple. Cet ordre des choses est déjà bien établi, il fait désormais partie de notre État démocratique.»

«24 juin 2002.

«J'estime que les gouverneurs doivent être élus. On ne doit pas priver les citoyens de la possibilité d'élire les dirigeants des régions.»

Et, de nouveau, des titres: «Après toutes ces déclarations, les élections des gouverneurs ont été annulées en décembre 2004 sous le prétexte absolument fallacieux d'optimisation de la lutte contre le terrorisme.»

« Les dirigeants des sujets de la Fédération de Russie, lisait Poutine d'une voix sévère, doivent être élus par l'assemblée législative des territoires sur proposition du chef de l'État. »

Le titre suivant disait: « Le 31 décembre 1999, lors de sa première adresse aux Russes en tant que président par intérim, Poutine déclarait... »

Puis venait un enregistrement de son intervention :

« La liberté de parole. La liberté de conscience. La liberté des médias. Le droit à la propriété. Ces éléments fondateurs d'une société civilisée seront garantis par l'État. »

« Par la suite, il a très souvent parlé de l'importance de la liberté des médias en Russie, continuaient les titres. Dans la réalité: "Toutes les sphères des médias russes sont privées de liberté, et la Russie est l'un des pays les plus dangereux du monde pour les journalistes", selon l'organisation internationale Freedom House (FH). »

Papa eut un petit rire :

– En fait, il y a un peu de liberté, mais, comme l'écrivait le critique Belinski: « L'autocratie nous donne une entière liberté de penser et de réfléchir, et en limite seulement une: la liberté de parler à haute voix et de nous mêler de ses affaires. »

« L'hypocrisie de Poutine ». »

– Là, tu vas voir le plus infâme. Regarde et écoute attentivement.

« Poutine parle de l'accident du sous-marin nucléaire *Koursk* aux téléspectateurs russes.

« 23 août 2000.

« "Qu'est-ce que je peux dire..." Un toussotement nerveux. "Avant tout, en ce qui concerne la rencontre qui a eu lieu hier, et que vous avez évoquée..." Ses lèvres tremblent. "Qu'est-ce qu'on pourrait dire... Les mots ne suffisent pas... Comment trouver les mots." Sa voix laisse entendre des sanglots. "On a envie de hurler." »

Titres :

« Poutine parle du *Koursk*, mais aux États-Unis :

« 8 septembre 2000.

« "Une question, dit un journaliste, qui ne vous fera pas plaisir. Racontez-nous ce qui s'est passé avec le sous-marin russe." »

« Poutine écoute la question avec un sourire triomphant, un peu hautain, et dit: "Il a coulé." »

– Le salaud, et pas un muscle de son visage ne bouge! s’indigna papa, sans doute pas pour la première fois. Alors, ça te suffit? Ou tu en veux encore? Il y a encore beaucoup de choses sur cette vidéo.

– Ça suffit.

Dacha était rapidement partie dans sa chambre, s’était couchée, blottie sous sa couverture. Elle ne pouvait plus rien faire, elle avait éteint son ordinateur. Dans sa tête, il n’y avait que le vide, un néant noir, inanimé. Comme si son cerveau était mort, ou en tout cas s’était déconnecté... À une époque, ils avaient un vieil ordinateur qui surchauffait parfois et s’éteignait tout seul. Pendant une vingtaine de minutes, on ne pouvait plus l’allumer. Il n’avait aucune réaction... Au début, maman s’énervait, puis elle en était venue à le considérer comme un être vivant, elle lui disait: « Bon, repose-toi, mon petit vieux. »

Papa était entré deux-trois fois pour jeter un œil sur elle, mais n’avait rien dit. Il semblait s’inquiéter de son état...

La nuit, Dacha avait fait un rêve: Poutine était venu leur rendre visite à l’école. Dacha s’était retrouvée juste devant lui, et il avait exactement le même sourire que lorsqu’il avait répondu: « Il a coulé. » Dacha avait commencé à lui dire quelque chose. Elle parlait d’un ton fâché, rapidement, elle avait dit beaucoup de choses. Poutine l’écoutait et souriait. Ce sourire avait mis Dacha hors d’elle, et elle l’avait frappé au visage. Avec le poing, fort. Le visage avait immédiatement disparu. Et son rêve aussi. Dacha s’était retrouvée couchée dans son lit, les yeux grands ouverts, elle regardait le plafond où des ombres couraient, les unes après les autres, frottait les articulations de sa main droite, qui la démangeaient, en essayant de se rappeler ce qu’elle avait dit à Poutine. Elle comprenait bien qu’elle l’avait frappé à cause de cet horrible sourire, mais elle ne savait plus ce qu’elle lui avait dit...

Impossible de s’en souvenir, elle en aurait pleuré de rage. Et elle avait sangloté:

– Merde...

Elle avait essayé de se moquer d’elle-même – en voilà une raison de pleurer... Mais sa rage ne faisait que grandir. Elle en voulait à tous, pour tout.

Qu'est-ce qu'elle en avait à faire de Poutine, de Navalny, du sous-marin et des discussions de ses parents? Des prédictions de l'astrologue Globa, qu'on retrouvait partout: «En octobre, il n'est pas exclu que notre pays connaisse un coup d'État et un changement total de gouvernement. Il faut dire que dans la nuit du 6 octobre 2012 Saturne entrera dans l'espace zodiacal du Scorpion et qu'il y restera quatre ans. Sur les cent dernières années, on peut voir que ce cycle a toujours été critique pour l'élite gouvernante de la Russie. L'arrivée de Gorbatchev au pouvoir, la mort de Staline et de Lénine, ainsi que les événements qui ont suivi, se sont chaque fois déroulés à un moment où Saturne était en Scorpion.» Pourquoi? Pourquoi cette atmosphère qui faisait pressentir un malheur, une guerre...

Et c'est sans doute pour mettre fin à ses doutes, arrêter ce tremblement intérieur, ce chaos, expulser cette inquiétude constante, qu'elle voulait accompagner ses parents. Mieux valait voir de ses propres yeux, et pas sur Internet, en vrai. Voir et comprendre qui étaient ces gens, ce qui se passait vraiment.

Ils arrivèrent une dizaine de minutes avant le commencement. La neige à demi fondue faisait un bruit de ventouse sous les pieds, le vent soufflait, mais un vent presque tiède, pas hivernal. «C'est bon», se dit Dacha, essayant de s'imaginer qu'ils étaient simplement en train de se promener dans Moscou. Un dimanche, par temps doux...

Les gens qui participaient au Cercle blanc étaient réunis en petits groupes, discutaient, les visages étaient triomphants et lumineux. Comme s'ils s'étaient retrouvés pour une fête, mais pas une simple fête... Une fête que tous désiraient, sans savoir comment elle allait se terminer.

Il y avait aussi la police: quelques hommes en uniforme d'hiver allaient et venaient sur le bord de la chaussée, près du trottoir.

- On attend ici? demanda papa. On verra ce que ça donne.
- D'accord, dit maman sans grand enthousiasme. Mais on aurait mieux fait d'aller à la place du Triomphe. Pour être avec les nôtres...
- C'est tout le sens d'une lutte: il ne faut pas aller là où on se sent bien, mais là où il y a des difficultés.

– Mais tout va bien ici. Regarde tous ces gens... Avançons tranquillement, dit maman en indiquant la direction opposée à la station de métro. Ici, la chaîne sera de toute manière bien dense.

Ils se mirent en marche. Nastia regardait à droite et à gauche, puis elle tira papa par la manche :

– Donne-moi mon drapeau !

Et presque juste après ces mots – papa était encore en train de chercher dans le sac – les grappes de gens, très harmonieusement, comme si quelqu’un avait donné un ordre, commencèrent à se mettre en ligne. Ils se tenaient au bord du trottoir, regardant vers la ceinture des Jardins. Presque tous avaient des rubans blancs sur la poitrine.

Ces gens avaient l’air pacifique, mais l’accord qui régnait entre eux avait quelque chose de menaçant. Effrayait. Dacha se souvint même d’un film sur une guerre ancienne : une colonne de soldats avançait, puis avait formé le même genre de chaîne. L’un allait sur la gauche, l’autre sur la droite, le suivant sur la gauche, puis encore – sur la droite... Et, quelques secondes plus tard, cette chaîne s’était jetée sur l’ennemi.

Mais, ici, les gens ne se jetaient sur personne. Ils restaient immobiles, regardaient les voitures qui passaient, les maisons de l’autre côté de la rue... Une voiture se mit à klaxonner, et les gens répondirent par des cris joyeux, agitèrent les bras ; plusieurs se tenaient par la main, et les agitaient ensemble. Les voitures se mirent à klaxonner plus souvent, certaines étaient décorées de ballons blancs, de drapeaux blancs, de papier collé sur les vitres... Dacha réussit à lire plusieurs inscriptions : « Il est temps de changer ce pneu usé¹ », « Tchourov, arrête de nous chercher des poux(tine) », « Les rubans blanc neige contre les nains ! »...

– Qu’est-ce que c’est, comme fête, aujourd’hui ? demanda Nastia en agitant son drapeau.

Papa répondit d’une voix étonnamment énergique pour lui :

– La fête de la Liberté.

– Hourra !

À peine Dacha avait-elle commencé à se sentir, peut-être pas vraiment joyeuse, mais l’âme sereine, à peine son angoisse

1. Jeu de mots (allusion à la calvitie de Poutine) : pneu usé se dit « pneu chauve » en russe. Ce slogan était toujours utilisé fin 2017 par les partisans de Navalny.

avait-elle fait place à de l'intérêt et de la sympathie pour ces gens qui avaient quitté leurs appartements chauds un dimanche après-midi pour venir ici, pataugeant dans une boue neigeuse, pour montrer... montrer quelque chose d'important... oui, son humeur venait à peine de changer qu'une sorte d'inquiétude parcourut la foule, comme une rafale de vent. Les gens commencèrent à regarder autour d'eux, à discuter à voix basse, certains sortirent leurs téléphones portables...

– Qu'est-ce qui se passe? demanda maman, gagnée par cette inquiétude.

– Je ne sais pas...

Papa s'était rembruni.

Soudain, ils aperçurent une file de filles et de garçons – ils avaient l'air à peine plus âgés que Dacha – qui avançait en sautillant et en hululant. Ils tenaient dans leurs mains des cœurs rouge vif avec l'inscription: «Poutine aime tout le monde». Les hululements se changèrent en cris:

– La Russie avec Poutine, la Russie avec Poutine!

La chaîne répliqua:

– La Russie sans Poutine!

Les jeunes avec les cœurs s'approchèrent de la chaîne des rubans blancs, s'arrêtèrent et formèrent également une chaîne. Et les deux chaînes, séparées d'un mètre, se fouettaient à coups de slogans:

– La Russie sans!...

– La Russie avec!...

– Sans!

– Avec, avec!

Cette confrontation, qui avait commencé dans une certaine gaieté, se teinta rapidement d'animosité. Une animosité vraie, sincère. Surtout quand des adultes costauds, portant des cartons en forme de clap de cinéma, vinrent rejoindre les jeunes avec les cœurs. Sur les claps, on lisait: «Plus qu'une semaine avant la victoire de Poutine».

Ils sautillaient lourdement et scandaient de leurs voix rauques, presque comme une chanson:

– Poutine et rien d'autre, la victoire et rien d'autre!

– Honte à vous! cria un monsieur âgé dans un manteau brun clair.

Le type le plus costaud, la tête enfoncée dans un capuchon noir pointu, sauta vers lui :

– Tire-toi de la Russie, si ça ne te plaît pas!

– Pars plutôt toi!... Chez Loukachenko! Chez Chávez! En Corée du Nord!

Pendant ces quelques minutes, ou peut-être seulement une demi-minute, mais qui avait duré longtemps, tant elle était dense, Dacha avait oublié qu'elle prenait part à tout ça, qu'elle était avec ses parents et la petite Nastia, que, derrière eux, dans leur dos, des voitures roulaient, sous les roues desquelles ces types costauds n'auraient aucune peine à les pousser.

Elle revint à elle, regarda papa. De la main gauche, il tenait Nastia, mais sa main droite s'était refermée en un poing. Nastia tenait le drapeau russe devant elle, comme pour se protéger. Le visage de maman grimaçait de haine, et elle éructait :

– La Russie sans Poutine, la Russie sans Poutine!

À ce moment, ces paroles semblaient vraiment terribles : on avait l'impression que si elle se retrouvait soudain face à Poutine, elle se jetterait sur lui...

Après avoir sautillé un moment, les jeunes avec les cœurs continuèrent leur route, suivis par les types et leurs claps.

Les participants du Cercle blanc se mirent à discuter avec indignation :

– Des provocateurs!

– Des crétins finis, oui!

– Bah, on les a payés 200 roubles, et ils sont prêts à tout!...

Nastia demanda d'une voix tremblante :

– Papa, qui c'était? Ceux qui criaient...

– Des pro-Poutine.

– Ils sont contre la Russie?

– Hum... Ils sont pour Poutine.

Une femme apostropha un policier devant elle :

– Et vous, pourquoi vous n'êtes pas intervenus? Qu'est-ce que vous faites ici?

Le policier se révéla étonnamment disert :

– Si une bagarre avait éclaté, on aurait coffré tout le monde ensemble, mais là... Votre action n'est même pas autorisée, alors vous pouvez vous estimer heureux qu'on ne vous touche pas... Si ça ne dépendait que de moi, vous auriez tous déjà été éclopé d'un mois de travaux d'intérêt général.

- Bravo, quel bon sens!
- Il faut travailler, et non déranger...

Le monsieur âgé en manteau brun s'approcha du policier, et agita le doigt devant son nez :

- Vous-même, demain, vous serez déjà avec nous! On va vous virer de la police, et vous courrez vers nous. Ou vous finirez en prison!...

- Et pour quelle raison? dit le policier en faisant la moue.

- Ce régime n'a pas besoin d'une raison. Tout le monde peut se retrouver en prison. Nous sommes gouvernés par des bandits.

Le policier lui tourna le dos.

Après la confrontation avec les pro-Poutine, ils n'avaient plus envie de rester, et les parents conduisirent Dacha et Nastia en direction du métro. Mais ils ne descendirent pas dans la station. Papa arrêta une voiture et dit au conducteur qui avait baissé la vitre :

- À la place du Triomphe.

Le conducteur grommela quelque chose.

- Mais 300, ça suffira? répondit papa.

Maman s'étonna :

- Comment ça, 300? C'est à cinq minutes...

- Allez, on monte!

Dacha s'assit derrière du côté gauche. Elle ne voyait plus la chaîne sur le trottoir. Elle n'écoutait pas non plus la discussion entre papa et maman... Elle n'avait pas l'impression que les filles et les garçons qui s'étaient placés en face de leur chaîne l'avaient fait pour de l'argent. Qu'ils couraient sur la ceinture des Jardins pour de l'argent... On sentait une sincérité dans leur agressivité, un désir de montrer que... De montrer quoi? Que les gens avec des rubans blancs avaient tort? Que c'étaient eux, qui étaient pour la Russie.

Et une bagarre aurait réellement pu éclater. Avec ce face-à-face. Entre des gens qui ne se connaissaient pas, mais vivaient dans la même ville, parlaient la même langue. Mais ne disaient pas la même chose. Les uns disaient « avec », les autres « sans ».

C'est ainsi, sans doute, que commençaient les guerres civiles.

Presque cent ans plus tôt, il y avait eu une guerre civile en Russie. Les gens s'étaient entre-tués, pas pendant un jour, ni un mois, mais pendant des années. On traquait, fusillait, noyait

dans la mer, brûlait sur les bateaux. Des gens qui venaient de la même ville, du même village parfois, et aussi de la même famille, s'entre-tuaient... Et pourquoi est-ce que ça n'aurait pas lieu aujourd'hui? Une bagarre éclaterait, et en une minute, comme un court-circuit, elle se répandrait sur toute la ceinture des Jardins, puis dans tout Moscou, dans tout le pays... Quelles pouvaient être les raisons qui faisaient se taper dessus et s'entre-tuer?... Quelles avaient été les raisons, il y a cent ans? La situation était-elle si terrible, pour qu'on se batte pendant plusieurs années?... Et, si on y réfléchissait, ce n'était pas une guerre: le plus souvent, les gens s'entre-tuaient, simplement.

– Arrêtez-vous ici, dit la voix de maman. Oui, vers le théâtre de la Satire... On descend!

Dacha connaissait très bien la place du Triomphe et ses environs. Pas très loin d'ici, il y avait son école, le jardin d'enfants de Nastia; dans la salle Tchaïkovski, elle avait chanté avec son chœur, au rez-de-chaussée il y avait un café Chokoladnitsa qui vendait de très bons gâteaux; le musée Boulgakov était à quelques maisons de là, elle y avait joué du basson pendant un spectacle de variétés... De l'autre côté de la statue de Maïakovski, il y avait le KFC où elle et maman mangeaient parfois, puis l'école de musique Chopin, qu'elle avait fréquentée pendant un an et demi, puis le magasin «Vent Blanc» où on lui avait acheté son ordinateur...

Oui, elle connaissait bien ces lieux, depuis toute petite, mais elle ne s'y sentait pas chez elle. Mais où était-elle chez elle, dans sa ville de Moscou? Dans son appartement? Oui, dans son appartement. Mais dès qu'elle en sortait, dans la cage d'escalier, autour de la maison, l'espace était dangereux, hostile... Et elle ne connaissait presque pas son quartier... Pour quoi devait-elle se battre ici, que devait-elle défendre?...

– Voilà, ici on n'a rien à craindre des poutinoïdes, soupira maman avec soulagement.

Près de la salle Tchaïkovski, sur les marches du théâtre de la Satire, il y avait beaucoup de monde. Pas une chaîne: presque une foule. La plupart des gens avaient des rubans rouges à la place des blancs. Des journalistes couraient dans tous les sens avec des micros et des caméras. On voyait aussi plus de policiers: il y en avait un tous les deux mètres, au bord de la rue.

Presque toutes les voitures klaxonnaient leur soutien, les gens applaudissaient, sifflaient, agitaient les bras... Bref, la scène était plus animée, mais plus angoissante : si le groupe avec les cœurs et les claps de cinéma arrivait ici, une bagarre éclaterait probablement.

– Oh, voici Nastia Oudaltsova !

Maman fit un signe à une femme aux cheveux noirs, en veste bleue, qui lui sourit.

– Allons-y.

– On attendra ici, dit papa, d'une voix qui paraissait mécontente. Sur les marches.

Il sortit ses cigarettes.

– Papa, demanda Dacha, est-ce que ça ressemble, euh, au début d'une guerre ? Civile ? Comme celle d'il y a cent ans...

Papa toussota, ce qui voulait dire qu'il n'avait pas de réponse. Il regarda autour de lui, réfléchit, pour répondre ensuite :

– Peut-être que ça ressemble au tout début... Mais les révolutions et les guerres civiles couvent très longtemps. Ce qui s'est passé en 1917, ces deux révolutions et après la guerre¹... Tu sais bien ?

– Mais oui, bien sûr ! dit Dacha avec dépit, en hochant la tête. J'ai lu l'histoire, et nous en avons parlé plein de fois...

– Mmm... Cette tragédie s'est préparée pendant presque cent ans. On peut dire, depuis la révolte des décembristes²... On pourrait remonter à Stepan Razine, mais c'était différent... Les décembristes étaient des gens instruits, des aristocrates. Ils sont sortis dans la rue et ont déclaré qu'on ne pouvait pas continuer ainsi. On les a arrêtés, cinq ont été pendus, et les autres, environ soixante-dix, ont été envoyés dans des bagnes. En fait, ils étaient plusieurs centaines à sympathiser avec leurs idées, à être informés... Puis il y a eu encore quelques vagues de ce genre, quand des gens instruits ont déclaré que des changements étaient indispensables...

Dacha aurait voulu recevoir une réponse concrète à sa question, mais elle était obligée d'écouter tous ces mots. Elle n'osait

1. La révolution de février 1917, celle d'octobre 1917 et la guerre civile (1918-1921).

2. En 1825, des officiers de la garde avaient tenté de s'emparer du pouvoir pour le démocratiser. La révolte fut rapidement maîtrisée.

pas l'interrompre : elle devinait qu'il n'y avait probablement pas de réponse concrète.

– Ils ont été emprisonnés, exécutés, les gens instruits se sont mis à leur tour à tuer des fonctionnaires de l'État, une fois ils ont même atteint le tsar¹... À la fin, une majorité du peuple s'est révoltée, et la révolution a éclaté, et après... tout ce sang a coulé... Voilà... Soixante-dix ans plus tard, en 1991, il y a eu une nouvelle révolution. Et il y a eu une guerre, pas aussi sanglante, bien sûr, quoique... Une guerre larvée, insidieuse... Mais, le pire, c'est que nous avons perdu notre pays. Et nous continuons d'en voir les conséquences. Rien n'est encore fini, et à tout moment on pourrait subir une nouvelle tornade. Et personne ne sait si elle remettrait toutes les pendules à l'heure, ou si elle... anéantirait tout...

– Mais des actions de ce genre, elles nous rapprochent de ça, non ?

– En gros, oui.

– Et pourquoi, alors, est-ce que toi et maman vous y participez ?

– Moi et maman... On estime que si rien ne change, la Russie est sûre de périr. Elle disparaîtra de la surface de la Terre. La bande qui est au pouvoir sucera son sang jusqu'à la dernière goutte avant de partir pour des terres plus hospitalières... En 1991, et même avant, une bande a pris le pouvoir, puis en 2000, une autre est venue. La nouvelle bande en a emprisonné certains, en a éjecté d'autres, écrasé les troisièmes, et gouverne tout... Et ça fait déjà douze ans qu'elle pille le pays. Peut-être pas aussi ouvertement que sous Eltsine, mais plus en profondeur... Et il y a des gens qui comprennent ça, et tentent de s'y opposer. Dans notre pays, l'intelligentsia est toujours coupable de tous les malheurs, mais en même temps elle a toujours historiquement raison.

Dacha regarda ceux qui se tenaient le long de la ceinture des Jardins. Ils étaient en contrebas d'environ un mètre, mais ça permettait de mieux les voir... Jeunes, vieux, joyeux, fâchés, actifs, immobiles sur le bord du trottoir... Elle se tourna vers Nastia.

Sa sœur tenait papa par la main, le regard baissé, comme si elle était en faute ; elle n'avait plus le drapeau dans ses mains,

1. Alexandre II, tué par la bombe d'un terroriste en 1881.

soit qu'elle l'ait laissé dans la voiture, soit que papa l'ait mis dans le sac...

– Et si – Dacha ne pouvait pas ne pas le dire – ça devient encore pire? Je veux dire, quand vous gagnerez.

D'abord, elle eut l'impression que papa ne l'avait pas entendue. Il prit lentement une nouvelle cigarette, tira lentement dessus, puis seulement il répondit:

– Peut-être...

Il expira un nuage de fumée assez épais.

– Peut-être que des crapules comme Nemtsov prendront le pouvoir. Que Berezovski accourra... Mais peut-être qu'on arrivera à construire un socialisme normal, comme en connaît presque toute l'Europe... Dans lequel... Hum (le visage de papa se détendit tout à coup), maman et les autres dames improvisent une séance photo.

En effet, maman, la femme en veste bleue et encore une, en anorak rouge, étaient côte à côte, agitant les mains, et on les photographiait.

– Elles forment le drapeau russe, expliqua papa. Blanc, bleu, rouge.

Dacha sourit; son anxiété se calma à nouveau. Mais la crainte que le groupe aux cœurs et aux claps puisse apparaître à tout instant l'empêchait de se détendre tout à fait. Elle entendait encore résonner dans ses oreilles les cris déchaînés: « Avec! – Sans! – Avec! – Sans! »

– Alors, dit maman en s'approchant, quels sont nos plans? Ici, l'action touche déjà à sa fin, mais après 15 heures il y aura « L'adieu à l'hiver politique » sur la place de la Révolution. On y va?

« Encore la révolution », se dit Dacha avec dégoût, mais quand papa demanda aux filles si elles étaient d'accord d'y aller, elle répondit:

– Je n'ai rien contre.

Nastia balbutia d'une voix inhabituellement timide:

– J'ai faim.

– Passons chez KFC.

À l'intérieur du KFC, il y avait la queue – formée en majorité de gens avec des rubans blancs. Ils commandaient de la nourriture comme d'habitude, avançaient avec des plateaux, cherchant des places libres.

« C'était sans doute la même chose, se dit Dacha, à l'époque, quand il y a eu la révolution. Tous les magasins et cafés n'étaient pas fermés. Les gens se battaient sur ces... sur les barricades, puis allaient manger au café. »

– Qu'est-ce qu'on achète? demanda papa.

Dacha, par automatisme, se mit à énumérer son menu habituel:

– Pour moi, du Pepsi, des frites, des nuggets...

Pourtant, elle ne pouvait pas croire qu'on allait la servir comme d'habitude; la vendeuse allait répondre: « Il ne reste rien, il n'y aura plus rien. Nous fermons – c'est la guerre. »

« Merde! s'énerva-t-elle contre elle-même. Je deviens dingue, ou quoi? J'ai la tête remplie de conneries. »

Il y avait bien sûr tout ce qu'il fallait. Ils s'assirent à une table qui s'était libérée juste au bon moment et commencèrent à manger avec appétit les délicieux morceaux de poulet grillé, à froisser les paquets de frites... À côté d'eux, une femme bien en chair expliquait à ses amies en vestes de sport rose et orange, dans un chuchotement sonore:

– ... Oui, ils ont décidé de les arrêter et de les punir sévèrement, pour l'exemple. L'instruction a déjà été donnée, elles doivent faire de la prison...

– Mais attends, l'interrompit avec feu la femme en veste rose, elles n'ont rien fait. De quoi peut-on les accuser?

– Ma chère, dit la femme corpulente en souriant tristement, nous avons des dizaines de milliers de personnes en prison qui n'ont absolument rien fait. Et ici, « Vierge Marie, chasse Poutine! », offense aux sentiments¹... Ils se vengeront pour le happening sur la place Rouge.

Maman se rapprocha de papa:

– Elles parlent des Pussy?

– Sans doute...

Quelques jours plus tôt, les Pussy Riot avaient mis un nouveau clip sur Internet. Elles dansaient dans la cathédrale du Christ-Sauveur en chantant: « Vierge Marie, chasse Poutine » et d'autres mots méchants à l'adresse du patriarche... Au

1. Le délit d'« offense aux sentiments religieux des croyants », présent en 2012 dans le droit administratif et passible de peines de prison, est depuis 2013 un article du Code pénal russe (art. 148).

début, les parents avaient ri en voyant la vidéo, puis ils en étaient venus à penser que, maintenant, c'était sûr, « les filles allaient se faire coffrer ». Ils ne s'étaient pas étonnés quand des poursuites judiciaires avaient été engagées, qu'on avait lancé un mandat d'arrêt. Et voilà, le processus avait commencé.

– Et toi, demanda la fille en veste rose, tu vas les défendre, si jamais ?

– Bien sûr ! Je travaille déjà dessus. L'essentiel, maintenant, est d'empêcher qu'on leur colle quelque chose de sérieux, appel à la haine, appel au meurtre... Elles disent bien, dans une chanson : « Tue un sexiste »...

Dacha ne savait pas où se trouvait exactement la place de la Révolution. Presque chaque jour, elle prenait un métro qui s'arrêtait, faisait sortir et entrer des passagers à la station Place de la Révolution, mais elle ne pouvait pas se représenter ce qu'il y avait, en haut.

Mais quand elle se retrouva sur la place, elle comprit : c'était le centre même de la ville. On voyait les tours du Kremlin, le Musée historique et la place du Manège sur la gauche, et en face, avec sa nouvelle façade qui semblait fausse, une façade de carton-pâte, le théâtre du Bolchoï, où ils allaient chaque année pour la fête de la Victoire... Oui, le centre de Moscou.

Il y avait beaucoup de monde, mais on ne pouvait pas dire que c'étaient les mêmes que sur la ceinture des Jardins. Plutôt des flâneurs du dimanche, et il y avait des petits étals de souvenirs, des kiosques vendant de la nourriture, des attractions... Trois cosaques moustachus, avec des galons dorés, passèrent devant eux. Papa les toisa en fronçant les sourcils.

Ils restèrent ainsi un moment, regardant de tous les côtés, s'habituant à l'endroit, à l'atmosphère.

– On bouge ? proposa maman. Il fait un peu froid.

– Pour aller où ? (Papa tira sur sa cigarette.)

– Vers Marx. Si j'ai bien compris, c'est là qu'on fera la ronde...

Ils se dirigèrent lentement vers le Bolchoï ; ils trouvèrent une brèche et passèrent sans obstacle les barrières de fer gardées par quelques policiers.

– Je ne les vois pas, ces adieux à l’hiver politique, dit papa avec un petit rire. C’est comme d’habitude, une foule de gens qui ne savent pas quoi faire.

– Regarde combien il y a de policiers devant la statue, répondit maman.

Autour du bloc de pierre gris, qui semblait informe vu d’où ils étaient, se tenaient des gens en vestes gris foncé, et derrière eux, des autobus et de lourds camions militaires, sans doute aussi remplis de policiers. Il y avait deux autres camions plus près, sur la rue qui séparait la place de la Révolution de la place devant le Bolchoï.

– C’est sans doute pour ça qu’on a annulé, grommela papa. On voit bien qu’ils ne laisseront rien faire... Et tout l’élan s’est épuisé avec le Cercle blanc.

Mais encore une fois, comme sur la ceinture des Jardins, sans qu’on puisse en voir la raison, sans signal, mais en même temps, comme spontanément, harmonieusement, ces gens qui, selon papa, ne savaient pas comment s’occuper, se regroupèrent sur le côté de la place, non loin d’un joli bâtiment avec des mosaïques sur le mur, formant une masse compacte. Et une minute ou deux plus tard, des ballons blancs apparurent de derrière le joli bâtiment. Beaucoup, beaucoup de ballons blancs. On se demandait même pourquoi les filles qui les tenaient ne s’envolaient pas.

– Waouh! se réjouit Nastia. Ça y est, la fête commence!

Elle se mit à chanter:

– Russie, notre pays éternel!...

Dacha aurait voulu corriger: «Pas éternel, mais sacré¹», mais elle comprit que ce n’était pas le moment, qu’il ne fallait pas...

Les filles avec les ballons bifurquèrent en direction du métro et se retrouvèrent dans la masse compacte des gens. Quelque chose se mit en branle. Des mouvements incompréhensibles, presque silencieux. Puis les ballons commencèrent à éclater, et on entendit des cris, des hurlements; les mouvements de foule augmentèrent.

– Citoyens! dit une voix qui semblait extraterrestre, mais sortait d’un mégaphone, cessez vos activités illégales!

1. Il s’agit des paroles de l’hymne national.

Des policiers se ruèrent sur la foule et en sortirent des jeunes encapuchonnés qu'ils entraînaient en direction des camions. L'un des jeunes disait en sanglotant :

– Je ne suis pas un provocateur ! Je ne suis pas un provocateur !

Ils le poussèrent dans une cellule avec des barreaux aux fenêtres, et refermèrent la porte.

Dacha, tremblant, non pas de peur, mais de quelque chose de plus fort et de plus odieux que la peur, regarda les inscriptions sur les ballons. « Ligue des électeurs ». C'est à ces ballons que s'attaquaient les types encapuchonnés. Ils les faisaient éclater avec quelque chose de pointu et ils s'éloignaient... Quelques flocons de neige, rares, mais épais, tombaient lentement du ciel. Comme des éclats de ballon. « Une neige folle tombait sur mon pays », se souvint Dacha.

Des bruits de ballons qui éclatent, des cris, des bruits de ballons qui éclatent, puis un nouveau son : comme un coup humide sur quelque chose... Sur quelque chose d'à la fois mou et dur... Paf!... Et un garçon sortit de la foule en trébuchant, la veste déchirée, en pull rouge... Dacha s'étonna de ses lèvres d'un rouge vif, les garçons n'en ont jamais d'aussi rouges.

– Sales pédés ! cria le garçon d'une voix rauque – et la rougeur commença à glisser de ses lèvres à son menton, d'où tombèrent des gouttes de sang.

Pendant ce temps, un nouveau groupe de types avec des capuchons pénétra dans la foule ondulante. Et là, à l'intérieur de la foule, ces affreux sons se multiplièrent. Paf ! Paf !

– Ah, les saligauds ! (Papa s'avança vers la foule.)

– Roman, reste ici ! hurla maman en le prenant par la main. Arrête ! Et les enfants ?

– Je dois rester ici sans rien faire ? !

Nastia pleurnicha :

– Papa, n'y va pas !

Papa sortit un paquet de cigarettes de sa poche.

– Provocateur, va-t'en, provocateur, va-t'en ! commença à scander la foule.

– Allez, vermine, envol-toi ! leur répondait-on – et à nouveau, on entendait éclater des ballons.

– Aaaaah, au secours !

– Citoyens, cessez vos actions illégales !

- Faites un cercle, les gars! Un cercle! Et allons vers le métro, Oudaltsov est là-bas!
- Citoyens, cessez vos actions illégales!
- Allez, vermine, envole-toi! Allez, vermine, envole-toi!
- Connards de nachistes¹!
- Ooooh!
- La Russie sans Poutine! La Russie sans!...
- Pédés!
- Arrêtez ce provocateur!
- Citoyens, cessez vos actions illégales!
- Allons vers le métro! Vers Oudaltsov!
- Allez, vermine, envole-toi!
- La Russie sans Poutine!
- Aaaah!...

Les tremblements de Dacha cessèrent. Pendant un court moment, elle sentit qu'un vide absolu s'était fait en elle. En elle: le vide et le silence. Puis ce vide et ce silence furent envahis par quelque chose qui semblait pouvoir la mettre en pièces. Ça jaillit d'abord dans sa poitrine, monta dans sa tête. Avec des tentacules énormes, ça étouffait son cerveau, mais en même temps ça se dilatait sous son crâne prêt à éclater. C'est ça, il allait exploser...

- Imbéciles, merde! s'écria-t-elle, ne distinguant déjà plus personne, ne voyant que le noir autour d'elle. Qu'est-ce qu'il vous faut, à tous? Qu'est-ce que vous voulez?!

Elle s'avança, heurta immédiatement quelqu'un, on la bouscula.

- Imbéciles, crétins, merde!
- Dacha, où vas-tu? fit la voix de sa mère. Dacha! Roman, rattrape-la!... Dacha!

Dacha sentit une main entourer son coude, la tirer en arrière. Elle s'arracha à l'étreinte en jurant:

- Connards!
- Et les cris venaient heurter sa tête, frapper sur son cerveau:
- Allez, vermine, envole-toi!
- La Russie sans Poutine! La Russie sans Poutine!...

1. Nachi («Les nôtres») était un mouvement de jeunesse propoutiniennne (2005-2013). Le surnom hostile de «nachiste» est fabriqué par analogie avec «fasciste».

– Pédés!

On emmena Dacha. Maman, en pleurant, disait quelque chose, papa la consolait. Et Dacha se débattait, refusait tout et tous, répétant:

– Qu'est-ce que vous voulez? Il vous faut quoi, à tous? Mais quoi?

Il semblait qu'on lui répondait, qu'on lui expliquait quelque chose, mais elle n'avait déjà plus besoin d'explications.

PETITE CHRONOLOGIE DE L'HIVER
2011-2012 À MOSCOU
(4 décembre 2011-4 mars 2012)

Les jours correspondant à des chapitres du livre sont en gras.

4 décembre 2011 : Élections à la Douma (Parlement). L'opposant du Front de gauche Sergueï Oudaltsov est arrêté devant le bâtiment de la commission électorale et condamné à quatre jours de détention pour refus d'obtempérer.

5 décembre 2011 : Au lendemain des élections à la Douma, l'opposition dénonce de nombreuses irrégularités. Plusieurs milliers de personnes se retrouvent sur le boulevard Tchistye Proudy pour protester et exiger des « élections honnêtes ». Heurts avec la police, interpellations, notamment de Navalny.

6 décembre 2011 : Rassemblement non autorisé sur la place du Triomphe (à l'appel d'Edouard Limonov) ; plusieurs milliers de personnes sont présentes. Interpellation notamment de Boris Nemtsov.

9 décembre 2011 : Les activistes ukrainiennes Femen découvrent leurs seins devant la cathédrale du Christ-Sauveur et scandent « Dieu chasse le tsar » (parodie de l'hymne tsariste « Dieu sauve le tsar »). On les éloigne du parvis, mais elles ne seront pas poursuivies en justice.

10 décembre 2011: Premier grand rassemblement « Pour des élections honnêtes » sur la Bolotnaïa (place des Marécages). La première autorisation de rassemblement avait été donnée sur la place de la Révolution, mais elle ne concernait que 300 personnes: le gros de la manifestation se déplace aux Marécages. Au moins 50 000 personnes auraient participé à ce rassemblement.

Oudaltsov, sans avoir eu le temps de sortir de prison, est à nouveau condamné à quinze jours de détention (pour avoir quitté l'hôpital sans autorisation en octobre 2011).

14 décembre 2011: Happening des Pussy Riot « Libérez la contestation » en face de la prison où sont détenus plusieurs opposants arrêtés lors de la manifestation du 5 décembre.

17 décembre 2011: Rassemblement organisé par le parti d'opposition Iabloko sur la place des Marécages. De 1 000 à 5 000 personnes sont présentes.

18 décembre 2011 (chapitre 1): Rassemblement sur la place du Manège (à deux pas de la place Rouge). Organisé par le parti communiste (KPRF), il donne également la parole à d'autres formations d'opposition (Russie juste, les défenseurs de la forêt de Khimki, les fédérations automobilistes...). Revendication principale: la démission de Tchourov, directeur de la commission électorale.

24 décembre 2011: Deuxième grand rassemblement de toute l'opposition sur la perspective Sakharov; on aurait compté environ 100 000 personnes. Des personnalités aussi différentes que Kassianov, Navalny, Ksenia Sobtchak et Boris Akounine prennent la parole.

25 décembre 2011: Oudaltsov à nouveau condamné à dix jours d'emprisonnement pour avoir refusé d'obtempérer aux ordres de la police en octobre 2011. Il aura passé presque tout le mois de décembre en prison (avec des passages à l'hôpital à cause de sa grève de la soif).

27 décembre 2011 (chapitre 2)

31 décembre 2011: Traditionnel rassemblement sur la place du Triomphe, devant la statue de Maïakovski, pour demander le respect de l'article 31 de la Constitution (droit au rassemblement). Une soixantaine de personnes sont arrêtées (notamment Edouard Limonov) et passent la nuit du réveillon dans une cellule. Elles seront libérées le lendemain.

4 janvier 2012 (chapitre 3): Libération d'Oudaltsov.

14 janvier 2012: Rassemblement organisé par le parti Iabloko sur le boulevard Tchistye Proudy.

20 janvier 2012 (chapitre 4): Happening des Pussy Riot «Poutine fait dans son froc» sur la place Rouge, juste devant le Kremlin.

4 février 2012 (chapitre 5): Troisième grande marche de l'opposition avec le slogan «Pour des élections honnêtes», de la rue Iakimanka à la place des Marécages. Environ 100 000 personnes y auraient pris part. Une contre-manifestation «pro-Poutine» et «anti-révolution orange» se déroule à Poklonnaïa Gora, rassemblant également une centaine de milliers de personnes (l'opposition dénonce «des gens payés pour faire de la figuration» et «des cars entiers de travailleurs amenés sur place et contraints de participer»).

21 février 2012: Happening des Pussy Riot à l'intérieur de la cathédrale du Christ-Sauveur (fréquentée, lors des grandes fêtes religieuses, par Vladimir Poutine et les autres dirigeants du pays). Elles sont chassées de l'église après quarante secondes, mais des images ont été tournées. Les Pussy Riot mettent sur Internet un clip où les images sont accompagnées par la chanson «Vierge Marie, chasse Poutine!»

26 février 2012 (chapitre 6): Deux actions «créatives» de l'opposition sont organisées: «Le grand Cercle blanc» et «L'adieu à l'hiver politique poutinien».

Le « Cercle blanc » est un happening silencieux à Moscou (il n'y a pas d'autorisation à manifester) pendant lequel les participants, dont la plupart portent des rubans blancs ou des habits blancs, se tiennent la main, formant un cercle le long de la route circulaire de la ceinture des Jardins (longue de 15 kilomètres).

« L'adieu à l'hiver politique poutinien » se déroule sur la place de la Révolution, et devait ressembler à une fête populaire saluant le printemps (dans la tradition du bonhomme Hiver). Il s'agissait de faire des rondes, chanter, lâcher des ballons blancs. Des activistes pro-Kremlin ont fait éclater les ballons et provoqué des bagarres.

4 mars 2012: Élections présidentielles. Vladimir Poutine est vainqueur au premier tour. (Les quatre autres candidats étaient: Ziouganov, Jirinovski, Prokhorov, Mironov.)

LISTE DES PERSONNES MENTIONNÉES

Toutes ces personnes sont réelles (nous n'avons gardé que les contemporains). Nous les avons placées dans l'ordre alphabétique, parfois telles qu'elles sont appelées dans le livre. Les événements postérieurs au récit sont en italique.

AKOUNINE, Boris (1956-) : Traducteur, spécialiste du Japon, auteur de best-sellers, dont la série policière historique « Eraste Fandorine ». A pris une part active aux mouvements de protestation de 2011-2012. *Depuis 2014, déçu par l'atmosphère dominante en Russie, vit la plupart du temps en France, où il rédige une « histoire de l'État russe ».*

BELYKH, Nikita (1975-) : Président du parti Union des forces de droite (SPS) en 2005-2008, il est le seul homme politique issu de l'opposition à être devenu gouverneur (de la région de Kirov) en 2008. *Reconduit à son poste de gouverneur (avec le soutien du pouvoir) en 2014, il est arrêté à Moscou en 2016 pour avoir reçu un pot-de-vin (ce qu'il nie). Il est actuellement en détention, dans l'attente d'un procès.*

BEREZOVSKI, Boris (1946-2013) : Oligarque influent, qui aurait joué un rôle important dans l'arrivée au pouvoir de Poutine en 1999. Il s'oppose à Poutine au début des années 2000 et obtient l'asile politique en Grande-Bretagne, *où il se suicide en 2013.*

BORODINA, Ksenia (1983-) : Présentatrice de l'émission *Dom-2* et d'autres talk-shows télévisés.

CHARGOUNOV, Sergueï (Serioja) (1980-) : A commencé très tôt une carrière d'écrivain et d'homme politique. *Élu député sur la liste du KPRF (parti communiste) en 2016; soutient la politique de Poutine en Ukraine.*

CHICHKINE, Mikhaïl (1961-) : Écrivain considéré comme l'un des grands prosateurs de la Russie post-perestroïka. Vit en Suisse depuis 1995. *Depuis 2013, publie des critiques virulentes de la politique du gouvernement russe dans la presse occidentale.*

CHOUVALOV, Igor (1967-) : Depuis 2000, a été ministre et assistant du président; il est aujourd'hui premier vice-Premier ministre.

ELTSINE, Boris (1931-2007) : Premier président de la Russie post-soviétique (1991-1999), s'est retiré en 1999 avant terme, Vladimir Poutine assurant l'intérim avant d'être élu second président de Russie.

GOLIKOVA, Tatiana (1966-) : Ministre de la Santé de 2007 à 2012. *Nommée assistante du président en 2012 après la réélection de Poutine, elle devient présidente de la Cour des comptes en 2013. En ce qui concerne les médicaments contenant de la codéine, ils ne sont plus en vente libre depuis juin 2012.*

GOUDKOV, Dmitri (1980-) : Député (2011-2016) de Russie juste (le parti de Mironov), a participé aux actions de protestation de 2011-2012. *Exclu de Russie juste en 2013, se représente sur la liste Iabloko en 2016, mais est battu par le candidat de Russie unie, Guennadi Onichtchenko.*

GUELMAN, Marat (1960-) : Célèbre galeriste moscovite, très influent dans le milieu de l'art contemporain. *Depuis 2014, est installé au Monténégro.*

IAVLINSKI, Grigori (1952-) : Actif en politique depuis les années 1990 (il est l'un des fondateurs du parti d'opposition Iabloko), il était candidat à la présidentielle en 2012 mais la commission électorale n'a pas entériné sa candidature. *Il sera le candidat de Iabloko en 2018.*

JIRINOVSKI, Vladimir (1946-) : Homme politique populiste et nationaliste, connu pour ses déclarations fracassantes et à l'emporte-pièce. Président du parti LDPR (parti libéral-démocrate de Russie, officiellement parti d'opposition, mais qui vote toujours dans le sens

du gouvernement), député depuis 1993. Candidat à toutes les présidentielles depuis 1991.

KASSIANOV, Mikhaïl (1950-) : Homme politique, ministre des Finances puis Premier ministre sous Poutine (2000-2004), passé à l'opposition. *Depuis 2012, président de RPR-Parnasse (un parti formé par la réunion des forces de droite et du parti démocratique du peuple), fondé avec Ryjkov et Nemtsov.*

KIRIENKO, Sergueï (1962-) : Homme politique, un temps Premier ministre sous Eltsine (à 35 ans, en 1998). Directeur général de l'agence atomique russe, Rosatom (2005-2016). *Numéro 2 de l'administration présidentielle depuis 2016.*

KOURGUINIAN Sergueï, CHEVTCHENKO Maxime, WASSERMAN Anatoli, LEONTIEV Mikhaïl, PROKHANOV Alexandre : Journalistes, figures de soutien, dans une plus ou moins grande mesure, à la politique « patriotique » de Poutine.

LATYNINA, Ioulia (1966-) : Journaliste à *Novaja Gazeta* (journal d'opposition dans lequel écrivait Anna Politkovskaïa), elle a une émission hebdomadaire à la radio L'Écho de Moscou. *Après qu'on a mis le feu à sa voiture en septembre 2017, elle est partie vivre à l'étranger, d'où elle continue ses émissions sur L'Écho de Moscou.*

LIMONOV, Edouard (1943-) : Ancien émigrant, écrivain à la réputation sulfureuse, opposant politique, fondateur du parti national-bolchevique (désormais interdit en Russie) puis du parti Autre Russie et de la Stratégie-31 (réunions devant la statue de Maïakovski). A renoncé à sa nationalité française pour devenir candidat à la présidence russe en 2012 (sa candidature n'a pas été entérinée par la commission électorale). *En 2014, a soutenu le rattachement de la Crimée à la Russie.*

MEDVEDEV, Dmitri (1965-) : Travaille dans l'entourage de Poutine depuis l'époque Sobtchak à Saint-Pétersbourg. Candidat désigné par le parti du pouvoir Russie unie, il a été élu président en 2008 (quand Poutine, selon la loi, ne pouvait pas se représenter pour un troisième mandat d'affilée) ; il avait demandé à l'avance à Poutine d'être son Premier ministre. *Depuis la réélection de Poutine en 2012, Medvedev occupe le poste de Premier ministre.*

MIRONOV, Sergueï (1953-) : Leader du parti Russie juste, candidat aux élections présidentielles de 2012, député. *Mironov, dont le parti*

ressemble de moins en moins à un parti d'opposition, soutient la candidature de Poutine à l'élection présidentielle de 2018.

MIRZOÏEV, Vladimir (1957-) : Metteur en scène et réalisateur russe, a participé aux mouvements d'opposition en 2011-2012.

NAVALNY, Alexeï (1976-) : Fondateur du Fonds contre la corruption, opposant très actif depuis 2011. A flirté avec les mouvements nationalistes (xénophobes) au début de sa carrière. Donne au parti du pouvoir Russie unie le surnom de « parti des voyous et des voleurs ». Candidat à la mairie en 2013 (sorti deuxième). *Se déclare candidat aux présidentielles en 2018, et mène une campagne très active en 2017, même si, de façon prévisible, sa candidature n'est pas entérinée. Très populaire auprès des jeunes militants.*

NEMTSOV, Boris (1959-2015) : Homme politique, gouverneur de Nijni Novgorod (1991-1997), il participe au gouvernement Eltsine en tant que ministre de l'Énergie puis vice-Premier ministre et quitte le gouvernement suite à la crise de 1998 (dévaluation brutale du rouble). Député du parlement régional de Iaroslavl jusqu'à son *assassinat en face du Kremlin en 2015*, il était l'un des représentants les plus charismatiques de l'opposition.

ONICHTCHENKO, Guennadi (1950-) : Chef du contrôle sanitaire russe de 1996 à 2013. Connu pour ses déclarations grandiloquentes et comiques.

OUDALTSOV, Sergueï (1977-) : Homme politique de tendance anticapitaliste-communiste, membre du Front de gauche, il manifeste régulièrement dans la rue et est arrêté tout aussi régulièrement. *Accusé d'avoir « organisé des débordements le 6 mai 2012 à la place des Marécages » et « planifié d'organiser des émeutes » (ce qu'il nie), il a été emprisonné jusqu'au 8 août 2017. Il continue depuis sa libération à manifester et à être arrêté.*

PONOMAREV, Ilia (1975-) : Député du parti Russie juste depuis 2006, conseiller au centre de recherche et développement Skolkovo, un des coordinateurs des mouvements de protestation de 2011-2012. *Unique député à avoir voté contre le rattachement de la Crimée en 2014. Accusé d'avoir détourné des fonds de Skolkovo en 2014, s'exile aux États-Unis puis à Kiev.*

POUTINE, Vladimir (dit VVP, 1952-) : Ancien cadre du KGB, il commence sa carrière politique dans les années 1990, à Saint-Petersbourg, auprès du maire Anatoli Sobtchak. Président de la

Russie de 2000 à 2008, Premier ministre de 2008 à 2012, *réélu président en 2012.*

PRILEPINE, Zakhar (1975-) : Écrivain, ancien membre du parti national-bolchevique de Limonov, *depuis 2014 soutien actif de la politique russe en Crimée et de l'indépendantisme du Donbass, est régulièrement invité dans les médias russes.*

PROKHOROV, Mikhaïl (1965-) : Oligarque, il fut candidat à la présidentielle en 2012, *où il prit la troisième place derrière Poutine et Ziouganov (8 % des voix). Il s'est retiré de la politique en 2015.*

RYJKOV, Vladimir (1966-) : Homme politique (élu quatre fois député), professeur. Participe aux mouvements d'opposition en 2011. *Cofondateur de RPR-Parnasse, quitte le parti en 2014.*

SETCHINE, Igor (1960-) : Proche de Poutine. Après avoir occupé divers postes clés dans l'administration présidentielle, *il est devenu directeur de la compagnie pétrolière Rosneft en 2012.*

SIOVA (EMELINE Vsevolod, 1959-) : Poète connu pour ses poèmes à la fois ironiques et trash, politiquement incorrects. *Bien qu'étiqueté « nationaliste », il se démarque de Prilepine : il estime qu'il ne faut pas confondre patriotisme et « étatism », et ne soutient pas la politique du gouvernement russe en Ukraine.*

SOBTCHAK, Ksenia (1981-) : Fille de l'ancien maire de Saint-Petersbourg Anatoli Sobtchak (auprès de qui Poutine a commencé sa carrière politique), elle a été à ses débuts très présente dans les chroniques mondaines et les magazines glamour, notamment comme présentatrice de l'émission de télé-réalité *Dom-2*. Études de politologie à l'université. Elle devient à l'hiver 2011-2012 l'une des coordinatrices des mouvements de protestation. *Elle se porte candidate à la présidentielle en 2018.*

SOURKOV, Vladislav (1964-) : Homme politique considéré comme l'un des principaux idéologues du parti au pouvoir, Russie unie (on lui doit la formulation de la « démocratie souveraine »). *Assistant du président de Russie depuis 2013.*

TCHIRIKOVA, Evguenia (1976-) : Activiste habitant dans la ville de Khimki et ayant lutté, dans un contexte difficile (agression contre des journalistes, intimidations), contre la destruction d'une partie de

la forêt pour construire une autoroute. Membre de l'opposition en 2011-2012, *candidate à la mairie de Khimki en 2012 (arrivée deuxième). Elle vit aujourd'hui en Estonie.*

TCHOUROV, Vladimir (1953-) : Président de la commission électorale russe de 2007 à 2016 – à ce titre, les opposants, en 2011, réclamaient son renvoi pour les nombreuses falsifications qui ont selon eux été commises. *Il a été remplacé en 2016 par Ella Pamfilova, considérée comme moins compromise avec le pouvoir.*

ZINOVIEV, Nikolaï (1960-) : Poète russe, orthodoxe, vivant dans la région de Krasnodar. Valentin Raspoutine aurait dit de lui que « la Russie parle dans ses poèmes ».

ZIOUGANOV, Guennadi (1944-) : Président du KPRF (parti communiste russe) dès les années 1990, quatre fois candidat aux élections présidentielles, sorti chaque fois deuxième. *En 2018, Ziouganov ne se présente pas à la présidentielle, cédant la place à un autre candidat communiste : Pavel Groudinine.*

TABLE

Un hiver russe : Préface de Maud Mabillard	7
Chapitre 1. Dimanche 18 décembre 2011	15
Chapitre 2. Mardi 27 décembre 2011	51
Chapitre 3. Mercredi 4 janvier 2012	77
Chapitre 4. Vendredi 20 janvier 2012.....	127
Chapitre 5. Samedi 4 février 2012.....	161
Chapitre 6. Dimanche 26 février 2012.....	191
Petite chronologie de l'hiver 2011-2012 à Moscou.....	215
Liste des personnes mentionnées.....	219

COMPOSITION ET MISE EN PAGES
NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ

ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR XXX
EN FÉVRIER 2018

Dépôt légal: mars 2018
Imprimé en France